

LE  
TRIOMPHE  
DE LA  
RAISON.

TRIMMER

DEPT

RAISON

94c

LE  
TRIOMPHE  
DE LA  
RAISON;  
OU  
LETTRES

DE DEUX JEUNES DAMES DE QUALITE;

DEDIE, PAR PERMISSION,  
A MADAME LA DUCHESSE DE DEVONSHIRE;

Par Mademoiselle CACOUAULT  
DE LA MIMARDIERE.

Celui-là n'est pas raisonnable, à qui le hasard  
fait trouver la raison ; mais celui qui la connoît,  
qui la discerne, & qui la goûte.

AMELOT DE LA HOUSSEY.

A L O N D R E S.  
CHEZ C. DILLY, POULTRY.

M.DCC.LXXXV.

5



[ v ]

A M A D A M I E

L A D U C H E S S E

D E D E V O N S H I R E .

M A D A M E ,

**S**I un Auteur peut se  
flatter de quelque succès,  
c'est lorsqu'il a le bonheur  
de pouvoir réclamer les suf-  
frages d'une Protectrice éclai-  
rée,

rée, qui joint aux qualités  
estimables du cœur, un goût  
décidé & sûr pour les Belles-  
Lettres.

Quel présage favorable,  
MADAME, pour le *Triomphe*  
*de la Raison*, que la permis-  
sion que vous m'avez donnée  
de vous le dédier !

Ce feroit ici le lieu de  
m'étendre, si votre modestie,  
l'apanage du vrai mérite, ne  
me fermoit la bouche : c'est  
pourquoi, MADAME, je ne  
parlerai

parlerai point de votre naissance illustre ; de cette bonté douce & compatissante, qui vous distingue si éminemment ; de cet amour pour la Littérature, & pour les Arts ; de vos connoissances solides & variées. Non, MADAME, c'est au Public à faire votre éloge ; c'est à lui, qui ne se trompe jamais sur les grandes vertus, & sur les talens distingués, à apprendre à l'Europe combien il vous respecte, & combien il vous admire.

J'ai

J'ai l'honneur d'être, avec  
la plus vive reconnoissance,  
& avec le plus profond  
respect,

MADAME LA DUCHESSE,

Votre très-humble

& très-obéissante

Servante,

ELISABETH CACOUAULT

*de la Mémardière.*

---

---

LE  
TRIOMPHE  
DE LA  
RAISON.

---

LETTRE I<sup>ere</sup>.

*De Julie à Adelaïde.*

Du Chateau de \*\*\*, en Provence.

**M**A chere Adelaïde, me voici enfin  
arrivée dans cette maison chérie,  
que vous connoissez si bien : & c'est  
dans un petit cabinet de jasmin que  
je me suis retirée, pour vous écrire.

B

Mais

Mais pourquoi faut-il que le Marquis s'obstine à vouloir vous laisser encore un an au couvent, lorsque je n'y suis plus ?

Sans cette cruelle fantaisie, nous serions actuellement ensemble : je jouïrois de votre vue & de votre aimable compagnie : quelle différence !

En arrivant ici, nous trouvames compagnie ; entr'autre la Baronne de Saint Ange, & son neveu le Chevalier de Céllicour : ils sont venu nous faire une visite de quelques semaines.

La Baronne a environ quarante-cinq ans ; c'est la meilleure femme du monde, elle a une de ces physionomies fines, qui sans être régulières ne laissent pas que de plaire infiniment : elle a beaucoup d'esprit & de graces dans tout ce qu'elle dit, & une certaine simplicité dans sa parure, qui inspire, tout à la fois, & l'admiration & le respect.

Le Chevalier a tout au plus vingt-trois ans : il est grand, bien fait, sa démarche

marche est noble & aisée, & sa figure est charmante.

Figurez-vous, ma chere, deux grands yeux noirs où la tendresse est peinte, un nez à la Romaine, une bouche & des dents admirablement belles, de beaux cheveux, un teint qui quoiqu'un peu brun, n'en est que plus piquant ; ajoutez à cela tout ce que la politesse, & l'usage du grand monde, peuvent prêter de charmes, & vous aurez une idée du Chevalier.

Nous avons aussi la grosse Marquise, & le petit Abbé ; mais je ne crois pas qu'ils fassent long séjour ici.

Enfin, que vous dirai-je encore, ma chere ?

Je suis si excédée de tous les compliments, & de toutes les révérences, qu'il m'a fallu recevoir, & qu'il m'a fallu rendre, que je ne fais plus où j'en suis.

Mais comment se porte notre chere

Madame d'Ostalis, l'aimable Nicole, & Mademoiselle de belle Rive ?

Faites leur, je vous prie, mille complimens de ma part : & dites leur qu'elles ne sont point oubliées.

Adieu ! ma chere, je vous laisse avec regret.

Jannette me tourmente pour m'habiller.

Nous allons ce soir tous chez l'Intendant, où il y aura grand bal. Si vous y étiez encore, que je serois heureuse !

## L E T T R E II<sup>de</sup>.

*D'Adelaïde à Julie.*

De l'Abbaye des Cordelières, à Paris.

**J**E commençois, ma très chere Julie, à craindre qu'il ne vous fut arrivé quelque accident, lorsqu'on me remit votre lettre.

Je

Je partage bien sincèrement le plaisir que vous avez, d'être dans un lieu où tout conspire à vous rendre heureuse.

Les tendres soins de la Marquise, la bonne compagnie, & l'empressement que chacun a de vous plaire; tout cela ne peut que vous faire passer d'heureux moments.

Hélas! ma chere, vous pouvez croire que la fantaisie du Marquis me déplaît tout autant qu'à vous, m'étant toujours flattée de vous accompagner en Provence.

Mais puisqu'il est décidé que je dois rester encore un an ici, je ne fais d'autre moyen de s'en consoler, que celui de nous écrire le plus souvent qu'il nous fera possible.

Le portrait que vous me faites de la Baronne me plaît beaucoup, il me semble que j'aimerois assez sa compagnie: celui du Chevalier ne me déplaît sûrement pas. Mais, ma chere, je crois y voir une certaine partialité, qui me fait

présumer que l'original ne vous est pas tout à fait indifférent.

Au surplus, si cela est, je me flatte que vous voudrez bien m'honorer de votre confiance.

Hier je passai la journée chez ma tante; après le diné il nous vint du monde, mais de ce monde à faire bâiller. C'étoit la Présidente de Terville, la divine Madame de \*\*\*, & deux autres femmes que je voyois pour la première fois, & dont je veux vous esquisser le portrait.

La première (qui parla très peu, & qui ne prit presque point de part à la conversation) me parut d'abord avoir quelques grâces, & elle en auroit eu effectivement, si elle eut pris moins de peine de les montrer. Mais l'envie démesurée qu'elle avoit de paroître aimable, gatoit tout.

C'étoit de certains petits airs de tête étudiés, où l'on avoit pris soin de varier les attitudes, pour les rendre plus avantageuses:

tageuses : ensuite c'étoit un gant, qu'on ôtoit pour étaler une main blanche & délicate, sous prétexte d'arranger un ruban qui alloit fort bien.

Enfin c'étoit une de ces femmes, qui n'alloit & ne venoit par le monde, que pour se montrer : que pour dire, Voyez moi, admirez moi.

L'autre dame étoit plus âgée, plus sérieuse, & cependant tout aussi frivole que son amie.

Elle nous parla gravement & avec dignité d'une maison de campagne qu'elle venoit d'acheter, d'un équipage qu'elle faisoit faire, d'un repas qu'elle avoit donné, d'une visite qu'elle avoit rendu à Madame la Duchesse de \*\*\* sa parente.

Puis c'étoit la Marquise, sa fille, qu'elle attendoit de jour en jour ; puis c'étoit Monsieur le Duc de \*\*\*, qui se portoit mieux ; qu'elle l'avoit vu à l'opéra ; qu'il lui avoit fait des reproches très obligeants, de ce qu'on ne

l'a voyoit que rarement à la cour : qu'enfin elle s'étoit déterminée à y aller Jeudi passé ; qu'elle étoit encore toute étourdie des complimens qu'elle y avoit reçus : & mille autres fadeurs de ce genre, qui m'ennuyèrent à la mort.

Mais il faut finir cette lettre : le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous, me fait oublier qu'il est minuit.

Adieu ! ma chere. Nos amies ont été transportées de joie, en apprenant de vos nouvelles : elles vous embrassent bien tendrement ; & moi, je suis entièrement à vous.

LETTRE

L E T T R E    III<sup>ieme</sup>.*De Julie à Adelaïde.*

**H**A ! ma chere, que les hommes sont  
inconséquents, & faux !

Depuis que le Chevalier est ici, il n'a  
cessé d'avoir pour moi toutes les po-  
liteffes & les attentions d'un amant ;  
&, je ne vous le cache pas, j'en étois  
flattée.

Mais hélas ! il aime ailleurs, & ne  
cherche qu'à s'amuser, au dépend de ma  
crédulité.

Juste Ciel ! que je serois humiliée, si  
je lui eusse fait paroître mes senti-  
ments !

Samedi passé, lorsque j'eus fini ma  
lettre, en sortant du cabinet, le premier  
objet qui s'offrit à ma vue ce fut  
Monsieur de Célicour, qui se promenoit  
d'un air rêveur, dans une des allées du

jardin ; il ténait un portrait à la main, qu'il contemploit si attentivement, que je passai à côté de lui, sans qu'il m'aperçut.

Ce portrait me parut être celui d'une jeune femme : mais l'obscurité m'empêcha d'en distinguer les traits.

Arrivée dans ma chambre, je fis mille réflexions, mille projets.

Enfin je résolus de garder, avec le Chevalier, la réserve la plus exacte ; de le bannir entièrement de mon cœur, & de n'avoir plus, pour lui, que du mépris.

Ces belles résolutions prises, je m'habillai pour le bal : lorsque je fus habillée, je descendis dans la salle de compagnie : tout le monde y étoit, excepté le Chevalier. A peine fus-je assise qu'il parut ; il étoit paré sans affectation, & il avoit, ce jour là, un air de candeur & de sincérité, dont vous pensez bien que je ne fus plus la dupe.

Sur les dix heures, nous partîmes

tous pour Aix, chez l'Intendant. Il faisoit un clair de lune charmant : nous avions trois voitures ; j'étois dans la seconde, avec ma mere, Madame la Baronne, & le Chevalier.

Nous arrivâmes à l'instant même où le bal commençoit. Tous les appartements étoient magnifiquement décorés & illuminés. Depuis un bout jusqu'à l'autre ce n'étoit que fêtons, que guirlandes.

Ce fut Madame l'Intendante qui ouvrit le bal avec le Comte de Chabot.

Quant à moi, je dansai avec le Chevalier.

Nous attirâmes (je ne fais pourquoi) les regards de toute l'assemblée ; & on nous donna des éloges, qui, dans toute autre circonstance, m'auroient enchantée.

A la troisième contredanse, je pretexai un mal de tête, & je ne voulus plus danser, espérant me débarrasser du Chevalier : mais, au lieu de celà, il

voulut absolument me tenir compagnie ; & pendant toute la soirée il fut rempli de mille attentions, dont je l'aurois très fort dispensé.

Madame de Verville, craignant que mon mal de tête n'augmentât, nous engagea à revenir plus tôt, que je ne l'avois espéré. Je pris le parti de me coucher, en arrivant, & je ne parus, que le lendemain à diner, où le Chevalier redoubla d'attention.

Enfin, ma chere, cette conduite me paroît si fort énigmatique, que je n'y comprends rien. De grace, aidez moi à démêler des sentiments si extraordinaires ! Que dis-je ? ha ! plutôt aidez moi à trouver les moyens de ne plus m'en occuper.

Adieu ! ma chere. Voici la deuxième lettre que je vous écris depuis mon arrivée, & je n'ai point encore eu le plaisir d'en recevoir une des vôtres.

L E T T R E

L E T T R E    IV<sup>ieme</sup>.*De Julie à Adelaïde.*

**N**OS lettres se sont croisées, ma chere. Pardon, mille fois pardon, si j'ai pu vous soupçonner un instant, de m'avoir oubliée. Deux heures après vous avoir écrit, je reçus votre épître, qui me mit de si belle humeur, que je passai la nuit sans inquiétude (ce qui ne m'étoit point encore arrivé, depuis que je suis ici). Mille songes flatteurs vinrent s'offrir à mon imagination; & j'éprouvai, à mon reveil, une douce tranquillité, qui me parut être un présage certain de quelque bonheur inattendu.

Hélas ! ma chere, je ne me trompois pas : ce jour-là j'eus la fantaisie d'aller faire un tour dans notre parc ; (& j'y fus seule) mon premier soin en y arrivant, fut de diriger mes pas vers la grotte enchantée,

chantée, où nous allions si souvent écouter, avec admiration, le doux murmure de cette fontaine charmante, qui coule en serpentant au pied de ce berceau de mirtes & de roses.

C'est là, ma chere, que je voulois me reposer un instant, en pensant à vous.

Mais, Ciel ! quelle fut ma surprise, d'y trouver le Chevalier, couché négligemment sur la mouffe, & dans un profond sommeil !

Mon premier mouvement fut de faire, & j'avois déjà fait quelques pas, pour sortir de la grotte, lorsque par hazard ayant tourné la tête, j'aperçus un portrait au cou du Chevalier : ne doutant point que ce ne fut celui de ma rivale, ma curiosité me fit retourner sur mes pas ; je m'approchai en tremblant du Chevalier, & soulevai le portrait—Dieu ! que devins je alors ! A peine pouvois-je en croire mes yeux.

Ce portrait, ma chere amie, étoit le mien.

Voilà

Voilà donc, me dis-je à moi même, cette dangereuse rivale, que je suis heureuse de la connoître ! L'instant d'après, je ne pouvois me persuader, que ce fut une réalité ; & mon bonheur ne me paroïsoit plus qu'une illusion. Enfin, au milieu de cette confusion d'idées, il m'en vint une, que je saisis sur le champ.

Elle vous paroitra sans doute un peu téméraire : n'importe, il faut vous dire tout.

Je résolus donc, de détacher le portrait, & de l'emporter, pour l'examiner plus à mon aise.

Mais, ma chere, à peine eu-je dénoué le ruban auquel il étoit suspendu, que quelques roses, que j'avois à mon côté, s'étant défaites, elles tombèrent sur le visage du Chevalier, & le reveillerent.

Jugez de ma surprise, & de mon embarras : comme une seconde Psyché, je restai confuse, interdite, & sans voix.

Mais, hélas ! que mon sort fut différent !

Dans

Dans l'instant je vis le Chevalier à mes pieds ; il prit une de mes mains, qu'il pressa dans les siennes, sans que j'eusse la force de l'en retirer ; & sur laquelle il imprima mille baisers. Quel bonheur inattendu ! s'écrioit-il à chaque instant. Ha ! combien de fois n'ai-je pas désiré & cherché inutilement l'occasion de vous faire connoître mes sentiments !

Divine Julie ! ajouta-t-il en me présentant le portrait, que votre curiosité soit satisfaite, reconnoissez votre figure dans ces traits enchanteurs, & jugez après cela si je vous adore. — Mais vous ne répondez point : vous détournez les yeux : ha ! ferois-je assez malheureux de m'être attiré votre haine !

Parlez — parlez, ou je meurs à vos pieds. Dans cet instant il me parut effectivement qu'il changeoit de visage.

Non, Chevalier, m'écriai-je avec vivacité, vous ne vous êtes point attiré ma haine :

haine : mais souffrez que je parte d'un lieu où je ne dois plus rester.

Je dégageai alors ma main, qu'il tenoit toujours, & ayant fait quelques pas, je me disposois à sortir de la grotte, lorsqu', à mon grand étonnement, Madame de St. Ange s'offrit à ma vue.

Sa présence me causa une si grande joie, que sans savoir presque ce que je ferois, je me jettai à son cou, & l'embrassai plusieurs fois, sans pouvoir lui dire un seul mot.

Elle crut d'abord, par ce début, qu'il m'étoit arrivé quelque accident, & elle en parut alarmée ; mais ayant jetté les yeux sur Monsieur de Célicour, qui dans ce moment là avoit quelque chose de si agréable dans sa physionomie, qu'elle ne fut plus que penser de cette aventure.

Le Chevalier prit la parole, & m'ayant demandé la permission de parler, il raconta en deux mots à sa tante tout ce qui s'étoit passé entre nous, excepté la circonstance du portrait, dont il ne lui  
dit

dit pas un mot. Cette discrétion de sa part me plut infiniment ; n'étant déjà que trop honteuse de ce que la Baronne me trouvoit seule avec lui, dans un lieu si écarté.

Madame de St. Ange comprenant à mon embarras une partie des sentiments que j'avois dans le cœur pour son neveu ; elle écouta sa narration avec plaisir, & dit obligeamment, que les sentiments qu'il avoit pour moi étoit la chose du monde qu'elle desiroit le plus pourvu qu'ils me fussent agréables : en achevant ces mots, elle jetta les yeux sur moi, & voyant que je rougissois extrêmement, elle changea aussitôt de conversation, & me prenant par la main, elle me dit, Allons, ma chere amie, faire un tour dans le bois, je n'y ai pas encore été depuis que je suis ici.

Nous sortimes alors de la grotte : le Chevalier se dispoisoit à nous accompagner, mais sa tante lui dit, en riant, qu'elle le prioit de n'en rien faire ; que  
nous

nous avions des secrets; il obéit, & nous ayant salué en soupirant, il prit le chemin du chateau.

Dès que nous fumes dans le bois, Madame de St. Ange me parla si ouvertement des sentiments que son neveu avoit pour moi, & du desir qu'elle avoit de nous voir unis ensemble, que je ne pus me dispenser, à mon tour, de lui avouer que le Chevalier ne m'étoit pas indifférent.

Elle fut enchantée de ma franchise; & m'ayant promis de faire part à ma mere de la conversation, que nous venions d'avoir, nous retournames à la maison, où nous trouvames compagnie. Depuis ce jour-là, ma chere, nous avons été accablés de visites, de sorte que le pauvre Chevalier, qui fait actuellement à quoi s'en tenir à mon égard, est désespéré, de ce que la Baronne ne peut trouver un instant pour entretenir ma mere.

Adieu,

Adieu, ma très chere amie ! j'attends  
de vos nouvelles avec impatience.

---

LETTRE *Vienné.*

*Du Chevalier de Célicour à Monsieur de  
la Garde.*

Du Chateau de \*\*\*, en Provence.

**J**E vous écris, mon cher ami, d'un  
pays enchanté.

C'est de chez la Marquise de Ver-  
ville, où je suis depuis un mois, avec ma  
tante.

Jamais campagne ne m'a paru si  
belle ; l'air qu'on y respire est déli-  
cieux.

La variété des promenades, des bos-  
quets, & des fontaines, rend ce séjour  
le plus agréable du monde.

Mais ce qui l'embellit encore, & lui  
donne un nouveau prix, c'est la pré-  
sence

fence de l'aimable fille de la Marquise, Mademoiselle de Verville, qui sort du couvent, & est ici depuis le jour même de notre arrivée au château.

Ha ! mon ami, que ne puis-je vous peindre toutes les perfections qui la caractérisent ! Elle n'a que dix-huit ans, & joint à la figure la plus séduisante un esprit & des talents bien au-dessus de son âge : elle est grande, faite à peindre, & d'une vivacité qui répand, dans sa conversation, & dans ses moindres gestes, une infinité de graces.

D'après cette courte esquisse, vous devinerez aisément l'état de mon cœur.

Mais ce que vous ne devinerez peut-être pas, c'est le bonheur que j'ai de ne pas déplaire. Hier, mon ami, hier, fut le jour fortuné où je fis cette importante découverte.

Ah ! ne me vantez plus cet amour vil & mercenaire, ces plaisirs factices & passagers, où la débauche entraîne !

ce

ce n'est que dans l'amour honnête & vertueux, dans cette heureuse sympathie des âmes, que se trouve le vrai bonheur.

Hier matin, le hasard ayant guidé mes pas vers une grotte charmante, qui est au bout du parc (& que je n'avois point encore vu, depuis que je suis ici) j'y entrai; enchanté d'un endroit si solitaire, je formai le projet de venir souvent m'y livrer aux rêveries les plus douces.

Le murmure d'une fontaine claire comme le cristal, qui y coule au pied d'un berceau de mirtes & de roses, joint à la chaleur qu'il faisoit, m'engagerent à y rester quelque tems; & Morphée ayant versé sur moi ses pavots, j'y goutois, sur un tapis de mousse, le sommeil le plus délicieux: lorsque, tout à coup, je fus reveillé par quelques roses, qui me tomberent sur le visage: j'ouvre les yeux avec étonnement;—mais, Ciel! quel nouveau prodige!

dige ! c'est Mademoiselle de Verville elle-même que je vois, dont le bouquet vient de se défaire. (Cet accident lui étoit arrivé en voulant dénouer un ruban que j'avois au cou, & auquel étoit suspendu son portrait, dont je suis le peintre.)

Jugez de ma surprise, & de son embarras.

Dieu ! qu'elle étoit belle cette adorable Julie, dans ce moment-là ! Transporté, & hors de moi-même, je me précipitai à ses pieds, & lui déclarai mes sentiments.

Ma tante, qui parut tout à coup à l'entrée de la grotte, me priva de la réponse de Mademoiselle de Verville ; mais je démêlai, dans ses regards, en dépit de sa modestie, tout le plaisir qu'elle avoit à m'entendre. Enfin, mon cher, après avoir raconté à ma tante tout ce qui venoit de se passer entre Mademoiselle de Verville & moi, nous sortimes de la grotte, & le soir même j'eus le bonheur

heur d'apprendre de Madame de St. Ange, que ma déclaration n'avoit point déplu.

Adieu, mon ami ! Je me flatte que le consentement de la Marquise me rendra bientôt le plus heureux des hommes.

## LET TRE VI<sup>ème</sup>.

*De Monsieur de la Garde au Chevalier de Célicour.*

De Paris.

**J'**AI reçu, mon cher ami, avec un sensible plaisir, votre épitre, ou plutôt votre pastorale.

J'étois, malheureusement pour vous, à ma petite maison, lorsqu'on me l'a remit ; conséquemment très peu disposé à goûter toutes les beautés de votre morale ; au contraire, je n'ai pu m'empêcher

pêcher de rire comme un fou en lisant votre lettre.

Je vous félicite sans doute de votre nouvelle conquête : mais, mon cher, y pensez vous d'aller à vingt-trois ans vous engager sous les loix de l'Hymen ?

Croyez moi, l'objet qui vous enchante si fort aujourd'hui, cessera de vous paroître aimable, dès que vous en ferez une fois le possesseur.

Dès lors, plus de piquant dans vos entretiens, plus de confiance réciproque ; la contrainte & le dégoût succéderont bientôt aux épanchements les plus délicieux.

En vain vous efforcerez-vous de feindre des sentiments que vous ne sentez plus.

Si votre femme vous aime, elle ne fera pas long-tems la dupe de ce qu'il lui plaira d'appeller votre perfidie ; & les reproches qu'elle vous en fera chaque  
C jour,

jour, mettront le comble à votre malheur.

Voilà, à peu près, mon cher, ce que je pense du mariage.

Quant à moi, si jamais cette folie me prend, je vous répond du moins que ce ne sera pas de si-tôt.

Je connois trop bien la prix de la liberté, & tous les avantages qu'elle procure, pour y renoncer si légèrement. A-propos, j'ai des reproches bien sérieux à vous faire de la part de la petite Présidente.

Vous avez parti, m'a-t-elle dit, sans prendre congé d'elle ; & vous avez manqué au souper dont elle vous avoit prié, sans même lui avoir fait vos excuses.

Je la vis hier aux Italiens, & je la trouvai charmante. Je vous jure, que si j'avois un moment à moi, ce seroit là un de mes caprices.

Adieu, mon cher Chevalier ! Laissez là tous vos bois, vos bosquets, & vos fontaines :

fontaines : fuyez cette douce & dangereuse mélancolie, qui est inévitable à la campagne.

C'est ici que les plaisirs vous attendent : leur variété vous rendra bientôt à vos amis, à vous même, & à la raison.

## LETTRE VII<sup>ieme</sup>.

*De Julie à Adelaïde.*

Du Chateau de \*\*\*, en Provence.

**F**Élicitez moi, ma chere : Dans huit jours j'aurai le bonheur de vous embrasser.

Madame de St. Ange a enfin trouvé un moment favorable pour prévenir ma mere sur les sentiments du Chevalier ; & son ambassade a eu le succès le plus heureux.

La Marquise a donné sans hésiter son

consentement, en faveur des rares qualités du Chevalier ; qu'elle estime plus que tous les biens qu'il possède.

J'eus, il y a quelques jours, avec ma mere une conversation assez longue, à ce sujet ; mais elle ne me dit point que la Baronne lui eut parlé : & nous nous séparâmes, sans que je fusse à quoi elle se détermineroit.

Enfin, ma chere, ce fut Madame de St. Ange qui se chargea de m'en instruire.

Que j'aurois voulu que vous eussiez été ici, lors qu'elle nous annonça cette nouvelle ; je dis nous, car le Chevalier étoit avec moi. Ce fut Lundi passé. Après le déjeuner je passai dans le petit salon qui donne sur la riviere, pour travailler à mon écran, qui est presque fini, excepté la corbeille.

Comme j'y étois fort occupée, Monsieur de Célicour, qui m'avoit vu passer de sa fenêtré, s'avisâ de venir m'y distraire.

Notre conversation fut bientôt interrompue, par l'arrivée de la Baronne.

Je suis charmée de vous trouver ici, mes enfants, nous dit-elle en entrant, avec cet air de bonté qui lui est si naturel. J'ai de grandes nouvelles à vous apprendre.

Est ce que vous avez eu la complaisance de parler à ma mere ? lui dis-je vivement, & avec un battement de cœur que je ne puis vous exprimer.

Oui, ma chere nièce, fut toute sa réponse : & elle me serra dans ses bras ; j'entendis aussi-tôt ouvrir la porte du cabinet—Quelle nouvelle surprise ! C'étoit Madame de Verville, qui l'avoit suivie, & qui vouloit nous surprendre.

Je me dégageai des bras de la Baronne, & allois me précipiter dans les siens ; mais le parquet étant nouvellement ciré, mon pied glissa, & je tombai au pied d'une table : le coup que je m'y donnai à la tête m'occasionna un saignement de nez, qui me fit perdre

connoissance. Le Chevalier fut si éfrayé de mon accident, qu'il courut comme un fou par toute la maison, & apporta tous les flacons, les sels, & les essences, qu'il trouva dans son chemin, qu'il me fit respirer.

Revenue de mon évanouissement, je le trouvai à genoux devant moi : il étoit encore si saisi de ce qui venoit de m'arriver, qu'il avoit de la peine à parler. Tout ce qu'il disoit n'avoit point de suite : il me présentoit vingt choses différentes à la fois, qu'il vouloit absolument que j'avalasse : en un mot, la tête lui avoit tourné.

Lorsque je fus entièrement revenue, il se calma enfin, & témoigna à ma mère, & à la Baronne, toute sa reconnaissance, & dans des termes les plus vifs. Enfin, notre départ fut fixé pour la huitaine, & depuis ce moment-là on ne parle ici que des préparatifs de mon mariage : voila, ma chere amie, où j'en suis.

Mais

Mais il ne faut pas oublier de vous dire, que de toute la compagnie que nous avons au chateau, il ne nous reste plus que la Baronne & le Chevalier ; ce qui nous met entièrement à notre aise.

Nous passons, tous les quatre, des journées délicieuses, qui cependant seroient plus délicieuses encore si vous pouviez y être.

Adieu, ma très chère ! Donnez moi de vos nouvelles bien vite ; & croyez moi toute à vous.

## L E T T R E VIII<sup>ieme</sup>.

*D'Adelaïde à Julie.*

De l'Hotel de \*\*\* , à Paris.

**O**N vient dans ce moment, ma chere, de m'apporter votre lettre, qui me comble de joie, & que j'attendois avec impatience. Je vois par la date,  
C 4 qu'il

qu'il y a déjà quelques jours qu'elle est arrivée à mon couvent; mais n'y étant plus depuis quinze jours, il m'a fallu attendre la commodité des tourieres, pour la recevoir.

Mon père a été dangereusement malade: c'est ce qui m'a obligée à sortir du couvent avec une si grande précipitation, que je n'ai pas seulement eu le tems de vous en instruire. Il est actuellement convalescent, & ses médecins nous font espérer, à ma tante & à moi, qu'il sera bientôt entièrement rétabli: Ils lui ont ordonné l'air de la campagne; de sorte que nous partons demain pour notre maison de \* \* \* \*, où nous resterons tout l'été. Que cette circonstance est affreuse, ma chere !

L'instant qui vous rapproche de moi, est directement celui où il faut que je m'éloigne de vous.

Mais puis-je m'en dispenser? et n'êtes vous pas vous-même trop juste,  
pour

pour murmurer sur des devoirs si chers  
& si doux à remplir?

La maladie de mon pere a entièrement changé ses sentiments sur ce qui me regarde.

Il ne veut plus que je retourne au couvent, ma compagnie lui étant devenue absolument nécessaire.

Je suis enchantée que la Marquise vous ait donné son consentement; & je partage d'avance, avec vous, tout le bonheur dont vous allez jouir.

J'ai d'abord été effrayée en lisant l'article de votre chute, qui heureusement, à ce que je vois, n'a point eu de mauvaise suite; & je comprends aisément qu'elles ont du être les agitations du Chevalier à cet égard; étant bien persuadée que si j'eusse été avec vous, dans ce moment-là, je n'aurois guère été plus tranquille.

Adieu! écrivez moi, ma très chere, dès que vous serez arrivée à Paris: & donnez moi tous les détails qui pour-

ront avoir quelque rapport à votre félicité.

---

# LETTRE IX<sup>ieme</sup>.

*D'Adelaïde à Madame d'Ostalis, Religieuse dans l'Abbaye des Cordelieres, à Paris.*

**M**ADAME, & très chere amie, je m'étois flattée que vous m'auriez fait le plaisir de me donner de vos nouvelles ; & cela d'autant plus, que vous me l'aviez promis lorsque je pris congé de vous.

Je m'imagine que vos occupations vous en auront empêché : mais j'espere qu'elles vous le permettront bientôt, & que j'aurai du moins le bonheur de lire vos lettres, ne pouvant avoir celui d'être avec vous autant que je le désirerois. Depuis que je suis sortie du couvent, il ne se passe point de jour, que

que je ne me rappelle dans mon esprit toutes nos délicieuses conversations; nos promenades dans le jardin; & nos charmants déjeunés, tantôt dans votre chambre, tantôt dans la mienne, ou dans celle de notre chere Julie: Que nous étions heureuses!

Vous rappelez-vous la jalousie que cette préférence occasionnoit parmi les autres pensionnaires; & la peine qu'il vous falloit prendre, pour les rassurer, sur votre amitié, qu'elles désiroient toutes de partager?

Hélas! ces moments, si heureux, ne sont plus; mais leur souvenir me sera toujours cher.

Mon pere se trouve infiniment mieux, depuis que nous sommes ici. Nous espérons, ma tante & moi, qu'il sera, avant qu'il soit peu, entièrement rétabli. Je reçus, la veille de mon départ, une lettre de Mademoiselle de Verville, dans laquelle elle me mande qu'elle fera à Paris incessamment.

Je lui fis réponse aussi-tôt, & lui appris ma sortie du couvent. Si vous la voyez avant que je lui écrive, comme il y a toute apparence, je vous prie de lui annoncer la convalescence du Marquis : & si par hazard le Chevalier de Célécour vous faisoit une visite avec elle, faites moi la grace de me dire s'il est aimable.

Notre chere Julie vous dira l'interêt que j'y prends.

Le Marquis, & Madame d'Orby, me chargent de vous présenter leurs complimens.

Du Chateau  
de \*\*\*,  
en Bretagne.

Je vous embrasse, & suis  
avec la plus sincere  
amitié —

LETTRE

L E T T R E   X<sup>i</sup>eme.*De Julie à Adelaïde.*

De Paris.

**N**OUS arrivâmes ici hier au soir, ma chere, & je me hate de vous écrire, pour dissiper un peu le chagrin que votre dernière lettre m'a donné, en m'annonçant votre départ.

Je suis extrêmement fâchée de la maladie du Marquis ; & je desire vivement, pour lui, pour vous, & pour moi, qu'il se rétablisse bientôt.

Notre voyage a été gai. Le Chevalier a pour moi des complaisances & des attentions inouïes : s'il continue sur ce ton-là après notre mariage, je serai la plus heureuse des femmes.

Nous avons passé deux jours à Avignon, de la maniere du monde la plus agréable.

Le Marquis de la Grange, cousin-germain

germain de ma mere, sachant que nous devions y être à la fin du mois, est venu, avec deux autres officiers de ses amis, nous y recevoir.

Après les premiers complimens, il nous a invités à rester deux jours chez lui : ce que nous avons accepté, avec plaisir.

Sa maison, qui peut passer pour un chef-d'œuvre, est située sur le bord du Rhone, & à deux lieues d'Orange.

Nous y fumes par eau. Le Marquis avoit eu soin d'équiper une petite barque, d'une maniere tout à fait galante.

Les bateliers, qui étoient au nombre de huit, étoient en gilets blancs ; ils avoient des chapeaux de paille, ornés de guirlandes de fleurs naturelles, avec des coquardes de ruban bleu. Ils avoient aussi des rosettes de ruban de même couleur à leurs jartieres & à leurs souliers.

Dès que nous fumes entrées dans la  
barque,

barque, on déploya deux grands pavillons. Une bande de musiciens, qui étoit au bout de la barque, & que nous n'avions point encore apperçus, commença aussi-tôt la plus charmante symphonie ; & nous partimes en félicitant le Marquis sur son bon goût, & sur la maniere agréable avec laquelle il surprenoit ses amis.

Arrivés chez lui, il nous presenta à Madame de la Croix (c'est sa fille) ; elle nous reçut avec cette politesse non affectée, qui, à mon avis, est toujours la meilleure. Enfin, au bout de deux jours nos voitures, qui avoient restées à Avignon, avec une partie de nos gens, arriverent, & nous primes congé du Marquis, & de l'aimable Madame de la Croix. Ils nous promirent qu'ils viendroient nous voir à Paris, dès que Monsieur de la Croix seroit de retour de son régiment, qui est actuellement à Anger.

J'ai fait ce matin une visite à notre  
chere

chere Madame d'Ostalis qui m'a donné de vos nouvelles, & de celles du Marquis.

Je suis enchantée qu'il soit mieux.

Le Chevalier, & la Baronne, prirent congé de nous hier au soir, après le souper.

Je vous avoue, ma chere, que cette séparation, toute naturelle qu'elle est, ne laisse pas que de me rendre triste.

J'étois si accoutumée à les voir, qu'il me semble qu'il y a déjà trois mois qu'ils sont absents.

Adieu, ma chere! Je vous écrirai incessamment plus au long; mais que cela ne vous empêche pas de me donner de vos nouvelles.

LET TRE

L E T T R E X I<sup>ème</sup>,

*De Madame d'Ostalis, Religieuse dans  
l'Abbaye des Cordelières, à Paris, à  
Adelaïde.*

**L**ES nouvelles assurances que vous me donnez, ma chere amie, de votre amitié, me comble de la joie la plus vive.

Vous ne vous êtes point trompée, lorsque vous avez attribué mon silence à quelqu'unes des occupations attachées à mon état. Deux de nos novices viennent de prendre le voile noir.

Les préparatifs de cette cérémonie ont occupé toutes nos religieuses, & moi particulièrement, qui suis obligée de remplacer notre Abbessé, qu'un rhumatisme, & des vapeurs continuelles, retiennent dans sa chambre depuis plusieurs semaines.

Enfin,

Enfin, ce fut hier, qu'aux pieds des autels, la sœur St<sup>e</sup> Cécile, & la sœur St<sup>e</sup> Thérèse, consacrèrent à Dieu leurs cœurs, leurs charmes, & leurs vertus. Fasse le Ciel que leurs vœux soient aussi sincères que durables, & que leur vie ne soit plus qu'un jour sans nuage ! Voilà, ma belle amie, quels ont été les motifs qui m'ont privé, jusqu'à présent, du plaisir de m'entretenir avec vous.

J'ai vu Mademoiselle de Verville plusieurs fois depuis son arrivée. Vous vous imaginez bien que nous avons beaucoup parlé de vous, & toujours en regrettant votre absence.

Au reste, je n'ai point encore vu le Chevalier de Célicour (que je connois enfin, malgré cela) ; mais si l'on peut s'en rapporter à ce que notre amie m'en a dit, il doit être le plus accompli des hommes.

Elle m'a surtout vanté son amour. Hélas ! on se flatte souvent d'être aimée

aimée plus qu'on ne l'est : & surtout, quand on mérite de l'être.

Enfin, elle m'a promis de me le présenter la première fois qu'elle viendra me voir : je vous dirai alors ce que j'en pense.

Je suis enchantée que le Marquis se porte mieux.

Je vous prie de vouloir bien lui présenter, ainsi qu'à Madame d'Orby, mille complimens de ma part.

Adieu, ma belle amie ! Conservez moi toujours votre amitié ; & ne souffrez pas, que le tems, qui efface tout, qui change tout ; ni l'absence, qui refroidit tout, me prive de l'agréable satisfaction d'être aimée de vous.

LETTRE

L E T T R E XII<sup>ieme</sup>.*De Julie à Adelaïde.*

De l'Hotel de \*\*\*, à Paris.

**C**ETTE lettre, ma chere, vous sera remise par Monsieur de la Garde, ami intime du Chevalier.

Il est dans les mousquetaires, et va passer quelque tems chez Madame sa mere, à une lieue de votre maison.

Je vous prie de lui faire politesse ; il est venu chez nous plusieurs fois avec le Chevalier : il m'a paru avoir beaucoup d'esprit. Enfin, je ne doute nullement que sa société ne vous plaise, étant grand musicien.

Je l'ai prié de vouloir bien se charger de deux opéras, que je vous envoie.

Les airs en sont admirables. Depuis que je les ai, je ne me laisse pas de les jouer. La Baronne & le Chevalier

valier dinèrent ici hier. Après le diné, la Baronne nous lut une lettre de son frere le Comte de St. Jule, à qui elle avoit annoncé notre mariage.

Il lui mande qu'il est enchanté de cette alliance, & la prie de nous faire mille complimens de sa part : il ajoute, qu'il ne manquera pas d'être à Paris pour le 24 du mois prochain, qui doit être le jour de mon mariage. Helas, ma chere ! que je serois heureuse si vous pouviez être ici ce jour-là ! Mais il n'y faut pas penser.

Nous fumes Samedi passé à Versailles ; c'est-à-dire la Baronne, ma mere, & moi. Monsieur de la Garde & le Chevalier nous y accompagnerent. Nous visitames tous les appartemens du palais, dont la beauté & la magnificence m'enchanterent, & cela d'autant plus, que nos deux Messieurs nous firent, avec une si grande justesse, l'explication des tableaux & des statues, qui en font les principaux ornemens.

Parmi

Parmi tous ces tableaux, il y en a un surtout qui m'a vivement frappé, & dont je veux vous faire la description ; connoissant votre goût pour tout ce qui a rapport à l'histoire.

Ce tableau, qui a été peint par Le Brun, est placé dans la salle de Mars : il représente la famille de Darius aux pieds d'Aléxandre : on voit Aléxandre, qui, après avoir vaincu Darius, & s'être emparé de son camp, près de la ville d'Iffus, entre dans la tente des reines, & y trouve la mere, la femme, le fils, & les deux filles de Darius.

Aléxandre, qui venoit de signaler sa valeur, voulut aussi faire admirer sa clémence ; et la modération, que ce vainqueur fit paroître ce jour-là, ne lui a guère moins fait d'honneur que ses victoires & ses triomphes.

Le Brun a étalé, dans ce tableau, tout son génie ; ses grandes idées, & cette correction de dessein qu'on trouve si rarement dans les ouvrages de la plupart des peintres.

Il a fallu en effet un grand sens pour peindre, sur les visages de dixhuit personnes qui regardent Aléxandre, la crainte, la douleur, & l'admiration ; & pour leur donner, en même tems, des attitudes toutes différentes.

Ce tableau, ma chere, a neuf pieds de haut, sur treize de large ; & est admiré par tous les connoisseurs.

Mais dans le salon d'Hercule (car il faut que vous sachiez que chaque sale a son nom) il y a un des plus beaux & des plus grands morceaux de peinture, qu'on puisse voir ; & qui attire un concours continuel de curieux & d'admirateurs.

C'est l'Apothéose d'Hercule, que le S<sup>r</sup> Le Moine a peint dans le plafond de ce salon. On y compte jusqu'à cent quarante-deux figures, grandes comme nature.

Dès qu'on lève la tête vers ce plafond, on voit d'un seul coup d'œil toute la cour céleste du paganisme,  
&

& on y reconnoit chaque dieu & chaque déesse, au symbole qui lui est propre,

Cet ouvrage a occupé le S<sup>r</sup> Le Moine cinq ans, & lui a valu la place de premier peintre du Roi. Enfin, ma chere, je ne finirois pas, si je voulois raconter toutes les beautés que j'ai vues dans ce superbe chateau. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dès que vous ferez ici, je veux y retourner avec vous.

Adieu, ma chere ! Donnez moi de vos nouvelles ; & me croyez toute à vous.

LETTRE

L E T T R E XIII<sup>ieme</sup>.

*De Monsieur de la Garde, au Chevalier  
de Cêlicour.*

Du Chateau de \*\*\*, en Bretagne.

**J'**AI voulu, avant que de vous écrire, mon cher ami, m'acquitter de la commission dont Mademoiselle de Ver-ville m'avoit chargé.

Ce fut hier matin que j'eus cet honneur-là. Le Marquis & Mademoiselle de St. Alban m'on fait toutes les politesses imaginables ; & aujourd'hui je dine chez eux.

Savez-vous bien, mon cher, que si j'étois un de ces hommes, qui ont la manie de vouloir se marier, je crois que je ferois ma cour à Mademoiselle de St. Alban ? Elle est certainement très aimable, &, sans vous facher, pour le moins toute aussi belle que son amie.

D

Mais

Mais sa beauté est différente : une charmante vivacité anime les traits de Mademoiselle de Verville ; une douce langueur embellit les siens.

Le son de sa voix a aussi quelque chose de très doux, & de très agréable : en un mot, elle m'a paru, dans cette première visite, telle qu'il faut être pour plaire : &, pour vous parler avec ma franchise ordinaire, si la constance étoit une de mes vertus favorites, comme elle ne l'est pas, je ne ferois point de difficulté d'offrir mon cœur à Mademoiselle de St. Alban.

Vous riez sans doute en lisant ceci ; cependant je vous prie de croire que je la respecte infiniment, & que je rends seulement justice à ses appas, sans en être épris.

Je serois pourtant fort curieux de savoir si cette mélancolie apparente, dans Mademoiselle de St. Alban, n'est point causée par quelque amour malheureux.

Mon

Mon séjour ici me procurera, sans doute, l'occasion de la voir souvent ; & comme vous savez que chacun a ses fantaisies, j'ai mis cette découverte du nombre des miennes. Adieu.

P. S. Présentez, je vous prie, mes complimens à la Marquise, & à Mademoiselle de Verville.

## LETTRE XIV<sup>ième</sup>.

*D'Adelaïde à Julie.*

Du Chateau de \*\*\*, en Bretagne.

**J'**AI reçu, ma très chère, vos jolis opéras, dont je vous remercie infiniment ; & cela d'autant plus que vous me les avez envoyés, par quelqu'un qui les chante très bien.

Lorsque ma femme de chambre m'annonça de votre part Monsieur de la Garde, je me mis sur le champ dans

la tête, par la description qu'elle m'en fit, que c'étoit un tour que vous vouliez me jouer; & que ce Monsieur de la Garde étoit sans doute le Chevalier que quelques affaires avoient amené dans ce pays. Mais dès que j'entrai dans la chambre, je vis, aux grands yeux bleux de Monsieur de la Garde, que je m'étois trompée, & que ma femme de chambre ne savoit ce qu'elle disoit.

Enfin, après quelques complimens, il me remit vos opéras.

Comme nous étions dans la salle de musique, mon père voulut que j'en jouasse sur le champ une ariette.

Monsieur de la Garde s'offrit de m'accompagner, & je me mis sans hésiter à mon clavecin: mais au lieu d'une ariette, j'en jouai quatre.

Mon père & ma tante furent enchanté de la manière dont Monsieur de la Garde les chanta: & moi, je vous avoue, qu'en mon particulier, j'en fus surprise.

surprise. Quoique vous m'eussiez prévenuë sur son talent pour la musique, je ne m'attendois point du tout qu'il chantât si bien.

Au reste, depuis ce jour-là il nous a fait plusieurs visites, & il m'a paru, comme à vous, avoir beaucoup d'esprit.

Mais, ma chère, quel ton léger ! Quelle vivacité ! Quelle pétulance ! Je n'ai rien vû de si extravagant, & en même tems de si drole que lui ; & ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que le Marquis, qui comme vous savez est naturellement sérieux, est enchanté de sa compagnie.

Vous m'annoncez, ma chère, que votre mariage est arrêté pour le 24 du mois prochain ; j'en suis enchantée, & cela d'autant plus, que la santé de mon père, qui se rétablit de jour en jour, me fait espérer que j'aurai le plaisir d'y être.

Ce que vous me dites de Versailles excite extrêmement ma curiosité ; & je

vous répondez que rien ne me fera plus agréable, que d'y aller avec vous.

Je me rappelle avec plaisir d'avoir lu le trait d'histoire qui fait le sujet du tableau dont vous me parlez ; & je n'admire pas moins la modération que fit paroître Alexandre, après avoir vaincu Darius, que celle qu'il témoigna, lorsqu'on lui écrivit que son médecin vouloit l'empoisonner dans un breuvage.

Cette calomnie ne fit point d'impression sur l'esprit d'Alexandre, & ne put lui rendre suspecte la fidélité de son médecin ; au contraire, ce prince, après avoir donné à son médecin à lire la lettre qu'on lui avoit écrite contre lui, avala, sans hésiter, le breuvage qu'il lui avoit présenté.

Le bon effet qu'il fit le justifia sur le champ, & calma les alarmes que la lecture d'une lettre si offensante & si outrageante lui avoit causé.

Adieu, ma chère ! il faut que je finisse cette lettre, car je me suis échappée

échapée de la compagnie, pour vous écrire.

C'est demain la fête du village de \*\*\* : vous savez que mon père en est le seigneur, & que cette qualité nous oblige à recevoir du monde.

---

## LETTRE XV<sup>ieme</sup>.

*De Madame d'Ostalis à Adelaïde.  
De Paris.*

J'AI un moment à moi, ma chère amie, & je veux l'employer à vous écrire. Hier matin la Marquise, & notre chère amie, m'ont fait une visite ; le Chevalier de Célicour les a accompagnées jusqu'ici, & a même resté quelque tems avec elles au parloir : pendant lequel, je me suis apperçue que son esprit étoit aussi orné que sa personne est aimable : & je vous avoue que ce n'est pas peu dire. Enfin, j'ai tout lieu

d'espérer que Mademoiselle de Verville fera parfaitement heureuse avec lui: & qu'il ne se lassera point d'avoir pour elle ces petits soins empressés, & ces attentions délicates, qui font l'agrément de la société, & qui se trouvent si rarement chez la plupart des époux.

Notre bonne Abbessé est toujours fort mal. Hélas! je crains bien, ma chère, que cette maladie lente, qui la consume peu à peu, ne la conduise bientôt au tombeau.

Elle ne mange presque rien, ne dort point; & tous les remèdes qu'elle prend ne lui font aucun bien.

Enfin, il faut se soumettre à la Providence, & souffrir patiemment ce que nous ne pouvons empêcher. Du reste, je vous annonce que Mademoiselle de Belle Rive ne veut plus se faire religieuse: c'est un petit lutin; elle nous fait tous les jours quelques nouvelles scènes.

Je viens d'écrire à son oncle, par l'ordre

l'ordre de notre Abbessé, de venir la chercher ; que nous ne voulons plus la garder.

Adieu, ma belle amie ! Je me flatte que votre séjour à la campagne ne fera pas long ; & que dès que vous ferez à Paris vous viendrez souvent, par votre présence embellir ces lieux.

De l'Abbaye des Cordelières,  
à Paris.

---

## LETTRE XVI<sup>ième</sup>.

*D'Adelaïde à Julie.*

**D**EPUIS ma dernière lettre, ma chère, voici le seul moment que j'ai pu trouver pour vous écrire.

Tous ces jours-ci se sont passés en divertissemens.

La fête a été extrêmement jolie. Les

D 5

payfans

payfans & les payfannes du village font venus en foule, nous présenter des bouquets, & nous faire leurs complimens sur la convalescence du Marquis. Après celà ils se font assemblés dans la plaine qui fait face à notre maison, pour y danser, & s'y réjouir, suivant leur coutume.

Un grand mai, tout couvert de bouquets, a été planté par eux dans le milieu de la plaine; & chaque payfan & payfanne y a attaché, en arrivant, la couronne de fleurs qu'il portoit à la main: puis formant un grand cercle autour de ce mai, ils se sont mis tous à chanter & à danser en rond, aux sons des flûtes & des hautbois.

Le Marquis leur avoit fait dresser de petites tentes, de distance en distance, & avoit ordonné qu'on eut soin d'y mettre tous les rafraichissements nécessaires.

Cette petite attention de sa part les a comblés de joie, & a animé leur danse.

Enfin,

Enfin, ma chère, la fête a duré trois jours, pendant lesquels nous avons toujours eu compagnie. Monsieur de la Garde, qui n'a pas manqué d'assister à ce spectacle champêtre, nous a fort amusés par ses espiégleries.

Mais savez-vous qu'il prétend que je suis triste, rêveuse, & même mélancolique ? & veut absolument être mon confident, pour pouvoir à ce qu'il dit trouver plutôt les moyens de me distraire.

Comment trouvez vous cette folie ?  
—Apropos de folie, nous avons eu ici une Madame de la Brosse, à qui ce titre convient, on ne peut pas mieux : elle est veuve d'un Président à mortier.

Imaginez vous que c'est la femme la plus ridicule, & la plus affectée, qu'on puisse voir.

Depuis que le cher Président est mort (car ce sont là les mots dont elle se sert, lorsqu'elle veut parler de feu Monsieur de la Brosse) elle s'est mise dans la

tête d'être bel esprit, pour réparer sans doute ce que le tems lui fait perdre du côté de la figure.

Vous pensez bien qu'avec ce ton là Madame la Présidente a le don de déplaire infiniment.

Sa conversation ne roulant jamais que sur la métaphisique ou la morale, l'astronomie ou l'histoire naturelle ; & lors qu'elle veut être charmante, elle finit par vous réciter quelques fragments de poésie Grecque. En partant elle a beaucoup invité Monsieur de la Garde à aller voir ses coquillages, ses insectes, & ses pétrifications : à quoi il n'a répondu qu'en faisant la pirouette.

Je vous avoue, ma chère, que cette prétendue sçavante m'a fait faire bien des réflexions sur les ridicules où notre sexe se livre continuellement : & je pense, que pour les éviter, il est quelquefois nécessaire de voir de ces sortes d'originaux.

Adieu, ma très chère ! Je suis un  
peu

peu inquiète de ce que vous ne m'avez point écrit. De grace donnez moi de vos nouvelles bien vite, & croyez moi toute à vous.

---

## LETTRE XVII<sup>ième</sup>.

*De Julie à Adelaïde.*

**J**E voulois vous écrire Mardi passé, ma chère, mais directement ce jour-là la Baronne vint nous prendre pour aller passer la journée à Fontainebleau.

Nous fumes chez la Comtesse d'Arcy, qui est sa sœur, & conséquemment ma tante future.

Elle fut enchantée de nous voir, & nous reçut avec beaucoup d'empressement & d'amitié.

Nous l'engageames à venir avec nous, passer quelques jours à Paris; de sorte qu'elle est actuellement ici : ne pouvant  
loger

loger chez la Baronne, où les ouvriers sont depuis trois semaines, elle a accepté un appartement chez nous, pour elle & ses gens.

La Comtesse d'Arcy a quelques années de moins que la Baronne ; elle a été extrêmement belle ; & l'est encore.

Elle n'avoit que 25 ans lorsqu'elle eut le malheur de perdre le Comte, de qui elle étoit adorée : il fut tué dans un duél, & l'a laissée, sans enfant, maîtresse d'une grande fortune.

Plusieurs partis se présenterent, comme vous pouvez croire ; mais la tendresse extrême qu'elle avoit eu pour son mari, & qu'elle a conservé même après sa mort, l'a toujours empêchée de prendre de nouveaux engagements.

Son caractère est à peu près le même que celui de la Baronne ; & elle ne lui cède en rien du côté de l'esprit, & des qualités du cœur.

Vous voyez par là, ma chère, que je ne puis que m'applaudir de mon choix :

choix : la famille du Chevalier étant absolument telle que je pouvois le la désirer.

Je suis enchantée d'apprendre que le Marquis se porte mieux ; & j'espère que j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir à Paris. Je suis aussi fort aise que Monsieur de la Garde puisse vous amuser quelquefois, par ses folies ; mais je l'admire de vouloir vous persuader que vous êtes mélancolique, pour avoir le plaisir de vous distraire, & de vous dire des douceurs.

Au reste, je ne suis point du tout fâchée, que le Marquis l'ait pris en amitié : qui fait, ma chère, & quelques jours vous n'aurez pas lieu de penser comme moi ?

La description de votre fête m'a plu infiniment : & votre Madame de la Brosse m'a fait rire.

Je m'imagine, qu'avec toute sa philosophie, elle en vouloit à Monsieur de la Garde, & qu'elle aura sans doute été  
très

très scandalisée du peu de cas qu'il a fait de son invitation.

Adieu, ma chère ! Le Chevalier est extrêmement occupé ; il fait reparer & embellir la maison de la Baronne, qui doit être la nôtre dès que nous serons mariés.

---

## L E T T R E XVIII<sup>ème</sup>.

*De Monsieur de la Garde au Chevalier de Célécour.*

Du Château de \*\*, en Bretagne.

**D**EPUIS que je suis ici, mon cher ami, je n'ai point encore reçu de vos nouvelles.

Je vous avoue, que dans toute autre occasion, je serois fort scandalisé de votre peu d'exactitude à m'écrire. Mais il faut vous excuser : lorsqu'on est comme vous à la veille de s'engager

sous de si douces loix, on a des devoirs bien plus importants à remplir, que ceux de la simple amitié.

Le soin de dresser un contract, de monter une maison, de choisir des bijoux, où le goût & la magnificence doivent paroître; un équipage lesté & élégant, où l'imagination se plaît à goûter par avance le bonheur de s'y placer avec l'objet qu'on adore: toutes ces choses-là, mon cher, ne sont elle pas, pour un amant délicat, de la dernière conséquence?

Mais, plaisanterie à part, je me flatte que vous voudrez bien me donner de vos nouvelles, & de me dire positivement quel doit être le jour de votre mariage; vous savez que je vous ai promis d'y être, & je veux vous tenir parole.

Au reste, je vous annonce, que je suis tout-à-fait initié chez le Marquis de St. Alban; j'y vais tous les jours, & j'y vois l'aimable Adelaïde, dont l'air  
tendre

tendre & mélancholique, me persuade de plus en plus, que je ne me suis pas trompé dans mes conjectures.

Oui, mon cher Chevalier, l'amour seul peut donner cet air de langueur, si intéressant.

Mais, quelle folie, de passer ses beaux jours à soupirer pour un ingrat peut-être ! Hé ! mon Dieu ! Quand on est faite, comme elle, n'est on pas toujours sûr de plaire, & faut il dès qu'un amant s'éloigne renoncer pour cela au plaisir d'en avoir un autre ?

Quelle erreur ! Cette constance obstinée, mon cher, n'est plus à la mode que dans les Romans.

Je veux l'en convaincre à quelque prix que ce soit : & je me flatte d'y réussir. J'ai déjà employé quelques unes de ces jolies phrases que je débite, comme vous savez, avec assez de facilité, & qui m'ont si souvent réussi auprès des femmes.

Mais il m'a fallu les accompagner  
d'un

d'un air plus tendre, plus délicat, & plus sincère, que je n'avois fait jusqu'ici : avec cette nouvelle méthode, j'ai pensé que je ne ferois pas mal de mettre, pendant quelque tems, un peu moins de pétulance dans mon extérieur, pour donner un certain air de timidité. Ce petit stratagème m'a si bien réussi, que je suis enfin parvenu à attirer l'attention de l'aimable Adelaïde.

Elle reçoit actuellement mes soins & mes hommages avec douceur, & une modestie qui m'enchanté, & qui me fait croire qu'elle s'applaudit en secret de ma prétendue métamorphose ; qu'elle regarde, sans doute, comme une preuve bien frappante du pouvoir que ses charmes ont sur moi. Avec cet idée là, mon cher, vous pensez bien qu'elle m'honorera bientôt de sa confiance. Je l'espère du moins ; car ma fois je ne prévois pas avoir la patience de jouer ce rôle plus de huit jours. Adieu.

L E T T R E

L E T T R E XIX<sup>ieme.</sup>

*Du Chevalier de Cêlicour à Monsieur  
de la Garde.*

**Q**U'allez vous faire, mon ami ?  
Quel détestable rôle vous proposez vous de jouer auprès de Mademoiselle de St. Alban ?

Sous prétexte de vouloir pénétrer la vraie cause de sa mélancolie, vous cherchez à lui inspirer des sentimens que vous ne voulez point partager ; & pour y parvenir avec plus de facilité, vous employez la ruse & l'artifice. Quel peut être votre but, dans ce beau projet, si ce n'est de vouloir séduire & tromper une femme vertueuse & aimable ?

Vous l'avoüerai-je, mon cher, une pareille conduite est indigne d'un galant homme. C'est un vol manifeste que vous méditez, en desirant d'obtenir  
par

par fraude le prix qui n'est du qu'au sentiment.

Car enfin, si vous ne sentez rien pour l'aimable Adelaïde, que vous importe, dites-le moi, sa tristesse, sa joie, ou son amour ?

Votre habitude à vivre parmi ces femmes que chacun prend & laisse à son tour, vous fait regarder comme un jeu, la chose du monde la plus sérieuse ; je le vois.

De grace réfléchissez, mon ami, & abandonnez pour jamais le rôle de séducteur ; qui, à mon avis, est le plus détestable de tous les rôles.

Croyez moi, ne soyez plus qu'un homme séduisant, c'est là le vrai rôle, qu'il vous convient de jouer, & le seul qui puisse vous rendre parfaitement heureux.

Ne craignez plus alors, que je vous fasse un crime de chercher à toucher le cœur de celle qui possédera le vôtre.

Au contraire, soyez persuadé, que dès  
que

que vous aurez un attachement sincere, je ferai le premier à vous conseiller, & à vous encourager, même de joindre, à l'amour le plus tendre, tout ce qui pourra en inspirer pour vous.

Il vous faudra, sans doute, étudier les goûts, l'humeur, le caractère, de l'objet aimé : mais que de plaisir vous aurez à les étudier, & à y conformer vos sentimens, vos procédés : à parvenir enfin à découvrir la route de son cœur, & à lui communiquer le feu dont vous serez épris !

Ce ne sera plus un vol, ce sera un échange : quelle différence !

Adieu, mon ami ! je vais finir cette lettre, qui sans doute ne vous paroît déjà que trop longue.

Mais je n'ai pu me dispenser de vous dire mon sentiment sur une chose, qui, suivant moi, regarde l'honneur.

Je me croirois indigne du titre de votre ami, si tout ce qui peut toucher le vôtre ne m'interessoit que foiblement.

Je

Je vous attends, pour le 24 du mois prochain, qui doit être le jour où tous mes vœux seront accomplis. Plut-à Dieu que vous fussiez à la veille de goûter un pareil bonheur !

---

## LETTRE XX<sup>ieme</sup>.

*De Monsieur de la Garde au Chevalier.*

**Q**UELLE étrange découverte, mon cher Chevalier ! qui l'auroit jamais pensé ?

Le Comte de Lucy est cet heureux mortel que Mademoiselle de St. Alban honore de son amitié, de son amour, & de sa confiance.

Oui, c'est lui-même, je n'en puis douter ; je l'ai vu, je le déteste, & je me déclare son rival.

Son retour vient de dissiper ce voile de tristesse que son absence avoit répandu

pandu sur tous les charmes de l'aimable Adelaïde. J'ai été, moi-même le triste témoin du plaisir qu'elle a eu de le revoir.

Fatal ressouvenir ! pourquoi revenez vous ? Depuis ce moment-là, mon cher, il s'est élevé dans mon cœur un sentiment qui jusqu'alors m'étoit inconnu.

J'aime, j'idolâtre l'aimable Adelaïde, & je sens actuellement tout le prix de sa conquête.

Le Comte se flatteroit en vain de me l'enlever ; je la lui disputerai au péril de ma vie.

Ce fut hier matin, que je vis pour la première fois ce redoutable Comte de Lucy ; il étoit chez Mademoiselle de St. Alban lorsque j'y fus.

En traversant la cour je rencontrai un laquais, qui voyant que je prenois le chemin du cabinet du Marquis (c'est où ces dames se tiennent ordinairement le matin) me dit, que Mademoiselle de St. Alban & sa tante étoient dans la grande salle ; mais il ne me dit point que le Comte y étoit.

En

En passant devant les fenêtres du salon, qui étoient toutes ouvertes, je fus extrêmement surpris de l'y voir, & quoique je ne le connusse pas, sa vue me déplut infiniment.

Je vis qu'il avoit une main appuyée sur le dos de la chaise de Mademoiselle de St. Alban : cela me parut assez familier. Mademoiselle de St. Alban rioit, & paroissoit enchantée de toutes les agaceries qu'il faisoit à un petit chien blanc, qu'elle avoit sur ses genoux, & qui aboyoit impitoyablement.

Ne voyant point Madame d'Orby, je les crus seuls : cette idée me rendit furieux. Heureusement, je la vis en entrant, qui étoit assise sur un sofa, & travaillant à de la tapisserie. Cela me rassura un peu : elle me présenta le Comte ; nous nous saluâmes en rivaux, c'est-à-dire assez froidement. Mademoiselle de St. Alban me pria, avec un empressement le plus cruel, d'admirer ce petit chien, que le Comte

E

avoit

avoit apporté d'Italie (car il arrivoit de ce pays-là) & dont il venoit de lui faire présent.

Quelque effort que je fisse, je ne pu m'empêcher de le louer d'une maniere à lui faire comprendre, qu'il n'étoit point du tout de mon goût.

Le Comte s'en apperçut, & en parut piqué. Enfin, voyant qu'il ne partoît point, & ne pouvant plus y tenir, je pretextai quelques affaires, & je pris congé.

Adieu, mon ami ! Plus de morale, vous serez content de moi, je vous en répond,

L E T T R E XXI<sup>ème</sup>.*D'Adelaïde à Julie.*

**E**NFIN, ma chère, je vais bientôt avoir le bonheur de vous embrasser. Notre départ est arrêté pour la quinzaine. Mais que j'ai de choses à vous dire!—Votre Monsieur de la Garde: ha! ma chère, si vous saviez quel étrange démêlé je viens d'avoir avec lui!

Imaginez-vous, qu'en arrivant ici, il a débuté par me faire sa cour, avec ce ton de légèreté que vous lui connoissez.

Je ne fis d'abord aucune attention aux douceurs qu'il me disoit; toutes les fois qu'il venoit nous voir ne les regardant alors que comme des politesses d'usage, qui dans le fond ne signifient rien. Cependant mon indifférence m'attira de sa part quelques reproches ob-

ligeants, qui me parurent encore autant de badinages.

Enfin, j'ouvris les yeux. Les attentions marquées, qu'il continuoit d'avoir pour moi, & le changement extrême que j'apperçus tout d'un coup dans ses manieres, dans son air, & dans son langage, me persuaderent que j'étois aimée.

Depuis cette découverte j'ai été plus sensible aux attentions de Monsieur de la Garde, il est vrai : mais quelque plaisir que j'eusse à le voir, je ne crois pas qu'il me soit échapé le moindre regard, le moindre geste, qui ait pu le lui apprendre, ni qui ait pu l'encourager à me déclarer ses sentiments avec si peu de douceur. Vous allez voir s'il a tort.

Ce matin à peine étoit il onze heures, qu'il paroît : on lui a dit en entrant que Madame d'Orby est occupé à régler des comptes avec un de nos fermiers ; que le Marquis est allé déjeuner chez

chez Monsieur de \*\*\*, qui demeure à trois lieues d'ici ; & que j'étois dans la salle de musique.

Un des domestiques s'avance, & veut l'annoncer : mais il trouve quelque prétexte, le renvoie, passe par le cabinet du Marquis, traverse la salle à manger, & arrive enfin dans celle où j'étois, depuis une heure extrêmement occupée à dessiner un bouquet de fleurs d'après nature : c'étoit simplement une branche de mirte & trois roses, attachées avec un ruban couleur de paille.

La table sur laquelle je dessinois, étoit placée entre deux fenêtres, desorte que j'avois le dos tourné du côté de la porte.

Un petit chien, que j'ai depuis quelques jours (c'est un présent du Comte de Lucy) s'est mis tout d'un coup à aboyer, & à se regarder dans une des glaces : je lève la tête, & aussi-tôt je vois avec surprise dans la même glace Monsieur de la Garde, qui entre en marchant sur le point des pieds.

Je me lève avec précipitation; je veux le gronder de m'avoir fait peur: mais il ne m'en donna pas le tems; il est déjà à côté de moi, éclate de rire, me fait mille excuses de ce qu'il m'a effrayée; jette un coup d'œil sur ma table, loua mon bouquet, me baise le main, & finit par me faire une déclaration dans toutes les formes.

Je vous avouë, ma chère, que j'ai été un peu embarrassée de ce début.

Je ne savois à quoi me résoudre; c'est-à-dire, si je devois le prendre sur le ton de la plaisanterie, ou si je devois lui imposer silence, en gardant mon sérieux. Enfin, ce dernier parti me parut le plus sûr.

Mais le croiriez vous, ma chère, le sang froid que j'affectai, & l'air d'indifférence avec lequel je le regardai tout le tems qu'il me parloit, le piqua si vivement, qu'il me reprocha, avec une agitation que je ne puis vous exprimer, le Comte de Lucy: disant qu'il

qu'il voyoit bien qu'il étoit mon  
 amant; que sans doute je l'aimois avec  
 excès, puisque je me plaisois à de-  
 daigner tout ce qui n'étoit pas lui.  
 Il ajouta encore quelques autres propos  
 sur les charmes du Comte de Lucy,  
 qu'il tourna en ridicule; me fit un  
 portrait ironique de sa personne, &  
 m'impacienta si fort, qu'enfin j'allois  
 lui répondre, lorsque ma tante parut.

Mais je n'eus que le tems de lui lan-  
 cer un coup d'œil d'indignation; & je  
 sortis de la chambre, sous prétexte que  
 j'allois m'habiller. Lorsque je fus ha-  
 billée, ma tante m'apprit qu'il étoit  
 parti, & qu'il dinoit ici demain.

Que dites vous de tout ceci, ma  
 chère? La jalousie de Monsieur de la  
 Garde ne vous paroît-elle pas de la  
 dernière extravagance? Moi aimer le  
 Comte de Lucy! Ha, Dieu! mais il  
 faut que je vous laisse, ma très chère, je  
 suis excédée d'écrire. Adieu.

L E T T R E    XXII<sup>e</sup>

*De Monsieur de la Garde au Chevalier  
de Célécour.*

**H**E' bien, mon cher, me voilà donc au rang de ces amans délicats & malheureux.

Que d'agitations, que d'inquiétudes, que de tourmens, n'ai-je point éprouvé depuis ma dernière lettre ! Et tout cela pour une femme (adorable il est vrai) : quelle étrange métamorphose !

Je ne me connois plus ; moi, qui n'ai jamais traité l'amour qu'avec cette légèreté que caractérise l'inconstance, qui bien loin de mêler la moindre réflexion dans une affaire de cœur, ne me suis plu, jusqu'ici, qu'à voler de belle en belle ; chez la bourgeoise, & chez la femme de cœur ; prodigant mes hommages, je soupirois à mon aise, en riant de leur foiblesses :

&

& je goûtois mille plaisirs, sans qu'il en coutât rien à ma tranquillité.—Quel changement ! Aujourd'hui une seule femme me fait tourner la tête, & me donne plus d'occupation, plus d'inquiétude, que dix intrigues.

Ah ! que mon ancienne maniere d'aimer étoit commode, au prix de celle dont vous m'avez si fort venté les charmes, & dont je suis devenu enfin le partisan ! Mais tout ce que je vous dis ici n'est point ce que je veux vous dire.

Apprenez, mon cher, que le hazard m'ayant favorisé ; j'ai enfin déclaré mes sentimens à mon adorable Adelaïde, ce fut Mercredi passé.

En arrivant chez elle, j'appris qu'elle étoit seule dans la salle de musique ; j'y vâlai aussi-tôt, en congédiant le domestique, qui vouloit m'annoncer.

Arrivé dans la salle à manger (qui précède la salle de musique) je crus entendre Mademoiselle de St. Alban,

qui parloit avec quelqu'un ; m'imaginant sur le champ que ce pouvoit être le Comte de Lucy, j'ouvris doucement la porte de la salle, dans l'intention de les surprendre ; mais je vis, avec un plaisir extrême, que je m'étois trompé. Mademoiselle de St. Alban étoit effectivement seule ; elle déssinoit, avec la plus grande application, un bouquet de fleurs d'après nature.

Elle étoit assise auprès des fenêtres, & avoit le dos tourné du côté de la porte, desorte que j'eus pendant quelques moments le bonheur de pouvoir l'admirer sans être apperçu. Sa parure avoit ce jour-là quelque chose de simple & de négligé qui lui donnoit une infinité de grace ; j'étois ravi & transporté en la regardant.

Avec quel plaisir n'admirois-je point cette jolie main, qu'elle avançoit de tems en tems, pour prendre les couleurs dont elle avoit besoin, & qui étoient dans différents petits pots, sur sa table !

Revenu

Revenu de ce premier enchantement, j'entrai dans la chambre le plus doucement qu'il me fut possible, dans le dessein de ne me montrer, que lorsque je serois à ses pieds.

Mais à peine avois-je fait quelques pas, que ce diable de chien du Comte de Lucy, m'ayant apperçu dans une des glaces, se mit à aboyer, & à faire des cris épouvantables.

Mademoiselle de St. Alban fut extrêmement surprise de me voir.

Craignant qu'elle ne se fâchât de mon apparition, je me hatai de lui faire mes excuses, & de lui déclarer mes sentimens. Mais que je fus payé de peu de retour !

Elle m'écouta, sans daigner me répondre, avec l'air le plus indifférent. Impatienté de ce silence, & hors de moi, je ne pu m'empêcher de lui reprocher le Comte de Lucy. Dans ce moment-là Madame d'Orby parut, & Mademoiselle de St. Alban sortit aussi-

tôt de la chambre, sous prétexte qu'elle alloit s'habiller, en me regardant d'un air extrêmement couroucé.

Depuis ce malheureux moment j'ai été plusieurs fois chez elle, sans avoir pu trouver l'occasion de lui parler en particulier.—Voilà où j'en suis.

Adieu, mon cher Chevalier.

## LE T T R E XXIII<sup>ième</sup>.

*D'Adelaïde à Julie.*

**J**E commence à être très inquiète, ma chère, de ce que vous ne m'avez point écrit depuis quinze jours.

Mon Dieu ! seriez vous malade ? Vous seroit-il arrivé quelque accident ? De grace, ne me laissez plus dans une si cruelle inquiétude.

Ah !

Ah ! que ne suis-je à Paris, vous me verriez bientôt voler dans vos bras, pour y apprendre de vous-même la vraie cause de votre silence.

Mais, au lieu de cela, nous voilà séparées, & à cent lieues l'une de l'autre. Que cette idée est affligeante !

Enfin, nous partirons sans faute, Samedi prochain, pour Paris. Si je n'ai point de vos lettres, ma chère, dans cet intervalle, que je ferai un triste voyage !

Vous êtes, sans doute, curieuse de savoir la manière dont Monsieur de la Garde se conduit, depuis sa foudroyante déclaration.

Le lendemain de ce bel exploit il dina ici, comme je vous l'avois annoncé. Mais sa mauvaise étoile voulut que le Comte de Lucy (qu'une partie de chasse avoit amené ce jour-là dans la forêt de \*\*\*) vint, avec deux de ses amis, nous demander à diner. Ils étoient tous les trois en habits de chasse,

&c

& arriverent justement comme nous allions nous mettre à table.

Monsieur de la Garde, qui m'avoit déjà demandé comment je me portois, avec cet air qui annonce le regret qu'on a de déplaire à l'objet qu'on aime, fut extrêmement surpris lors qu'il vit le Comte de Lucy : il se remit cependant, & parut assez gai pendant tout le diné.

Les deux Messieurs qui avoient accompagné le Comte, étoient Monsieur de Grandmont & le Marquis de St. Amé : ce dernier prit beaucoup de part à la conversation, et l'anima tout-à-fait, par son esprit, & son enjouement. Après le diné mon père proposa la promenade.

Le Marquis de St. Amé m'ayant donné le main, Monsieur de la Garde fut obligé d'offrir la sienne à Madame d'Orby.

Arrivés dans le jardin, le Comte de Lucy demanda à ma tante, si elle avoit  
encore

encore de cette excellente eau de senteur, dont elle lui avoit donné la dernière fois qu'il étoit ici : elle chercha dans ses poches, mais ne trouvant point son flacon, elle me pria de lui donner le mien, ajoutant que c'étoit de la même eau.

Monsieur de Grandmont & le Marquis de St. Amé en voulurent aussi sur leurs mouchoirs. J'en offris à Monsieur de la Garde, mais il me refusa, sans doute parce que son rival en avoit pris.

L'instant d'après il me présenta un bouquet, que je fus obligée de prendre, pour éviter qu'on soupçonnât qu'il y eut la moindre pique entre nous.

Depuis ce jour-là, il est venu ici plusieurs fois, sans y avoir rencontré le Comte, ni sans avoir pu me parler en particulier : étant bien résolue de l'éviter, je ne quitte plus ma tante d'un instant.

Le

Le caractère jaloux & impétueux de Monsieur de la Garde me fait trembler. Je ne puis me résoudre à écouter des sentimens, dont indubitablement dans la suite j'aurai lieu de me repentir.

Adieu, ma chère ! J'attends de vos nouvelles avec la plus grande impatience.

---

## LETTRE XXIV<sup>ème</sup>.

*D'Adelaïde à Madame d'Ostalis, Religieuse dans l'Abbaye des Cordelières, à Paris.*

**M**ADAME, & très chère amie, c'est avec le plus grand plaisir que j'ai reçu vos deux aimables lettres, où vous m'exprimez de la manière la plus flatteuse votre tendre amitié.

Helas ! que ne puis-je à mon tour y répondre, avec autant de graces !

Ah !

Ah ! ne craignez point que l'absence ni le tems puisse jamais vous effacer de mon souvenir !

Rendez moi plus de justice, Madame, & soyez bien persuadée, qu'en quelque coin de la terre que je sois, vous y aurez une personne qui vous est entièrement attachée.

Je suis enchantée que vous trouviez le Chevalier de Célicour digne de notre amie : & je vous avoue, que ce que vous m'en avez dit excite l'envie, que j'avois déjà de le voir.

Mais voilà plus de quinze jours, que je n'ai point reçu de nouvelles de Mademoiselle de Verville : je crains qu'elle ne soit malade, ou qu'il ne lui soit arrivé quelque désagrément au sujet de son mariage. Les grandes entreprises viennent à échouer quelque fois, dans le tems qu'on y pense le moins.

Si vous ne l'avez point vû depuis peu, faites moi le plaisir d'envoyer à son hôtel, savoir de ses nouvelles, & mandez moi,

moi, je vous prie, par le premier courrier, ce que vous en aurez appris.

Je suis extrêmement fâchée de la maladie de Madame l'Abbesse, & je desirerai bien sincèrement qu'elle puisse se rétablir.

Présentez lui, s'il vous plait, mille complimens de ma part.

Mademoiselle de Belle Rive ne veut donc plus prendre le voile? auroit elle changé de sentiment, depuis que la sœur St. Joseph, & la sœur Thérèse, ont prononcés leur vœux? Cela seroit assez singulier.

Nous partirons Samedi prochain pour Paris. Hélas! que n'est ce plutôt!

Adieu, Madame! Je suis, avec la plus tendre amitié, toute à vous.

Du Chateau de \*\*\*,  
en Bretagne.

L E T T R E

L E T T R E    XXV<sup>ieme</sup>.*De Madame d'Ostalis à Adelaïde.*

**J'**AI envoyé, ma chère amie, chez Mademoiselle de Verville, & je reçois dans l'instant un billet de sa part, dans lequel elle m'affura, qu'elle n'a point été malade. Mais, ma chère, la Marquise a été à toute extrémité, d'une fluxion de poitrine.

Cependant, Dieu soit loué, la voilà revenue des portes de la mort : & ses médecins assurent qu'elle sera, dans peu de tems, entièrement rétablie.

Notre chère amie me mande aussi qu'elle a reçu une lettre de vous ce matin, & qu'elle va y répondre sur le champ. Tranquilisez-vous donc, ma belle amie, & croyez moi toute à vous.

P. S. J'entends sonner le chapitre : c'est ce qui m'empêche de continuer

ma

ma lettre ; & craignant qu'à mon retour l'heure de la poste ne soit passée, je vous l'envoie telle qu'elle est.

Adieu, ma tendre amie.

De l'Abbaye des Cordelières,  
à Paris.

## LETTRE XXVI<sup>ème</sup>.

*De Julie à Adelaïde.*

**J**E ne doute nullement, ma chère, que vous n'ayez été extrêmement inquiète de mon silence.

Mais quelque envie que j'eusse de vous écrire, & d'épancher dans votre sein la tristesse dont j'étois accablée, il m'a été absolument impossible de le faire.

Ma mère a été dangereusement malade d'une fluxion de poitrine, & ce n'est que depuis hier que ses médecins  
nous

nous assurent, qu'il n'y a plus à craindre pour ses jours. La Comtesse d'Arcy & la Baronne ne l'ont point quittées, depuis sa maladie. Leur assiduité, leur tristesse, & leur crainte, sont au delà de tout ce que vous pouvez vous imaginer.

Le soir n'est pas plutôt venu qu'elles me persécutent, pour que je leur permette de prendre ma place auprès de la Marquise, & d'y passer alternativement la nuit. Jusqu'ici j'ai tenu bon, ne pouvant me résoudre qu'une autre que moi eut cet emploi, excepté les femmes de la Marquise, dont je ne puis me passer. Mais je me sens si fatiguée, & un si grand besoin de dormir, que je crains bien que ce soir il faudra que je le leur permette ; & cela d'autant plus, que ma mère m'en a prié elle-même. Voilà, ma chère, des détails un peu tristes : mais votre sensibilité, & l'amitié qui nous lie, vous les feront supporter.

La

La tristesse du Chevalier n'a pas été médiocre, comme vous pouvez croire ; notre mariage étant retardé par cet évènement. Mais, ma chère, parlons de ce qui vous regarde.

Ce que vous me dites de Monsieur de la Garde, me surprend extrêmement : je savois bien qu'il étoit vif, & pétulant ; & il y a déjà quelque tems que je vois qu'il vous aime.

Mais je ne me serois jamais imaginée, qu'il vous auroit fait une déclaration aussi extravagante, que celle qu'il vient de vous faire.

Cependant, il faut qu'il vous aime encore plus que vous ne l'imaginez ; puisqu'il se fait tous ces fantômes, à l'égard du Comte de Lucy.

Sa jalousie est sans doute une preuve de son amour ; mais je le blame de n'avoir pu prendre sur lui, de vous la dissimuler.

Enfin, ma chère, si vous voulez que je vous dise ce que j'en pense, il me semble

semble que si Monsieur de la Garde avoit un peu plus de solidité dans le caractère, & qu'il fut bien décidé, que vous l'aimassiez ; il me semble, dis-je, que vous pourriez lui donner votre main, sans avoir lieu de vous en repentir. Je lui crois, malgré ses extravagances, un cœur honnête & sensible.

La classe de femmes qu'il a fréquenté jusqu'ici, lui a fait prendre certaines habitudes, dont il se corrigeroit bientôt, avec une compagne telle que vous.

Quant à sa naissance, elle est telle que vous pouvez la desirer ; & vous n'ignorez pas, que sa fortune est des plus brillantes. Cependant, tout ce que je vous dis ici n'est point pour vous engager à écouter ses sentimens ; au contraire, je vous conseille, de vous assurer auparavant de leur solidité, & de n'y conformer les vôtres, qu'autant que la raison vous le permettra.

Adieu, ma chère ! Je suis si fatiguée,  
qu'il faut que je vous laisse : écrivez-  
moi, s'il se peut, avant votre départ.

De l'Hotel de Verville,  
à Paris.

---

## LETTRE XXVII<sup>ieme</sup>.

*Du Chevalier de Célicour à Monsieur de  
la Garde.*

**J'**AUROIS déjà répondu, mon cher  
ami, à vos deux lettres, si la ma-  
ladie de la Marquise (que vous avez sans  
doute apprise) ne m'en eut empêché.  
Mais j'ai été, pendant ces quinze jours,  
dans une si grande agitation, qu'il  
m'eut été impossible de mettre la moin-  
dre suite dans mes idées.

L'inquiétude de Mademoiselle de  
Verville,

Verville, & les peines incroyables qu'elle s'est donnée pour la plus tendre des mères, m'ont fait trembler. Je craignois à chaque instant, qu'elle ne tombât malade elle-même : & c'est ce qui auroit arrivé infailliblement, si le mal de la Marquise n'eut tout-à-coup changé de face. Elle est actuellement beaucoup mieux : & il y a tout lieu d'espérer, qu'elle sera bien-tôt rétablie.

Je suis enchanté de voir que vous êtes enfin sensible aux charmes de Mademoiselle de St. Alban : mais je trouve que vous avez grand tort de regarder le Comte de Lucy comme un rival aimé ; je le connois, sans être lié avec lui : je l'ai vu vingt fois, avant qu'il partit pour l'Italie, où il a resté un an, & où il n'a sûrement pas laissé sa figure. Sa mine sèche, son teint couleur d'olive, & ses petits yeux gris, ne sont point du tout fait pour captiver le cœur d'une jolie femme, & surtout celui de Mademoiselle de St. Alban.

F

D'ailleurs

D'ailleurs sa fortune est extrêmement dérangée par le jeu ; & je ne crois pas que le Marquis (qui, entre nous soit dit, est un peu intéressé) se pressât beaucoup de donner sa fille à un homme, chez qui elle ne trouveroit pour tout agrément, que des titres de noblesse sans revenu.

Vous voyez bien, mon cher, que vous vous êtes allarmé mal à propos. Tranquillisez-vous donc ; & soyez bien persuadé, que si le Comte aime votre Adelaïde, comme cela pourroit très bien être, il n'en sera pas plus heureux. Cependant, je vous conseille de mettre un peu plus de modération dans vos entreprises, & vous verrez que tout ira bien. Les femmes veulent être flattées, & ce n'est que par la douceur, & la complaisance, que l'on parvient à leur plaire. Je vous dis ceci en passant.

Adieu, mon ami ! Mon mariage est retardé : faites en sorte que le votre réussisse

réussisse bien vite, & qu'un même jour  
puisse couronner nos vœux. Je suis tout  
à vous.

P. S. On attend ici Mademoiselle de  
St. Alban de jour en jour : Aurez vous  
le courage de rester en Bretagne, lors  
qu'elle n'y fera plus ?

De l'Hôtel de St. Ange,  
à Paris.

## L E T T R E XXVIII<sup>ieme</sup>.

*D'Adelaïde à Julie.*

**J'**AI été très affligée, ma chère, d'ap-  
prendre la maladie de la Marquise ;  
& je comprends aisément quelles ont  
été vos craintes & vos inquiétudes à  
cet égard. Hélas ! que n'étois-je au-  
près de vous dans ces momens-là !  
Je crains bien, ma chère amie, que votre  
courage n'ait surpassé de beaucoup

vos forces, & que votre santé ne se ressente des fatigues que vous venez d'essuier. De grace, prenez quelque repos actuellement, que la Marquise se trouve mieux, & faites en sorte que j'aie le plaisir de vous revoir en parfaite santé.

Nous comptons partir aujourd'hui, comme je vous l'avois mandé dans ma dernière lettre : & nous le comptons si bien, que toutes nos malles sont faites.

Mais le Marquis reçut hier une lettre de l'Abbé Bignon, qui lui mande qu'il revient de Provence, où il a resté six mois ; & qu'il passera ici, & s'y arrêtera quelques jours, avant que de retourner à Paris ; de sorte que nous sommes obligés de l'attendre.

Je vous avouë, que ce contre-tems me donne furieusement de l'humeur. Je voudrois être auprès de vous : outre l'impatience que j'ai de vous voir, j'ai tant de choses à vous dire, qu'il m'est impossible

impossible de les mettre toutes dans ma lettre.

Vous devinerez bien, que c'est de Monsieur de la Garde dont j'ai à vous parler.

Hélas ! toutes mes précautions ont été inutiles !

Il a trouvé une seconde fois le moyen de me parler en particulier : & quoique ce ne soit plus avec cet air vif & pétulant, qu'il m'a parlé de sa passion, je n'en ai pas été moins embarrassée sur la manière dont je devois lui répondre.

Nous avons ici un petit bois, que j'aime à la folie, & dont j'avois oublié de vous parler : il est placé à l'aîle droite de notre maison.

J'y fus, il y a quelques jours, dans le dessein de lui faire mes adieux.

Il fesoit le plus beau tems du monde. Je marchai insensiblement jusqu'au milieu du bois, sans faire attention que j'étois seule, lorsque j'apperçus à quelques pas de moi Monsieur de la

Garde, assis sur un des bancs, & dans une profonde rêverie.

Le bruit que je fis en marchant sur des feuilles sèches, qui se trouverent en grande quantité dans cet endroit-là, le reveilla. Il leva les yeux, & voyant que j'allois retourner sur mes pas, il se leva, avec une si grande précipitation, qu'il fut bientôt à côté de moi : & m'ayant arrêté par ma robe, il me dit, d'une voix foible & mal assurée, "Cessez de fuir, Madame, vous ferez obéie. Mais de grace, écoutez encore une fois un malheureux, qui veut mourir, puisqu'il ne peut vivre pour vous, & que le Comte de Lucy"—— il s'arrêta-là, & devint si pâle que je fus extrêmement éffrayée.

"Est-il possible," lui dis-je (avec un air que ma surprise & mon embarras devoient rendre assez extraordinaire) "que vous puissiez me soupçonner d'aimer le Comte de Lucy ?" Ces peu de mots firent leur effet : il parut dans  
un

un instant transporté de la joie la plus vive. Il me répéta mille fois, qu'il m'adoroit, & j'eus toutes les peines du monde à faire cesser un entretien, où je craignois à chaque instant, qu'il ne s'aperçût que je n'étois pas tout à fait insensible à ses discours.

Enfin, nous arrivâmes à la porte du bois, où je l'engageai à me laisser sortir la première; ne voulant pas que les domestiques, qui, à ce qu'il me dit, ne l'avoient point vu entrer dans le bois, l'en vissent sortir, & surtout avec moi.

Monsieur de la Garde vint dans l'après midi au château, comme à son ordinaire.

Heureusement nous avions compagnie, ce qui fit que le Marquis & ma tante ne s'aperçurent point de mon embarras, lors qu'il entra dans la chambre.

Après les premiers complimens, il s'approcha de moi, & me regardant

avec finesse, il me demanda, en souriant, si je n'avois point été me promener dans la matinée, qu'il fesoit si beau ? Cette folie pensa me déconcerter.

Je lui répondis, sans presque lever les yeux sur lui, que j'avois été faire un tour ; & pour cacher mon embarras, je continuai la conversation que j'avois commencé avec Madame de St. Fond, qui étoit à côté de moi.

Depuis ce jour-là, ma chère, Monsieur de la Garde est d'une gaieté inconcevable : & il trouve les moyens, sans que je puisse m'en facher, de me dire mille choses obligeantes devant les gens, qui leur échapent, mais que j'entends très-bien.

Au reste, je vous suis obligée de vos bons conseils ; mais, ma chère, quelque aimable que Monsieur de la Garde puisse me paroître, je ne puis me résoudre à lui donner ma main. Outre les raisons que je vous ai déjà alléguées à cet égard, je vous avoue que le mariage me fait peur.

Si

Si j'étois moins sensible & moins délicate, je serois plus aisée à déterminer.

Mais hélas ! les hommes sont si inconstants ! dès que leur cœur n'a plus rien à désirer, ils deviennent tranquilles ; & l'indifférence prend insensiblement la place d'un sentiment plus doux.

Hé, que n'aurois-je point à craindre d'un cœur aussi léger, qu'est celui de Monsieur de la Garde ? Ah ! que j'évite plutôt, s'il se peut, de tels hommages.

Adieu, ma chère ! J'espère que ma première lettre vous annoncera positivement le jour de mon départ.

Je suis entièrement à vous.

Du Chateau de \*\*\*,  
en Bretagne.

L E T T R E    XXIX<sup>ième</sup>.

*De Monsieur de la Garde au Chevalier  
de Célécour.*

**V**OUS avez raison, mon ami ; j'ai eu tort de regarder le Comte de Lucy comme un rival aimé.

Mais ne savez vous pas, que la passion rend injuste ? c'est un verre qui donne la couleur aux objets. On croit voir ce qu'on ne voit point, & on se persuade aisément ce qu'on craint d'avantage.

Ce début vous annonce, que je suis plus que persuadé que mon rival n'est point aimé : cependant, qu'il ne vous en déplaise, je ne dois cette découverte qu'à la dextérité de mon valet de chambre.

Après vous avoir écrit ma dernière lettre, il me vint une idée, que je mis  
sur

sur le champ en execution. Je me rappelai d'avoir entendu dire à Madame d'Orby que Mademoiselle de St. Alban alloit tous les matins faire un tour dans le petit bois, qui fait ses délices.

Ce bois, qui est placé à l'aîle droite de leur maison, est renfermé par de hautes murailles. Il y a deux portes par lesquelles on y entre; l'une est au bout de la grande court, & l'autre donne sur le grand chemin. Cette dernière est ordinairement fermée; ce qui ne fesoit pas mon compte, car vous pénétrez aisément quel étoit mon but. Je fis donc appeller Provence, & lui dis, qu'il m'en falloit absolument la clef.

Il partit sur le champ, comme il est très expert dans ces sortes de commissions; & qu'il m'a donné plus d'une fois des preuves de son talent dans ce genre, je me tranquillisai en attendant son retour, qui ne fut pas long.

Au bout de deux heures je le vis re-

paroître, la clef à la main. Le lendemain je me rendis dans le bois, sans être apperçu des gens du Marquis.

Après m'y être promené pendant plus d'une heure, j'eus enfin le bonheur d'y voir paroître mon adorable Adelaïde, & d'y apprendre d'elle-même, que le Comte de Lucy n'étoit point aimé.

Mais quelques prières que je lui fisse, il me fut impossible de lui faire avouer que je ne lui étois point indifférent.

Cependant, mon cher, j'ai tout lieu de croire, que ses sentimens pour moi sont très tendres : sa rougeur, son embarras, tout me le persuade ; & je suis le plus heureux des hommes.

Adieu, mon ami ! Soyez persuadé que je suivrai vos conseils, & que mon séjour ici ne sera pas long, dès que Mademoiselle de St. Alban n'y sera plus.

Du Chateau de \*\*\*,  
en Bretagne.

LETTRE

L E T T R E   XXX<sup>ieme.</sup>*De Adelaïde à Julie.*

**E**NFIN, ma chère, notre voyage ne sera plus retardé : l'Abbé Bignon, qui est ici depuis trois jours, vient avec nous à Paris : & nous partirons tous demain matin de très bonne heure. Ne comprenez vous pas d'avance tout l'excès de ma joie ?

Ah ! quel moment délicieux pour l'amitié, que celui où on se revoit après une si longue absence !

Monsieur de la Garde, ma chère, continue toujours sur le même ton. Il me persécute, & veut absolument que j'approuve le dessein qu'il a de me demander à mon père.

Depuis ma dernière lettre, je lui ai fait part de la résolution où j'étois de fuir tout engagement, & je l'ai même  
prié

prié avec instance, d'abandonner un projet qui troubleroit son bonheur & le mien. Mais il ne m'a point écoutée ; au contraire, je me suis apperçue, que toutes mes raisons ne fesoient qu'irriter sa passion : & j'ai été obligée, pour retarder son dessein (car il étoit résolu d'en parler au Marquis sur le champ) de lui promettre que j'y penserois, & que je lui donnerois ma réponse lorsque nous serons à Paris. Ce sera alors que j'aurai besoin, plus que jamais, de vos conseils.

Au reste, il soupa ici hier : après le soupé l'Abbé Bignon & lui eurent une grande dissertation sur les langues, & surtout sur l'Italienne, dont ils firent l'éloge.

Comme ils la possèdent l'un & l'autre parfaitement, je fus enchantée de les entendre. Et je vous avoue, que leur conversation a si fort reveillé mon goût pour l'Italien, que je suis actuellement résolue de finir de l'apprendre. J'aurai  
alors

alors le plaisir de pouvoir le parler  
avec vous, & de vous lire, à mon tour,  
*Il Pastor fido.*

*Nel sua originale.*

J'ai tant de choses à faire ce soir,  
que je prévois que je n'aurai pas le  
tems d'écrire à notre chère Madame  
d'Ostalis.

Faites moi le plaisir de lui annoncer  
mon départ, & faites lui aussi mille  
complimens & mille excuses de ma  
part. Je me flatte que la Marquise de  
Verville continue à être mieux.

Adieu, ma chère ! Que nous allons  
être heureuses !

P. S. Vous ai-je dit, que le Comte  
de Lucy n'est plus ici depuis huit jours ?

Du Chateau de \*\*\*,  
en Bretagne.

LETTRE

L E T T R E XXXI<sup>ème</sup>.

*Du Monsieur de la Garde au Chevalier  
de Célécour.*

**Q**U'ON s'accoutume aisément, mon cher ami, à voir un objet aimable & enchanteur : mais qu'on paye cher, ce plaisir, lorsqu'on ne le voit plus !

Depuis trois jours que Mademoiselle de St. Alban est partie, je suis d'une tristesse, & d'une misantropie, dont vous n'avez pas d'idée.

Ce court espace, qui me sépare d'elle, me paroît des siècles : & chaque instant que je reste ici ajoute encore à mon tourment.

Ah ! mon cher Chevalier, c'est à présent que je sens tout l'empire qu'elle a sur mon cœur ; & que je vois qu'il m'est impossible de vivre où elle n'est pas !

Mais

Mais quelque envie que j'aie de voler sur ses traces, je ne le puis avant la fin du mois, & nous ne sommes aujourd'hui que le 25 : c'est ce qui achève de me tourner la tête. Cependant vous pouvez compter, que je partirai exactement au tems que je vous dis, sans que rien puisse m'arrêter.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai fait la connoissance d'un homme extrêmement aimable, & dont le mérite est très distingué ; c'est l'Abbé Bignon, ami intime du Marquis de St. Alban : ils sont partis ensemble.

Dès que je ferai à Paris, je veux vous le présenter ; étant bien persuadé que vous ferez enchanté de son esprit. Au reste, je vous annonce, que le Comte de Lucy est parti pour Paris depuis huit jours : il aura sans doute compris, par mes assiduités auprès de Mademoiselle de St. Alban, que je n'étois point du tout d'humeur à lui céder cette conquête : & ne voulant pas se hasarder

zarder à me la disputer, il a eu la politesse de disparoitre, pour me donner le tems d'avancer mes affaires : c'est ce qui s'appelle savoir vivre.

Je reçus hier une lettre du Chevalier de Nérac, qui se plaint furieusement de mon absence : il me mande qu'il a passé huit jours à Versailles, chez la Comtesse de Valmont, de la maniere du monde la plus délicieuse : que la petite Présidente y étoit, & le Chevalier de R\*\*\*, à qui elle fait tourner la tête, au grand dépit de la vieille Madame de Monbrun, qui est furieuse d'avoir une rivale aussi dégagée.

Il me dit aussi, que Madame de Simolin, & son aimable cousine, sont revenues de Spa ; que les eaux n'ont point fait de bien à cette dernière ; qu'elle est toujours pâle & languissante, & que rien ne peut la distraire de la mort du Chevalier.

Je vous avoue, que je la plains sincèrement. Le Chevalier étoit aimable ;  
ils

ils s'aimoient l'un l'autre depuis leur enfance, & étoient à la veille de s'unir pour jamais, lorsque cette implacable mort est venue les séparer.

Si vous voyez le Comte de la Gorée, dites lui, je vous prie, qu'il ne m'écrive plus ; que sa lettre ne me trouveroit pas.

Adieu, mon cher ! Que ces cinq jours vont me paroître long !

Du Chateau de \*\*\*,  
en Bretagne.

## LETTRE XXXII<sup>ieme</sup>.

*De Julie à Madame d'Ostalis.*

**J**E reçois dans l'instant, Madame, une lettre de notre chère Adelaïde, dans laquelle elle me charge de vous faire mille complimens & mille excuses, de  
ce

ce qu'elle n'a pas pu vous écrire avant son départ. Sa lettre est écrite depuis huit jours, de sorte que je l'attends aujourd'hui ou demain pour le plus tard.

La Marquise est beaucoup mieux : elle commence à se lever, & à avoir un peu d'appétit. Je lui ai communiqué votre lettre : elle a été on ne peut pas plus sensible aux vœux que vous faites pour son rétablissement ; & elle vous prie de recevoir ici les nouvelles assurances de son amitié.

La corbeille que vous m'avez envoyée est charmante : & le sac à perfiler est du meilleur goût. Je vous remercie infiniment de ce joli présent : & je vous annonce que j'ai déjà commencé à parer une garniture de robe pour Madame de Verville.

Mon laquais vous porte le second tome des Expériences Aérostatiques de M. M. de Montgolfier, qui je suis convaincue ne vous enchantera pas moins que le précédent.

Je

Je suis toujours à vous, avec la plus grand amitié.

De l'Hôtel de Verville,  
à Paris.

---

L E T T R E   XXXIII<sup>ieme</sup>.

*D'Adelaïde à Julie.*

**B**ON jour, ma chère ! Comment vous portez vous, depuis hier au soir ? Comment avez vous passé la nuit ? Quant à moi, il m'a été impossible de dormir.—Je vois bien qu'on a raison de dire, que la joie est quelquefois aussi nuisible au repos que la tristesse.

Je n'ai pu vous dire hier tout ce que je pensois de la Comtesse d'Arcy : mon Dieu ! ma chère ! qu'elle m'a paru aimable ! Vous savez que je ne me prends pas facilement d'amitié pour les gens

gens au premier abord ; cependant, je vous avoue, que sa figure, son air, & ses graces, m'ont vivement frappé. La Baronne m'a paru aussi remplie de mérite ; mais la douceur de la Comtesse d'Arcy, & cet air de langueur qui est dans ses yeux, me reviennent toujours dans l'esprit. Pour le Chevalier, je le trouve tel que vous me l'avez dépeint. Que vous êtes heureuse !—Hélas ! que Monsieur de la Garde n'est-il d'un caractère aussi solide !

Je ne pourrai avoir le plaisir de vous voir aujourd'hui, ma chère ; ce qui me fache beaucoup.

Je suis invitée à diner, avec ma tante, chez la Vicomtesse de Grancé : & ce matin je vais aux Cordelières, où il me faudra rester jusqu'à l'heure de m'habiller ; mais demain vous pouvez compter, que je serai chez vous de très bonne heure ; & nous irons voir les changemens que le Chevalier a fait faire à la maison qui vous est destinée.

Je

Je vous envoie les Comedies de Goldoni. *Adio, mia cara!*

A l'Hôtel de St. Alban,  
à Paris.

---

LETTRE XXXIV<sup>ieme</sup>.

*D'Adelaïde à Madame d'Ostalis.*

QUE notre derniere conversation, Madame, a soulagé mon cœur !

Depuis que je vous ai fait l'aveu de mon penchant pour Monsieur de la Garde, je suis tranquille. Je ne crains plus de m'écarter du chemin de la raison. Eh ! comment le craindrois-je, lorsque c'est vous qui allez m'y conduire ? Ah ! n'en doutez pas, je suivrai vos conseils.

Je passai hier la journée chez notre chère Julie. Nous fumes, avant le diné, voir les changemens que le Chevalier

a fait faire à l'Hôtel de St. Ange, qui doit lui appartenir dès qu'il sera marié; & qui est aussi vaste que magnifique. Les appartemens où il a fait faire le plus de changemens, sont ceux qui donnent sur les Tuilleries.

Dans la première salle, de ce côté-là, (qui est très grande) le plafond est entièrement changé : on y voit à présent les peintures les plus belles, dont les sujets sont tous tirés de la fable.

La tapisserie de cette chambre, qui étoit auparavant de satin verd, est actuellement remplacée par une tenture des gobelins la plus élégante. Les fauteuils son garnis de damas bleu de Ciel; & les rideaux des fenêtres sont semblables. Quelques-unes des tables sont en marbre, & les autres en ébène. Le plus charmant mélange de glaces, de gravures, de lustres, de girandoles, & de porcelaines les plus rares, finit d'embellir cet appartement, & offre à la vue tout ce que le goût & la magnificence ont de plus distingués.

De

De-là on passe dans une autre salle, qui, quoique moins grande, ne laisse pas que de plaire également à la vuë. Elle est ornée de la même maniere que la précédente ; excepté que les sujets de peintures du plafond sont historiques, & si bien exécutés que nous ne pouvions nous lasser de les admirer.

Nous fisions, ma chère Julie & moi, un tour dans la chambre, & puis nous nous arrêtions tout court, pour contempler ce plafond : nous le regardions encore, lorsque tout-à-coup la Baronne nous causa la plus agréable surprise, en ouvrant une porte à deux battants (& que nous n'avions point vue) dont les panneaux sont en glaces ; elle nous fit entrer dans le plus charmant cabinet d'étude qui ait jamais existé. Les meubles & la tapisserie de ce cabinet sont de satin jaune. Du reste, il est orné avec beaucoup de goût & d'élégance : mais ce qui vous surprendra, c'est qu'il y a dans ces mêmes

G

ornemens,

ornemens, & dans la maniere dont ils sont placés, une légèreté, une grace, qui leur donnent un certain air de simplicité qui enchante, & qui ne se trouve point dans les autres salles. Parmi les choses qui embellissent ce cabinet, on y voit quelques tableaux en pastel, & quelques miniatures; plusieurs livres choisis s'y trouvent aussi, placés en différens endroits sur de petits étages d'ébene, au bas desquels sont des tables ou des commodes les plus élégantes, toutes couvertes d'instruments de musique, de globes, de sphères, de crayons, de pastels, & de desseins; car c'est là que le Chevalier passe actuellement ses matinées: ce qui prouve qu'il n'a point cette étrange manie, qui suit ordinairement les gens à la mode; qui est de croire qu'il est absolument du bel air, de ne s'appliquer ni aux sciences, ni aux arts.—Que je les plains, hélas !

Mais, pour revenir à ce que je voulois

vous

vous dire : après avoir visité une partie de la maison, nous engageames la Baronne à venir avec nous, passer la journée chez la Marquise. Elle s'habilla à la hâte, & nous montames sur le champ en carrosse, craignant que le Chevalier (qui étoit allé déjeuner avec le Comte de la Gorée) ne revint avant que nous fussions parties : car nous étions convenues avec la Baronne de garder l'incognito. Mais, imaginez-vous qu'après nous être bien applaudies d'avoir joué ce tour-là au Chevalier, & après avoir bien ri avec la Marquise, & la Comtesse d'Arcy, voilà tout d'un coup Mademoiselle de Verville, qui s'apperçoit qu'elle a perdu un de ses bracelets : nous nous rappelons toutes que c'est dans le cabinet d'étude, qu'elle a ôté ses gants ; & voilà notre secret découvert ; car vous pensez bien que le Chevalier, ayant trouvé le bracelet, devina d'abord de quoi il étoit question.

Il vint chez la Marquise dans l'après

FIN

diné : & pour faire notre paix avec lui, nous avons toutes promis d'aller déjeuner Samedi prochain dans ce même cabinet. La Marquise, à qui ses médecins ont ordonné de prendre l'air le plus souvent qu'il lui sera possible, sera aussi de la partie, ainsi que la Comtesse d'Arcy. Mais hélas ! il faut que je vous laisse ; — voilà Madame de la Brosse, qu'on m'annonce dans le tems que je la croyois en Picardie. Mon Dieu ! que sa visite va m'ennuyer ; & que je hais toutes ses politesses d'usage, qui nous obligent à voir & à complimenter des gens dont on ne se soucie guère.

Je vous embrasse mille & mille fois,  
& suis toute à vous.

De l'Hôtel de St. Alban,  
à Paris.

LETTRE

L E T T R E XXXV<sup>ieme</sup>.

*De Monsieur de la Garde au Chevalier  
de Célécour.*

**J'**ARRIVE cet instant, mon cher, crotté, mouillé, & fatigué comme un diable. En entrant à B\*\*\*, une des roues de ma chaise s'est cassée : n'ayant ni le tems ni la patience d'attendre qu'elle fut raccommodée ; & ne pouvant trouver à quelque prix que ce soit une seule voiture dans le village, j'ai pris le parti de venir à cheval, escorté seulement de Provence. Ma chaise, & le reste de mes gens, sont restés à B\*\*\*, où ils se tireront d'affaire comme ils pourront.

Quant à moi, je me trouve si heureux d'être ici, que je compte pour rien la pluie, la grêle, & toute la fatigue que je viens d'essuyer.

G 3

Ha !

Ha ! si je me plaignois, què je ferois injuste ! Un seul regard, mon cher, de mon Adelaïde, ne me payera-t-il pas au centuple mes peines ?

Adieu, mon ami ! Je vous envoie ces quatre mots à la hâte, avant que de me coucher, demain nous en dirons davantage ; je vous attends donc pour déjeuner : mais je me trompe, c'est aujourd'hui, car il est actuellement une heure après minuit.

De l'Hôtel de \*\*\*,  
à Paris.

---

## LETTRE XXXVI<sup>ème</sup>.

*D'Adelaïde à Madame d'Ostalis.*

**J**E déjeunai hier chez la Baronne, comme je vous l'avois annoncé, Madame.

J'avois projeté de m'arrêter un moment

ment chez vous en passant, pour avoir le plaisir de vous voir ; mais je me levai si tard, qu'il me fallut aller tout droit chez la Marquise, où on m'attendoit, pour partir.

Nous fumes surprises, en arrivant chez la Baronne, d'y trouver le Comte de la Gorée, le Chevalier de R \* \* \*, & Madame de St. Val : mais plus surprises encore, de n'y point voir Monsieur de Célicour.

La Baronne, qui s'aperçut tout de suite de notre étonnement, nous dit, en fouriant, que le Chevalier avoit été obligé de sortir pour quelques affaires, mais qu'il alloit revenir sur le champ : cependant il se passa encore plus d'un quart d'heure avant son retour. Pendant ce tems-là le Comte de la Gorée fit tous les fraix de la conversation. Il nous débita mille folies, mille extravagances, avec un ton & un air qui annonçoit combien il étoit enchanté lui-même de tout ce qu'il nous disoit : car

il faut que vous sachiez, qu'il est extrêmement petit maître.

Enfin, nous entendimes entrer une voiture dans la cour ; la Baronne nous dit alors, en se levant, Le voilà ! & elle nous fit passer, en même tems, dans le cabinet, où on avoit préparé le déjeuner avec beaucoup de délégence. Mais, jugez de ma surprise, lorsque je le vis accompagné de Monsieur de la Garde. Je ne pus m'empêcher de rougir ; & je crois que tout le monde s'en apperçut, excepté le Chevalier de R\*\*\*, dont les distractions sont uniques.

Monsieur de la Garde nous apprit, qu'il n'étoit à Paris que de la veille ; & après quelques complimens de part & d'autre on commença à déjeuner.

Vous pensez bien que Monsieur de la Garde trouva le moyen de se placer à côté de moi. Le Comte de la Gorée me fit aussi cette grace, ce qui (par parenthèse) parut déplaire infiniment à Monsieur de la Garde ; & cela d'autant plus,

plus, que le Comte fut rempli pour moi de mille attentions tout le tems du déjeuner : car, voyant que de toutes les liqueurs qui étoient sur la table, je donnois la préférence au thé, il voulut absolument me servir d'échançon, & il fallut aussi que je lui permisse de préparer le thé lui-même. Mais, admirez un peu ma complaisance, ou plutôt ma folie : voyant, à l'air sérieux & étonné de Monsieur de la Garde, que tout cela lui déplaisoit, je n'en voulus boire qu'une seule tasse. Je refusai même des macarons qu'il m'offrit, sous prétexte que je ne les aimois pas, quoique je les aimasse à la folie : & j'acceptai sur le champ, de la main de Monsieur de la Garde, un morceau de tarte à l'amande. Cependant le Comte ne se rebuta pas, au contraire il redoubla d'attention : mais Monsieur de la Garde, comprenant enfin tout l'intérêt que je pouvois y prendre, ne fit plus qu'en rire. Quant

au Chevalier, il fut d'une gaieté inconcevable.

Notre chère Julie fut charmante, & la Marquise fit voir à travers cet air de langueur & d'abattement, que lui laisse encore sa maladie, qu'elle n'étoit point insensible aux charmes de la société.

Enfin, nous fumes tous de si bel humeur, & le tems se passa si agréablement, qu'il étoit près de cinq heures, lorsqu'on songea à se séparer.

En partant le Comte se dispoisoit à me donner la main pour descendre, mais Monsieur de la Garde, plus alerte, m'ayant joint le premier, me présenta la sienne, en disant au Comte, qui étoit déjà à côté de nous, Mon ami, vous arrivez trop tard. Nous descendimes si vite que j'ignore quelle fut sa réponse. Arrivés au carrosse de la Marquise, je m'y plaçai avec la même vitesse. La Marquise & la Comtesse d'Arcy y étoient déjà ; le Chevalier de

de R \* \* \* les avoit conduit, & étoit encore à la portiere du carrosse. Mademoiselle de Verville parut enfin aussitôt accompagnée du Chevalier, qui lui donna la main pour monter.

Après avoir souhaité le bon jour à nos trois Messieurs, nous partimes pour l'Hôtel de Verville, où je passai le reste de la journée à disserter, avec ma chère Julie, sur la singularité de cette aventure.

A vous dire la verité, il me paroît assez étrange, que Monsieur de la Garde se soit trouvé directement à ce déjeuner, le lendemain de son arrivée : & je ne comprend pas pourquoi le Chevalier est allé chez lui, dans le tems qu'il nous attendoit.

Sans doute que Monsieur de la Garde me fera une visite aujourd'hui. Je suis si curieuse de savoir ce que tout cela signifie, que je l'attends avec la dernière impatience.

Mais je m'apperçois que ma lettre

est d'une longueur enorme ; & je me hâte de vous faire mille excuses d'avoir laissé courir ma plume avec si peu de discrétion, pour vous donner des détails si peu intéressants.

De l'Hôtel de St. Alban,  
à Paris.

---

## L E T T R E XXXVII<sup>ieme</sup>.

*D'Adelaïde à Madame d'Ostalis.*

**H**ÉLAS ! il s'est déjà passé six jours depuis ma dernière lettre. Madame, pendant lesquels je n'ai pu ni vous écrire ni vous aller voir, quelque envie que j'eusse de faire l'un & l'autre !

Mademoiselle de Verville a du vous dire, en prenant congé de vous, que j'étois furieusement occupée. J'ai ici deux de mes cousines, qui arrivent du Languedoc, & que je ne puis quitter d'un

d'un instant. Comme c'est la première fois qu'elles viennent à Paris, & qu'elles n'y sont que pour huit jours, elles veulent tout voir à la fois, bals, spectacles, promenades, edifices : & il faut, bon gré mal gré, que je les accompagne partout où leur pétulante curiosité les entraîne.

Mais laissons-là pour un petit moment, mes chères cousines, j'ai bien autre chose à vous dire. Ce que vous aviez prévu est arrivé : Monsieur de la Garde n'a pas manqué, en arrivant à Paris, de faire part à son oncle de ses sentimens à mon égard ; il l'a même engagé d'en parler à mon père : de sorte que Dimanche passé, qui comme vous savez étoit le lendemain de notre déjeuner chez la Baronne, le vieux Comte de Chazele vint en conséquence & faire sa visite au Marquis. Après une conférence de deux heures, il s'est en allé avec un air extrêmement satisfait (à ce que m'a assuré Madame d'Orbi, qui  
par

par hazard s'est trouvée dans l'anti-chambre, comme il passoit); cela me feroit croire, que son ambassade a été heureuse. Cependant mon père, en m'apprenant cette nouvelle, ne m'a point dit, qu'il lui eut donné de réponse positive; au contraire, il m'a assuré que quelque'avantage qu'il y eut pour moi, du côté des biens, dans l'alliance de Monsieur de la Garde, qu'il ne desiroit absolument ce mariage, qu'autant qu'il feroit de mon goût. Il ajouta pourtant, qu'il me prioit d'y penser sérieusement; & de lui dire après cela, sans détour, ce que j'aurois résolu à cet égard. Mais ces derniers mots ont été prononcés en me regardant avec un certain sourire, qui dénote qu'il se doute quelle sera ma réponse.

Enfin, c'est demain que j'ai promis de la lui donner, & je n'ai encore rien résolu. Ha! si je n'avois que mon cœur à consulter, que je serois heureuse!

Ce

Ce soir je vole à votre couvent, vous faire part de mes doutes, de mes craintes, & de mes espérances. Avant que de rien décider, il faut que je vous voie, & que j'épanche encore une fois dans votre sein ce cœur que vous connoissez.

Je n'ai vu Monsieur de la Garde que deux fois depuis la visite de son oncle. La première fois il nous a accompagné aux Italiens, & la seconde au bal; mais nous n'avons point dansé ensemble : j'étois engagée avec Monsieur de Grandmont, chez qui étoit le bal.

Ce petit contre-tems, auquel il ne s'attendoit pas, m'a valu une épître de quatre pages, extrêmement tendre, qu'il m'a écrit le lendemain du bal, qui étoit hier, jour de ma fête, & que j'ai reçu par une jeune jardiniere, qui m'apporta de sa part une corbeille de fleurs. Comme je m'amusois à les examiner, elle glissa très-finement sa lettre dans un des quarres de ma toilette, & disparut.

Du

Du reste, je suis extrêmement de mauvaise humeur, de ce que les médecins de la Marquise lui ont ordonné, avec une si grande précipitation, les eaux de Spa. Cela me prive de la compagnie de ma chère Julie, dans un tems où je désirerois qu'elle fut ici.

Je vis le Chevalier Jeudi au concert : il avoit l'air tout morfondu de cette absence.

De l'Hôtel de St. Alban,  
à Paris.

## LETTRE XXXVIII<sup>ième</sup>.

*De Julie à Adelaïde.*

De Spa.

**N**OUS arrivâmes ici, ma chère, hier au soir sur les dix heures, & ce matin notre premier soin a été de nous initier parmi les buveurs d'eaux minérales

nerales, qui sont dans ce pays en très grand nombre : & dont le grotesque assemblage forme un coup d'œil assez divertissant, & qui m'amuseroit sans doute beaucoup, s'il étoit bienséant de se distraire, lorsqu'on est absente de son loyal Chevalier.

Mais sérieusement, ma chère, je suis un peu triste : je n'ai reçu que deux lettres du Chevalier sur la route.

Il me semble que j'aurois du en recevoir davantage, & cela d'autant plus, que nous avons été si doucement, qu'il étoit très-facile à la poste de nous attendre.

Du reste, la Marquise se trouve très bien de son voyage ; & je me flatte que les eaux la remettront entierement. Madame de St. Ange, & la Comtesse d'Arcy, se sont mises du nombre des buveuses d'eaux. D'après leur persuasion, j'ai voulu aussi me mettre sur les rangs : mais cela m'a assez mal réussi, & je ne crois pas que je puisse jamais m'accoutumer à une pareille liqueur.

Comme

Comme je n'ai encore rien vu à Spa, de ce qu'il y a à voir, je ne vous ferai point de description. Mais, pour vous dédommager, je vous dirai, que l'aimable, le divin Comte de Lucy se trouve logé dans notre hôtel ; qu'il fait des dépenses excessives, donne des bals, des concerts, à droite & à gauche ; joue gros jeu, & fait sa cour à la vieille Duchesse de \* \* \*, qui est ici, & qui fournit, sans doute, aux appointemens, & se trouve encore trop heureuse de pouvoir, à son age, inspirer de si tendres sentimens. Je vous avoue que je suis extrêmement curieuse de voir ces deux illustres personnages : c'est-ce qui m'arrivera sûrement au premier jour, & je me hâterai de vous en faire part.

Mais, ma chère, laissons-là la satire, & parlons un peu de ce qui vous regarde.—Vos chères cousines, sont-elles enfin retournées en Languedoc ? Comment se porte Monsieur de la Garde ?

Vous

Vous êtes vous déterminée en sa faveur ?  
ou avez vous, sans miséricorde, prononcé son arrêt ?

De grace, instruisez moi sur tout cela, & donnez moi de longs détails, car mon voyage a tout dérangé ; & je ne fais plus où nous en sommes.

Adieu, ma très chère ! J'attends de vos nouvelles avec impatience. La Marquise, la Baronne, & la Comtesse d'Arcy, vous présentent, à vous, au Marquis, & à Madame d'Orbi, mille complimens. Je vous embrasse, & suis entièrement à vous.

P. S. Adressez vos lettres à l'Hôtel de la Cour de Londres, à Spa.

LETTRE

L E T T R E   XXXIX<sup>ieme.</sup>

*De Monsieur de la Garde au Chevalier  
de Cêlicour.*

**J**E comptois, mon cher ami, aller chez vous ce matin, mais l'Abbé Bignon est venu déjeuner avec moi.

Après le déjeuner nous avons été voir la collection de tableaux, dont il nous avoit parlé : celà nous a pris un tems infini, de sorte qu'il étoit si tard lorsque nous nous sommes séparés, que je n'ai eu que le tems de m'habiller à la hâte, & de voler chez mon oncle, où on m'attendoit pour se mettre à table.

Le diné fini, mon oncle m'a mené dans son cabinet, & m'a communiqué une lettre du Marquis de St. Alban, extrêmement polie, dans laquelle il est invité à diner pour Mercredi prochain.

Lo

Le Comte se flatte que cette invitation est de bonne augure ; & moi j'en doute, & la regarde plutôt comme une de ces précautions délicates, que les gens polis prennent toujours pour accompagner un refus. Ce qui me confirme encore dans cette idée, c'est que depuis ma lettre remise par la petite jardinière, j'ai été deux fois chez le Marquis sans avoir vu Mademoiselle de St. Alban, ni même Madame d'Orby. Je vous avoue, mon cher, que tout ceci me fait tourner la tête ; & que ces deux jours d'incertitude seront pour moi deux siècles.

Adieu ! je ne puis plus écrire : demain vous pouvez compter que je ferai chez vous de très grand matin.

J'ai mille choses obligeantes à vous dire de la part de l'Abbé Bignon : il est enchanté d'avoir fait votre connoissance.

Lundi au soir.

De l'Hôtel de \* \* \*,  
à Paris.

LET TRE

L E T T R E XL<sup>ieme.</sup>*D'Adelaïde à Julie.*

**V**OTRE lettre m'a fait le plus grand plaisir, ma chère, & je me hâte de reprendre le fil de notre correspondance, que votre voyage avoit un peu dérangé.

Pour vous répondre donc catégoriquement sur ce que vous desirez de savoir, je vous dirai d'abord, que mes chères cousines sont retournées en Languedoc depuis trois jours : que Monsieur de la Garde se comporte au superlatif : & qu'après avoir bien consulté & mon cœur & la raison ; après avoir fait un tas de raisonnemens, dont vous comprenez aisément toute la solidité, & dont vous me permettrez de vous faire grace ; j'ai enfin consenti à la perte de ma liberté,

Mais

Mais je m'apperçois que ce style est un peu trop laconique : je vais l'étendre. Vous savez, ma chère, que lorsque vous partîtes j'étois à la veille de donner ma réponse au Marquis ; & que n'ayant encore rien résolu à cet égard, j'évitois soigneusement de parler à Monsieur de la Garde en particulier, quoiqu'il fut continuellement chez nous.

Enfin, la veille de ma fête il nous accompagna, c'est-à-dire mes cousines & moi, au bal. C'étoit chez Monsieur de Grandmont, avec qui je ne pus me dispenser de danser : cela affligea Monsieur de la Garde tellement que le lendemain je reçus une lettre de sa part pleine de lamentations, mais d'ailleurs assez bien écrite. Je la communiquai, le soir même, à Madame d'Ostalis, qui la trouve si remplie de sentimens & de délicatesse, que lorsqu'elle en eut fait la lecture, elle s'écria, avec cet air de vivacité que vous lui connoissez, Ma  
chère

chère amie, vous êtes une folle si vous vous obstinez encore à refuser cet homme-là.

Enfin, la persuasion de Madame d'Ostalis, & celle de ma tante, me déterminèrent : & le lendemain je donnai ma réponse au Marquis. Il en fut enchanté, & écrivit sur le champ au Comte de Chazele la lettre la plus obligeante ; dans laquelle il l'invitoit simplement à diner avec lui pour le Mercredi suivant, qui étoit Mercredi passé. Monsieur de la Garde fut aussi invité ce jour-là, mais ce fut au souper.

Le diné se passa très-agréablement. Le vieux Comte fut tout-à-fait de bel humeur, & me dit mille choses fort galantes. Le Marquis & lui eurent une longue conversation avant le diné, à laquelle Madame d'Orbi & moi ne nous trouvâmes point.

Sur les neuf heures, Monsieur de la Garde arriva. Lorsqu'on l'annonça, imaginez vous que je fus sur le point de

de me trouver mal : ma tante, qui s'en aperçut, me proposa de passer dans le petit cabinet un instant. Le Marquis nous y suivit bientôt, craignant que je ne fusse réellement indisposée ; mais voyant que ce n'étoit rien, il me donna la main, & nous rentrames dans la salle, où il me présenta à Monsieur de la Garde, qui à son tour fut si saisi, qu'il me baïsa la main avec transport, sans pouvoir prononcer un seul mot.— Mais hélas ! qu'un pareil silence a d'énergie qu'en on s'aime ! lorsqu'il fut un peu revenu de ce premier étonnement, il me dit mille choses aussi tendres que délicates ; & fut tout le reste de la soirée d'une gaieté d'une complaisance dont vous n'avez pas d'idée.

Voilà, ma chère, où j'en suis : je n'ai point encore nommé le jour de mon mariage, étant bien résolue d'attendre auparavant votre retour.

Hâtez-vous donc de venir, par votre présence augmenter mon bonheur.

H

Je

Je suis enchantée de la bonne fortune du Comte de Lucy : mais j'admire que le hazard ait voulu que vous logeassiez dans la même auberge. Dès que vous l'aurez vu, vous conviendrez avec moi, ma chère, qu'il n'est pas tout-à-fait si redoutable que Monsieur de la Garde se l'étoit imaginé.

Adieu, ma très chère !

Le Chevalier, l'Abbé Bignon, & Monsieur de la Garde, soupèrent ici hier. Je vous laisse à penser si nous avons parlé de vous.

Présentez, je vous prie, mes complimens à la Marquise, & dites lui, que nous sommes tous charmés d'apprendre de si excellentes nouvelles de sa santé. Ne m'oubliez pas aussi auprès de la Baronne & de la Comtesse.

De l'Hotel de St. Alban,  
à Paris.

LETTRE

L E T T R E   X L I <sup>re</sup>*De Julie à Adelaïde.*

De Spa.

**H**A! je respire enfin votre parole est donnée; puissiez vous, ma très chère, en marchant sur mes traces, trouver le vrai bonheur!

A vous parler franchement, je l'avois bien prévu, quoique je ne disois mot, que ce seroit de cette maniere-là dont vous termineriez, tôt ou tard, toutes ces belles réflexions morales que vous me débitiez, au sujet de ce pauvre Monsieur de la Garde. Hélas! qu'il doit être content du prix qu'il vient de remporter sur ses rivaux! Il me semble que je le vois d'ici, avec son air leste & enjoué, annoncer à tous ses amis son bonheur futur.

Mais, ma chère, pourquoi voulez

H 2

vous

vous différer votre mariage jusqu'à mon arrivée ? Nous avons encore deux mois à rester ici ; & Dieu fait, si dans cette intervalle il n'arrivera point quelque chose, qui nous empêchera de partir : car nous attendons le Chevalier à la fin du mois, & dès qu'il sera venu, la Marquise parle d'aller faire une visite à une de ses anciennes amies, qui demeure à trente lieues de Spa.

Vous voyez, par là, combien mon retour à Paris est incertain : & j'en suis au désespoir. Mais, comme je suis fertile en expédients, il me vient une idée, que je me flatte que vous ne désapprouverez pas : c'est qu'il me semble que vous pourriez très-bien, sans attendre mon retour, conclure votre mariage incessamment, & venir ensuite, avec Monsieur de la Garde, passer quelque tems ici, d'où nous pourrions partir, tous ensemble, pour nous rendre à Paris. Qu'un pareil voyage seroit délicieux ! Ne croyez pas que je veuille plaisanter,

je

je vous dis ceci très-sérieusement ; & j'attends, avec la plus grande impatience, votre réponse à cet égard.

A présent, il faut vous dire un petit mot des amusemens de Spa ; tout l'univers est ici, ma chère, le bal, le spectacle, la promenade, & le jeu (pour ceux qui l'aiment) y font passer le tems avec une rapidité étonnante.

Il regne surtout ici une gaieté charmante, qui est accompagnée d'un certain air sans façon, qui ne se trouve point ailleurs, & qui ne laisse pas que de rendre la société très-piquante.

Nous fumes hier, pour la première fois, à l'assemblée, & nous eumes le bonheur d'y voir l'aimable, le divin, le fémillant Comte de Lucy ; ha ! ma chère, quel singulier personnage ! & que j'en veux à Monsieur de la Garde d'avoir pu penser, que les hommages d'un pareil polichinelle vous fussent agréables !

Ce fut en entrant dans la salle que nous l'apperçumes d'abord ; il passa à côté

de nous, avec fracas : la vieille Duchesse, à qui il donnoit la main, & à qui il débitoit, sans doute, quelques fadeurs (car elle lui sourioit avec complaisance) l'occupoit à un tel point, qu'il ne vit point le Chevalier de R \* \* \*, qui étoit avec nous, et avec qui il est, comme vous savez, assez lié : mais dès que nous fumes entrés dans la salle, le hazard voulut que nous retrouvames le Comte, comme nous allions prendre place. Dès qu'il eut apperçu le Chevalier, il l'aborda, en faisant un éclat de rire ; & lui ayant donné rendez-vous pour le lendemain, il s'avança, & nous fit sa révérence, nous dit quelques gentilleses, avec cet air, & ce ton théâtral, que vous lui connoissez ; & partit comme un éclair, rejoindre sa Dame, qui s'étoit arrêtée à parler avec Mr. l'Ambassadeur d'Angleterre, & les Dames de St. Simon. \*

Nous nous amusames, pendant quelque tems, à regarder ce groupe, où la vieille Duchesse,

Duchesse, & le Comte de Lucy, formoient le contraste le plus risible, car les Dames de St. Simon sont belles, douces, & modestes, comme des anges, & l'Ambassadeur a très bon air. Mais, imaginez vous que la vieille Duchesse, qui est d'une maigreur extrême, & dont le teint est semblable à celui du Comte de Lucy, c'est-à-dire, tirant sur l'olive; avoit une robe couleur de feu, des nœuds de rubans couleur de feu, un petit chapeau garni de rubans couleur de feu, beaucoup de rouge, quelques mouches, & une grande quantité de diamans : tout cela lui donnoit un air si enflamé & si ridicule, qu'il étoit presque impossible de la regarder sans éclater de rire : & surtout lorsqu'on jettoit les yeux sur le cher Comte, qui ce jour-là avoit jugé à-propos de mettre un habit de couleur de rose tendre, que la robe de la Duchesse éclipsoit entièrement, & rendoit d'une fadeur dont vous n'avez pas l'idée.

Du reste, le bruit court que le Comte fait très-bien se dédommager en secret du triste rôle qu'il joue auprès de sa douairière ; & que c'est aux pieds d'une jeune actrice dont il est amoureux, qu'il dépose tous les dons qu'il reçoit de cette première.—Voilà les hommes !

Mais, à-propos d'actrice ; nous avons ici, depuis quelques jours, une charmante Baronne Anglaise, qui se pique d'exceller dans ce genre, & qui dépense, dans toutes les villes où elle passe, un argent infini, pour faire briller ses rares talens, & amuser le public, étant tout à la fois comédienne & auteur. Mais ce qui vous surprendra, peut-être, c'est que ce goût décidé qu'elle a pour la composition dramatique, est chez elle uniquement un don de la nature. Elle compose toutes ses pièces (qui à ce qu'elle assure sont divines) sans jamais avoir étudié les règles du théâtre.

Vous croyez, peut-être, que pour  
écrire

écrire plus à son aise, il faille qu'elle se renferme des heures entieres dans son cabinet, comme font la plupart des auteurs : point du tout, ma chère, elle fuit une route toute différente ; c'est dans le tems que son coiffeur lui met des papillottes, que son génie s'échauffe, & qu'elle compose ses excellentes comédies. Cette maniere d'écrire ne vous paroît-elle pas extrêmement commode ? on est tout à la fois à la société, & aux Muses.

Je vous avoue, que depuis qu'on m'a parlé de cette femme-là, toutes les fois que je me fais coiffer, j'ai la plus grande envie d'essayer si la nature ne m'auroit point aussi douée de ces talens, qui seuls peuvent caractériser un auteur dramatique : mais la mauvaise honte m'empêche toujours d'exécuter mon projet.

Du reste, toutes les pièces que Madame la Baronne a données en Angleterre ont eu le plus grand succès, ex-

cepté la dernière : hélas ! où elle même y jouoit un des premiers rôles. Cette pièce a mal-heureusement été sifflée & resifflée ; mais tout cela ne ternit point la gloire de notre auteur. Les gens de goût savent très-bien, que c'étoit une cabale que l'envie (cette déesse ennemie des grands talens) avoit soulevé, pour faire tomber la pièce la plus charmante, la plus tendre, la plus délicate, la mieux conduite, où il y regnoit de la gaieté du comique, de situation, du naturel, & de la vivacité dans le dialogue ; où il y avoit surtout un laquais intrigant, qui développait de la manière la plus frappante le génie, la sensibilité, & la délicatesse de l'auteur : en un mot, c'étoit une de ces pièces comme on en voit guère.

Cependant tout ceci a un peu déconcerté la Baronne ; & l'a engagé à se séparer de son mari & de ses enfans, pour voyager en France pendant quelques années, où elle se flatte qu'on  
faura

faura mieux apprécier ses talens littéraires.

Hâtez-vous donc, ma chère, de venir voir cette femme extraordinaire, étant bien persuadée qu'elle ne partira point de Spa, sans nous avoir auparavant régaté de quelques unes de ses sublimes compositions.

Adieu, ma très chère ! Il est deux heures après minuit ; & je suis excédée d'écrire.

## LETTRE XLII<sup>ème</sup>.

*D'Adelaïde à Julie.*

**J**E vois bien, ma chère, que vous n'avez point pénétré quel étoit mon projet, lorsque je vous ai dit que je ne voulois point nommer le jour de mon mariage, que quand vous seriez ici.

Hé bien ! il faut donc vous dire ce que c'est que ce projet. Depuis l'instant que j'ai donné ma parole à Monsieur de la Garde, je me suis mise dans la tête qu'il falloit absolument que votre mariage & le mien se fissent le même jour ; & que j'ai attaché à cette idée un prix, que votre amitié pour moi vous fera aisément comprendre. Jugez, après celà, si je n'attendrai pas votre retour, quelque'incertain qu'il puisse être.

Je suis au reste très-flattée de l'expédient que vous aviez imaginé, étant bien persuadée que c'est l'empressement que vous avez de me voir à Spa qui vous l'a fait naître : & pour vous en remercier, je vous annonce, que j'aurai le plaisir de vous y voir à la fin du mois : Monsieur de la Garde, qui étudie tous mes goûts, étant persuadé que ce voyage me feroit agréable, vient d'engager Monsieur de St. Alban, & Madame d'Orby, à suivre le Chevalier de Célicour ; de sorte que nous partirons

tous

tous ensemble Mercredi prochain. Que nous allons passer d'heureux moments!

L'anecdote de votre Baronne Angloise m'a beaucoup amusée : je vous avoue que j'ai une envie démesurée de voir ce phénomène. Cependant, quelle étrange folie, ma chère, de vouloir s'ériger en auteur, lorsqu'on n'a que des talens médiocres ! Mais c'est le goût du siècle : toutes les femmes veulent être bel esprit, à quelque prix que ce soit. Les unes donnent hardiment dans leur nom, des ouvrages au public, qu'elles n'ont point composés ; les autres, plus sinceres, exposent leurs foibles productions, avec une confiance, & une bonne foi admirable. Voilà le fruit de la brillante éducation, qu'on se pique de donner à la plupart des femmes. On ne s'applique point à leur former le jugement : pourvu qu'elles sachent étaler leurs graces ; chanter & danser avec goût, c'est tout ce qu'on leur demande. — Quelle dépravation !

Mais

Maïs trêve de moralité. A dix-huit ans vouloir s'ériger en critique, ce seroit se donner un ridicule pour le moins tout aussi grand que celui de Madame la Baronne.

J'ai montré à Monsieur de l'Garde l'article de votre lettre où vous parlez du cher Comte de Lucy : il a beaucoup ri de votre narration, & pour faire sa paix avec vous, il m'a chargé de vous dire mille choses de sa part.

Je passai hier une grande partie de la matinée à l'Abbaye avec notre chère Sœur St<sup>e</sup> Théodore ; elle vous embrasse, & se plaint de ce que vous ne lui écrivez pas.

Adieu, ma chère, Peut-être aurez vous encore une de mes lettres, avant mon départ.

De l'Hôtel de St. Alban,  
à Paris.

LETTRE

L E T T R E    X L I I I <sup>ieme.</sup>*D'Adelaïde à Madame d'Ostalis.*

**J**E ne faurois avoir le plaisir de vous voir, Madame, avant mon départ, dont je suis on ne peut pas plus fâchée.

Nous partons dans quelques heures pour Spa, au lieu de Mercredi prochain, comme je vous l'avois dit. Permettez moi donc, de vous faire ici mes adieux à la hâte.

C'est le Chevalier, & Monsieur de la Garde, qui se sont donnés la main pour hâter notre voyage. Ils soupèrent avec nous hier, & d'après leur persuasion nous nous sommes décidés à nous mettre en route aujourd'hui ; il fait le plus beau tems du monde, & je me flatte que nous aurons un charmant voyage.

Adieu, Madame, Excusez moi, je vous prie, si ma lettre n'a ni suite ni  
                                 6                                  liaison :

liaison : j'ai dans la chambre d'où je vous écris, une douzaine de personnes qui vont & viennent ; qui empaquettent & dépaquettent ; qui font des malles ; qui vident des cartons les uns dans les autres ; & qui mettent tout sans dessus dessous.

Mais soyez bien persuadée, que dès que je serai à Spa, mon premier soin fera de vous dédommager (par une longue épître) de ce triste grifonage.

Je vous embrasse, & suis toute à vous.

De l'Hôtel de St. Alban,  
à Paris.

LETTRE

LETTRE XLIV<sup>ième</sup>.

*D'Adelaïde à Madame d'Ostalis.*

De Spa.

**V**OUS seriez vous jamais imaginée, Madame, qu'il fallut un mois entier à des gens qui courent la poste, pour aller de Paris à Spa ?

Ceci vous paroitra, sans doute, un paradoxe ; cependant, c'est ce qui nous est arrivé, car nous ne sommes ici que d'hier au soir à dix heures.

Mais, avant que de vous expliquer cette énigme, il faut vous dire que j'ai trouvé la Marquise & ma chère Julie en parfaite santé, ainsi que la Comtesse & Madame d'Orby. Vous comprenez aisément, tout le plaisir que nous avons eu de nous revoir, & celui que je dois ressentir de me trouver logée avec elles dans la même maison.

Le Comte de Lucy étant heureuse-  
ment

ment parti de Spa le jour même de notre arrivée ; nous nous sommes emparées au plus vite de tous les appartemens qu'il occupoit.

Mais je vous impatiente pour revenir donc à ce qui regarde notre voyage. Nous partimes tous gaiement, dans notre grand carrosse coupé : à peine fumes nous à dix lieues de Paris, qu'il s'éleva tout-à-coup un orage épouvantable, qui nous surprit au beau milieu du chemin. Les coups de tonnerre se succédoient si rapidement, la pluie, la grêle, & le vent, étoient si terribles, que nos chevaux en furent effrayés à un tel point que les postillons eurent toute les peines du monde à les faire retourner jusqu'au dernier village où nous venions de passer, & qui n'étoit qu'à trois quarts de lieue de-là. Nous y arrivâmes enfin. L'orage n'étant point encore entièrement dissipé, nous mîmes pied à terre à la première auberge : mais jugez quelle fut notre surprise de  
voir,

voir, en entrant dans la cour, Monsieur & Madame de St. George, la Marquise de Corfini, & l'Abbé de Canillac, qui descendoient de calèche.

Ils furent enchantés de cette rencontre ; & nous ayant appris qu'ils alloient aussi à Spa, où le Marquis de Corfini étoit depuis huit jours, ils nous proposèrent d'aller avec eux de compagnie : ce que nous acceptames avec plaisir ; de sorte qu'il fut décidé que nous ne ferions plus qu'une même famille, pendant toute la route.

Vous connoissez Madame de St. George, & vous savez le plaisir qu'il y a d'être dans sa compagnie. La Marquise de Corfini est une dame Italienne, d'environ trente ans ; elle est d'une société également charmante, & ses manieres sont si Françoises, que lorsqu'elle parle cette langue, on la prendroit volontier pour être née à Paris.

C'est cependant la première fois qu'elle vient dans cette ville. Enfin,  
nous

nous passâmes la nuit dans cette auberge, où nous fumes assez mal couchés. Le lendemain, le tems étant des plus beau, nous partîmes dès l'Aurore.

Madame de St. George, & la Marquise de Corfini, prirent place dans notre voiture ; le Marquis, le Chevalier, & l'Abbé, se mirent dans la calèche, avec Monsieur de St. George.

Nous voyageâmes pendant quelques jours de cette manière-là ; nous arrêtant toujours dans tous les endroits qui nous paroissoient dignes de notre curiosité. En allant de ce train-là, vous vous imaginez bien, que nous ne fissions pas de grandes journées. Le Chevalier fut le premier à s'en appercevoir : il en devint même tout-à-coup si sérieux, que je ne doutai point, que l'impatience de revoir ma chère Julie en fut la cause.

Par complaisance, j'engageai la compagnie à mettre un peu de vigilance dans la route : mais Monsieur de Célécour

licour n'en fut guère plus gai ; au contraire, toutes les fois que je jectois les yeux sur lui, je lui trouvais un air si mélancolique, que je commençai à craindre que la jolie figure de la Marquise de Corsini n'eut fait quelque impression sur son cœur. — Jugez de mes allarmes !

J'en fis part à ma tante, qui l'avoit déjà soupçonné, & qui pour s'en éclaircir engagea Monsieur de la Garde à céder sa place au Chevalier : il y consentit, à condition que ce ne seroit que pour un jour de suite, & que le Chevalier & lui changeroient de voiture alternativement. Ce marché fait, il dit au Chevalier dès le lendemain, au moment où nous allions partir, qu'il le prioit de prendre sa place, ayant une dissertation à faire avec Monsieur l'Abbé. Le Chevalier ne se fit pas prier deux fois, & entra aussitôt dans la voiture d'un air leste, se plaça entre la Marquise & moi, & fut pendant toute  
cette

cette journée d'une gaiété qui nous fit voir, à ma tante & à moi, que nos craintes n'étoient que trop bien fondées. La conduite du Chevalier a été exactement la même jusqu'à notre arrivé ici, où je me flatte que la présence de Mademoiselle de Verville le forcera bientôt à rougir de son inconstance.

D'ailleurs, la modestie & la vertu de la Marquise de Corfini, me rassurent beaucoup, & c'est ce qui m'a empêché de faire une pareille confidence à ma chère Julie.

Mais-que dis-je ? Moi ! j'irois porter dans son cœur les tristes soupçons de la jalousie ! Ah ! que j'éprouve plutôt mille fois tous les tourmens que cause cette dangereuse passion !

Adieu, Madame, & chère amie, Le sommeil me gagne, malgré moi : & me force à finir cette lettre.

Je ne vous ferai de complimens que de Madame d'Orby ; étant la seule personne qui sache que je vous écris.

L E T T R E

L E T T R E XLV<sup>ième</sup>.*De Julie à Madame d'Ostalis.*

De Spa.

Pardonnez moi, Madame, si je ne vous ai point écrit depuis mon arrivée à Spa.

Je suis dans un pays où les amusemens se succèdent si rapidement, qu'à peine a-t-on le tems de respirer, & encore moins celui de réfléchir.

Enfin, aujourd'hui, sous prétexte d'un violent mal de tête, j'ai pris le parti de m'éclipser du tourbillon uniquement pour avoir le plaisir de m'entretenir avec vous. J'ai enfin le plaisir d'avoir auprès de moi ma chère Adelaïde, Monsieur de St. Alban, Madame d'Orby, & nous deux fidèles Chevaliers comme vous savez l'ont accompagné : mais imaginez vous, qu'ils ne sont ici que depuis

depuis quelques jours. Monsieur & Madame de St. George, la Marquise de Corfini, & l'Abbé Canillac, avec qui ils ont fait le voyage, sont cause de ce retard.

Du reste, je vous annonce, que les eaux ont fait beaucoup de bien à Madame de Verville; son appétit est tout à fait revenu; elle dort parfaitement; & chaque jour annonce, que sa santé sera bientôt telle qu'on la peut désirer.

Je suis enchantée, que vous ayez déterminé Mademoiselle de St. Alban à accepter Monsieur de la Garde pour époux; étant persuadée qu'il est entièrement revenu de ses folies, & qu'elle ne peut qu'être heureuse avec lui. Cependant, je vous avoue, que j'aurois bien désiré, que sa complaisance pour moi ne l'eut point engagée à remettre son mariage.

Le caractère de Monsieur de la Garde est si différent de celui du Chevalier, que je ne puis m'empêcher de craindre  
pour

pour mon amie, & surtout tant que nous ferons dans ce pays-ci, où il arrive à chaque instant des nouvelles beautés, qui s'empréssent de courrir la même carrière ; étant persuadées qu'on ne décidera de leur mérite, que par le nombre d'amans qu'elles attacheront à leur char. D'après celà, jugez, si à Spa les infidélités sont à craindre.

Mais pourquoi m'arrêter davantage à redouter des malheurs, qui peut-être n'arriveront jamais ? — Parlons d'autre chose. Nous dinames tous hier chez l'aimable Mylady Menville, qui a une maison charmante à quatre lieues de Spa ; il y avoit à ce diné un monde infini, & la plus grande partie étoit des Anglois, parmi lesquels Monsieur de Célicour fut aussi enchanté que surpris, de rencontrer son ancien ami Mylord Clairinton, avec qui il s'étoit fort lié, dans son premier voyage d'Italie, & qu'il n'avoit point vu depuis ce tems-là ; Mylord Clairinton ayant été obligé,

en arrivant à Londres, de partir presque aussitôt pour la Jamaïque, où il a passé quatre ans à recueillir les biens considérables que son père lui avoit laissés.

Mylady Menville étant une des plus proches parentes de Mylord, elle l'a engagé à son retour de venir chez elle, y passer la belle saison. Au reste, je m'imagine, que les Dames de Spa ne lui en sauront pas mauvais gré ; car le jeune Mylord n'épargne ni soin ni argent pour leur plaire ; bals, spectacles, déjeunés, concerts, rien n'est oublié. Je vous avoue que son extrême galanterie me rappelle celle de nos anciens Chevaliers, & me feroit croire, que c'est à tort qu'on accuse les Anglois de préférer leurs chevaux & leurs chiens, à la compagnie des Dames.

Mais laissons là Mylord Clairinton.— J'ai à vous apprendre, que le pauvre Comte de Lucy n'est plus à Spa. La vieille Duchesse, ayant enfin appris qu'elle avoit pour rivale une héroïne  
de

de couliſſe, ſa vanité a été ſi ſcandalifée d'un pareil affront, qu'elle a ſur le champ ſignifié au cher Comte un congé en bonne forme.

Adieu, Madame ! De grace donnez moi de vos nouvelles inceſſamment ; & croyez moi, pour la vie, entièrement à vous.

P. S. Ma mère, la Comteſſe, la Baronne, & ma chère Adelaïde, vous preſentent leurs complimens ; & moi je vous prie de vouloir bien faire les miens à Madame votre Abbeſſe.

## L E T T R E XLVI<sup>ieme</sup>.

*D'Adelaïde à Madame d'Oſtalis.*

De Spa.

**C**OMMENT vous peindrai-je, Madame, les differens mouvemens dont je ſuis agitée ?

Les huit jours qui se sont écoulés depuis ma dernière lettre, m'ont entièrement éclairci sur l'inconstance du Chevalier. Hélas ! elle n'est plus douteuse ! Mais quelle étoit mon erreur, en soupçonnant la Marquise de Corfini d'être ce nouvel objet qui l'enchantait ! Depuis que je suis ici ses assiduités & ses complaisances à mon égard, ne m'ont que trop instruite du contraire : & ce qu'il y a de plus affligeant encore, c'est qu'il se comporte avec tant de fausseté auprès de Mademoiselle de Verville, qu'elle n'a pas la moindre idée de sa perfidie ; au contraire, elle est si persuadée de l'infailibilité du Chevalier, qu'elle sourit toutes les fois qu'il me dit quelques gentilleses ; & sans le savoir, son aveugle confiance m'expose, à chaque instant, à entendre des soupirs qui ne devoient naître que pour elle.

Par un enchainement que je ne puis comprendre, cette même sécurité accompagne

compagne Monsieur de la Garde ; bien loin de soupçonner son ami, il le voit de sang froid se placer à côté de moi, me parler avec intérêt, & me rendre mille petits soins, dont lui seul devoit être jaloux.—Hélas ! si la certitude qu'il a d'être aimé alloit le rendre moins sensible & moins délicat, que je serois à plaindre !

Ma tante ignore entièrement la perfidie du Chevalier. Je voudrois cependant bien qu'elle en fut instruite : mai je n'ose lui en parler la première. D'ailleurs, la vie qu'on mène ici est si dissipée, que je n'ai guère le tems de l'entretenir en particulier. De sorte qu'il faut que je renferme en moi-même tout ce qu'un pareil événement peut me faire envisager de désagréable.

Au nom de l'amitié qui nous lie, daignez, Madame, m'écrire quelques mots de consolation : & dictez moi la conduite que je dois tenir, dans une circonstance aussi embarrassante.

On vient m'interrompre, & je ne puis vous en dire davantage. Je suis toute à vous.

---

LETTRE XLVII<sup>ème</sup>.

*De Madame d'Ostalis à Adelaïde.*

De Paris.

VOTRE dernière lettre, ma chère amie, me cause la plus grande surprise. Quoi ! feroit-il possible, que le Chevalier eut déjà oublié quels sont ses engagemens avec Mademoiselle de Verville ?

Je vous avoue qu'un évènement aussi extraordinaire me surprend d'autant plus, que j'avois toujours compté sur la solidité du caractère de Monsieur de Célicour. Mais hélas ! que les hommes sont indéfinissables ! Quoiqu'il en soit, je vous conseille surtout, ma chère amie,

amie, de ne point vous alarmer sur de vaines apparences : toutes les politesses du Chevalier à votre égard ont peut-être un but tout différent que celui de vous plaire. La seule envie d'inquiéter l'aimable Julie, & le desir indiscret de savoir jusqu'à quel point il en est aimé, peut très bien lui avoir fait jouer ce rôle-là. Car l'amour est si capricieux, qu'il se plaît, quelquefois, dans ces sortes de métamorphoses. Cependant, il me semble, que vous ne ferez pas mal d'éviter de vous trouver tête-à-tête avec Monsieur de Célicour : mais de grace n'affectez point un air trop réservé en lui parlant, ce seroit lui donner à connoître que vous vous êtes apperçue de ses attentions : & ce qui n'est peut-être actuellement qu'un badinage, deviendrait par-là une chose très-sérieuse.

Voilà, ma très-chère amie, tous les conseils que je puisse vous donner dans une circonstance aussi délicate. Je

désire bien vivement, qu'ils puissent vous être de quelque utilité.—Hélas ! que je serois contente, si votre première lettre m'annonçoit que vos craintes sont entièrement dissipées !

Adieu, ma belle amie ! Je vous embrasse mille fois.

P. S. Depuis votre avant dernière lettre, j'ai eu le plaisir d'en recevoir une de notre chère Julie, à laquelle je n'ai pu encore répondre : son style enjoué me confirme qu'elle n'a pas la moindre idée de ce que vous me mandez, au sujet du Chevalier.—Ah ! puisse-t-elle l'ignorer toujours !

LETTRE

L E T T R E    XLVIII<sup>ième</sup>.*De Julie à Madame d'Ostalis.*

De Spa.

**J**E vous annonce enfin, Madame, que demain nous quittons ce pays-ci, où il me semble que nous avons fait un assez long séjour.

Ma mère jouit actuellement d'une fanté si parfaite, qu'elle n'aspire plus qu'au plaisir de revoir ses amies de Paris. Quant à moi, je vous avoue que je ne regretterai nullement les amusemens de Spa; & je crois que ma chère Adelaïde n'y fera pas des plus sensible.

La maniere dont Monsieur de la Garde s'est comporté ici n'a pas du les lui rendre bien agréables. Car il faut que vous sachiez, que sur de simples politesses que Mylord Clairinton a eu

I 5

pour

pour elle au bal, Monsieur de la Garde s'est tout-à-coup mis dans la tête que ce jeune Anglois étoit devenu son rival ; & comme la figure de Mylord Clairinton est certainement dès plus avantageuse, il n'en a pas fallu davantage, pour lui faire illusion. Cependant, soit vanité ou pique, je l'ignore ; bien loin de s'en plaindre à Mademoiselle de St. Alban, il a depuis ce tems-là affecté auprès d'elle l'air le plus tranquille & le plus indifférent : & très souvent il s'est avisé, par ton, de me rendre à moi-même de petits soins, que le Chevalier n'auroit certainement point approuvés de la part d'un étranger. — Mon Dieu ! que je plains notre chère amie si elle doit être souvent exposée à de pareilles fantaisies !

Mademoiselle de St. Alban ne m'a point encore communiqué ses inquiétudes à cet égard : mais je m'apperçois souvent qu'elle est rêveuse ; & cependant,

dant, je n'ose lui en demander la cause, ne voulant pas l'affliger par des détails aussi inutiles que désagréables.

Enfin, demain nous ne serons plus dans les lieux qu'habite Mylord Clairinton. Peut-être que ce changement rendra Monsieur de la Garde plus raisonnable. Ah ! s'il persistoit encore à chagriner mon amie, que je lui en voudrois ! Je crois que le Chevalier s'est apperçues des inquiétudes de Mademoiselle de St. Alban, & qu'il en a même pénétré la cause ; car il met tout en usage pour la divertir. Je lui fais très bon gré de sa complaisance. Mais hélas ! je tremble qu'elle n'ait un effet tout contraire à celui dont il s'est proposé.

Avec un caractère aussi susceptible de jalousie que celui de Monsieur de la Garde, on ne sauroit être trop sur ses gardes. Cependant, je me garderai bien de dire à Monsieur de Célécour ce que j'en pense : mes craintes lui paroissent peut-être dictées par la ja-

loufie, & je ferois au defefpoir, qu'il put me foupçonner d'une pareille foibleffe : mais hélas ! que l'on eft à plaindre d'être obligée de diffimuler avec fes meilleurs amis !

Adieu, Madame ! Je vais finir ici cette lettre, qui je m'apperçois prendroit un tour un peu trop férieux, fi je voulois la continuer. Je fuis toujours entièrement à vous,

---

## LETTRE XLIX<sup>ieme</sup>.

*D'Adelaïde à Madame d'Oftalis.*

**M**E voici donc enfin, Madame, de retour à Paris. Ah ! plut au Ciel que je ne l'euffe point quitté, pour faire un voyage qui m'eft devenu fi funefte.

Lorsque je vous écrivis ma dernière  
lettre,

lettre, j'étois uniquement occupée des malheurs de mon amie ; je gémissois en secret sur son sort, & la perfidie du Chevalier excitoit encore en moi une si grande surprise, que je la regardois comme un de ces faits rares, que l'on cite dans l'histoire, & qui sont presque sans exemple. Hélas ! que j'étois loin de penser alors, que je touchois au moment où de semblables disgraces alloient m'affliger.

D'après celà, ne soyez donc point surprise, Madame, si je vous dis, que Monsieur de la Garde marche sur les traces du Chevalier.

Oui ! j'en suis convaincue, & je connois enfin toute sa perfidie : mais, hélas ! quel est cet objet qu'il m'a choisi pour rivale ? Mon amie inséparable ; cette Julie, que j'aime, que je chéris, & avec qui je voudrois passer tous les instans de ma vie. — Oh ! falloit-il que notre amitié fût réduite à une telle épreuve ! Mais la narration suivante  
vous

vous fera mieux comprendre toute l'étendue de mon malheur.

Quelques jours avant notre départ de Spa nous fumes à une fête champêtre, que Mylord Clairinton dédia aux dames de ce pays-là. Cette fête, qui étoit des plus brillantes, se donna le soir, dans un jardin magnifique, au milieu duquel Mylord Clairinton avoit fait construire, d'une manière aussi légère qu'élégante, un grand salon à l'Italienne. Des berceaux de fleurs artistement rangés, en formoient la façade : mille festons de gaze argentée, renoués par autant de guirlandes, qui retomboient & réfléchissoient dans les glaces, en tapissoient l'intérieur. Les lampes, les lustres, & les girandoles, qui y étoient en profusion, finissoient de décorer l'appartement ; & offroient le plus ravissant coup d'œil. Une statue du dieu Comus, placée au milieu de cette salle, annonçoit, que la joie présidoit à cette fête. Ce jeune dieu, couronné de roses, sembloit

bloit sourire à une foule de petits Amours, qui se disputoient l'avantage de lui faire des guirlandes.—Mais devrois-je m'arrêter à d'écrire un lieu, où pour la première foi j'ai appris à redouter l'inconstance ?

Mylord Clairinton & son aimable parente, Mylady Menville, firent les honneurs de la fête : je dansai d'abord avec ce premier, & Monsieur de la Garde se trouva au même instant engagé dans une contredanse avec Mademoiselle de Verville.

Le plaisir que lui causa cet événement étoit si visible, qu'il auroit fallu être aveugle, pour ne pas s'appercevoir que son cœur y étoit sensible.

Lorsque j'eus fini mon menuet, qui me parut le plus long & le plus ennuyant que j'aie jamais dansé, je fus me placer au près de la Comtesse d'Arcy, d'où j'examinai Monsieur de la Garde, qui dansoit encore.—Qu'il avoit l'air satisfait ! & que je fis dans ce moment-là

là de tristes réflexions !—Cette contre-danse finit enfin : Mademoiselle de Verville vint aussi-tôt prendre place entre la Comtesse & moi. Monsieur de la Garde, qui l'avoit accompagnée, se tint de bout devant elle, & se mit à me débiter d'un air que je ne lui avois jamais vu, mille galanteries, aussi spirituelles que délicates : mais les regards qu'il jettoit de tems en tems sur mon amie, me les firent apprécier à leur juste valeur. Je vous avoue que je fus indignée du détour que Monsieur de la Garde prenoit, pour instruire Mademoiselle de Verville de son nouveau penchant. L'arrivée de Madame de St. George & de la Marquise de Corfini l'interrompit enfin ; dont je fus fort aise.

Le reste de la soirée se passa à peu près de la même manière, & je quittai cette assemblée, pleinement convaincue de la légèreté de Monsieur de la Garde. Actuellement il faut vous parler du Chevalier : il fut ce soir-là d'une distraction,

traction, & d'une rêverie affommante : & tout cela sans doute parce qu'il n'avoit pu danser avec moi. Du reste, je vous remercie infiniment des bons conseils que vous m'avez donné à son égard : mais il m'a été impossible de les mettre en pratique, pendant mon séjour à Spa. Ici ce sera tout différent ; je compte bien d'éviter la présence du Chevalier, ainsi que celle de son perfide ami.

Adieu, Madame ! Excusez-moi, si je n'ai point encore été vous voir. Les fatigues du voyage, & mes inquiétudes, m'ont jettée dans un tel abattement, que depuis deux jours, que je suis à Paris, je n'ai point eu le courage de sortir de ma chambre : mais demain vous pouvez compter, que j'aurai le plaisir de vous embrasser.

De l'Hôtel de St. Alban,  
à Paris.

LET TRE

## L E T T R E Lieme-

*De Julie à Adelaïde.*

**Q**UOI, ma chère Adelaïde ! je ne suis donc plus digne de votre amitié, de votre confiance ! — Quelle douloureuse, quelle accablante idée !

Hier, en arrivant aux Cordelières, on m'annonça que vous étiez avec Madame d'Ostalis. Enchantée de cette rencontre, je vole à son appartement ; — Ciel ! que je fus surprise, de vous y voir toute en larmes !

Je me sens aussi-tôt vivement attendrie ; je cherche en vain dans mon imagination à pénétrer les sujets de vos chagrins. Je vous prie, je vous conjure de m'en instruire. — Et vous me refusez ! Ah ! ma chère, dites-le moi, une telle réserve devrait-elle subsister entre nous ?

Hé,

Hé, qu'a donc fait Madame d'Ostalis, pour devenir si subitement la seule dépositaire de vos secrets ? Cette préférence, je vous avoue, me surprend, m'afflige, & m'inquiète.

Votre tristesse m'est d'autant plus sensible, qu'elle arrive dans un tems où il semble que des idées plus flatteuses devroient vous occuper ; & surtout étant à la veille de contracter des engagemens qui vous sont si chers. Irez-vous porter au pied des autels la consternation & la douleur ? Et ne formerois-je moi-même de si doux nœuds, que sous des auspices aussi funestes ?

Au nom de cette amitié que vous m'avez si souvent répétée, & que je reclame encore, venez dissiper mes alarmes.—Venez, me rendre cette confiance, que je crois avoir perdue, & dont je serai inconsolable, si vous hésitez encore. Adieu !

LETTRE

L E T T R E L<sup>ie</sup>me.*De Julie à Madame d'Ostalis.*

**V**OUS me vites partir de l'Abbaye, Madame, très-affligée, de ce que ma chère Adelaïde s'obstinoit à me cacher le sujet de ses larmes.

Surprise au-delà de tout ce qu'on peut imaginer d'une telle réserve, & n'ayant d'autre consolation que celle de me plaindre, je pris le parti, en arrivant chez moi, d'écrire à Mademoiselle de St. Alban. Ma lettre, qui n'étoit guère moins que touchante, fit son effet : mon amie vint me trouver quelques heures après ; & je fus satisfaite. Mais hélas ! quelle cruelle confiance, me fallut-il entendre ! C'est moi qui suis l'auteur de ses inquiétudes : c'est moi qui fais couler ses pleurs, que sa délicatesse vouloit que j'ignore.

Fatal

Fatal voyage ! si je n'eusse point engagé mon amie à venir me trouver à Spa, Monsieur de la Garde seroit encore fidèle : je ne serois point devenue le triste objet de sa préférence ; & mon amie ne m'accuseroit pas de lui avoir enlevé un cœur où elle seule devoit régner.

Mais, que dis-je ? Mademoiselle de St. Alban, ne s'allarmeroit elle point mal à propos ? Ses craintes n'étant fondées que sur de simples apparences ; je voudrois, hélas ! me persuader qu'elles ne sont que chimériques. Il est vrai que Monsieur de la Garde a eu pour moi des attentions, des égards, assez marqués : je me rappelle même de vous en avoir parlé, dans une de mes lettres ; mais que je leur donnois alors une interprétation bien différente !

Je vous avoue, Madame, que je ne puis encore me persuader, que Monsieur de la Garde soit aussi coupable que mon amie se l'imagine. Cependant, je  
suis

suis résolue d'éclaircir mes doutes & les  
fiens à cet égard.

L'affliction de ma chère Adelaïde  
me touche de trop près, pour que je  
reste plus long-tems dans une pareille  
incertitude.

Des aujourd'hui je veux que le Che-  
valier aille chez son ami, qu'il s'ex-  
plique avec lui : qu'il lui peigne les  
tourmens, les inquiétudes, qu'il cause ;  
qu'il le force à rougir de sa légèreté ;  
& qu'il le ramène aux pieds de son  
Adelaïde, s'il en est encore digne.

Voilà, Madame, ce que mon amitié  
pour Mademoiselle de St. Alban m'a  
fait imaginer : je me flatte que vous ne  
désapprouverez pas mon zèle ; & que ma  
première lettre vous annoncera une  
heureuse reconciliation.

De l'Hôtel de Verville,  
à Paris.

LETTRE

L E T T R E    LII<sup>ème</sup>.*D'Adelaïde à Madame d'Ostalis.*

**T**OUT est découvert, Madame: le vif intérêt que ma chère Julie a pris à mes inquiétudes, & le desir ardent qu'elle avoit de les dissiper, viennent de la plonger elle-même dans la plus grande affliction.

Quelle scène, hélas! ai-je à vous d'écrire! Vous savez qu'en avouant à Mademoiselle de Verville mes soupçons sur Monsieur de la Garde, j'avois évité avec soins de lui communiquer ceux que le Chevalier m'avoit également fait naître: étant persuadée, comme elle l'étoit, de sa sincérité, & de son attachement à son égard, j'aurois cru commettre l'action la plus indigne de notre amitié, si je lui eusse ôté cette douce

douce erreur : le hazard a fait ce que je n'osois entreprendre.

Je fus hier à l'Hôtel de Verville, dans le dessein d'éviter Monsieur de la Garde. Dès que Mademoiselle de Verville me vit, elle courut à moi, me prit la main, & m'ayant fait asseoir auprès d'elle, elle me dit, avec un air de satisfaction, " J'ai imaginé, ma chère, un expédient, qui, si je ne me trompe, vous ramenera votre infidèle. J'ai," continua-t-elle, sans me donner le tems de lui répondre, " envoyé chercher le Chevalier, pour lui communiquer vos inquiétudes : & je veux qu'il aille sur le champ s'expliquer avec Monsieur de la Garde ; qu'il lui fasse honte, en lui reprochant sa conduite à votre égard ; & qu'enfin, il vous l'amene aussi soumis, aussi constant, qu'il le fut jamais."

Jugez, Madame, si je dus être surprise à un pareil discours ! Je voulus détourner Mademoiselle de Verville de cette entreprise : mais je ne pus en  
venir

venir à bout. Je lui en parlois encore, lorsque tout-à-coup on annonça le Chevalier. Je me levai promptement, & passai dans le cabinet de toilette de mon amie, d'où je l'entendis, qui débuta en ces termes ; " J'ai, Monsieur de Célécour, une commission des plus importante à vous donner ; & que je regarderai comme une preuve non équivoque de votre attachement pour moi, si vous voulez bien vous en acquitter."

" Vous n'avez qu'à commander, Madame, pour être obéie," répondit le Chevalier ; mais je compris, au son de sa voix, qu'il devoit être un peu embarrassé.

" Votre ami, Monsieur de la Garde," continua-t-elle, " se conduit d'une manière très-inconséquante vis-à-vis de Mademoiselle de St. Alban ; c'est un ingrat, un inconstant, qu'il faut que vous rameniez à la raison : " & elle lui raconta alors tout ce qui s'étoit passé entre elle & moi à l'Abbaye. Mais

K

elle

elle évita de lui dire que c'étoit elle qui étoit devenue ma rivale ; au contraire, elle témoigna un vif désir de la connoître. Elle finit, par le prier instamment de ne rien négliger pour ramener son ami de cet égarement.

Quelle épreuve pour le Chevalier ! Il pâlit, baissa les yeux, & resta pendant quelque tems dans un morne silence (car m'étant élevée sur un tabouret, je le vis par une petite fenêtré, que j'aperçus dans ce moment-là au-dessus de la porte du cabinet) : il prit enfin la parole, & dit, en regardant Mademoiselle de Verville de l'air le plus embarrassé, “ Quelle étrange commission me donnez vous, Madame ! Hé, pourquoi vous occupez vous si fort des égaremens de Monsieur de la Garde ? Ah ! croyez moi, qu'il ignore à jamais que Mademoiselle de St. Alban se soit aperçue de sa légèreté : c'est le seul moyen de le ramener.—Ne vous offencez pas, Madame,” continua-t-il, “ si  
le

le desir d'affurer votre bonheur, & le mien, m'engage dans ce moment à vous demander une grace nécessaire à notre commune tranquillité. Le don de votre main ne peut me rendre parfaitement heureux, sans un sacrifice, que votre intérêt, le mien, & la perspective d'un malheureux avenir, me force d'exiger."

" Hé, quel est-il ce sacrifice ?" lui demande Mademoiselle de Verville, avec beaucoup d'émotion ; " seroit-ce de ne plus m'intéresser à mon amie ?"

" Non, Madame," reprit-il, " je ne suis pas si injuste ; mais je vous conjure de ne plus m'obliger à vivre entièrement avec elle : la présence de Mademoiselle de St. Alban m'attriste, me gêne, & m'inquiète ; je sens qu'elle élève en moi des mouvemens pénibles ; elle trouble le plaisir que je goûte à vous voir. Ne la pressez point, je vous en conjure, de venir avec nous en Bourgogne, y passer le tems que Monsieur

de la Garde fera à son régiment : son séjour au château de Célicour rendroit mon humeur sombre & mélancolique. Je regarderois tous les instans que vous passeriez avec elle comme une préférence, dont mon amour se sentiroit vivement affligé : & votre amie deviendrait peut-être, entre nous, l'objet d'une continuelle division."

"Qu'entends-je !" s'écria Mademoiselle de Verville ; "quoi ! c'est le Chevalier de Célicour qui s'abaisse à cette feinte !—Quelle romanesque jalousie ! Quel détour !—Juste Ciel ! Mademoiselle de St. Alban peut-elle inspirer de l'aversion ! Si vous craignez tant de vivre avec elle, vous l'aimez ; voilà l'enigme."

"Ah ! n'interprétez point si cruellement mes expressions, Madame," reprit le Chevalier ; "ne cherchez point à démêler les caprices d'un cœur égaré, peut-être, qui cherche dans vos bontés un appui contre sa propre foiblesse.

Ne

Ne me refusez point la grace que je vous demande ; & soyez persuadée que, fidèle à mes engagemens”——

“ Des engagemens !” interrompit Mademoiselle de Verville ; “ vous flatteriez vous encore de m’en imposer ? Non, Monsieur, ces engagemens sont rompus, & vous êtes libre dès cet instant.”——

“ Non, je ne le suis point,” s’écria le Chevalier, en tombant à ses genoux ; & saisissant une de ses mains, qu’il baïsa, & mouilla de ses larmes, “ Si je vous ai paru coupable,” lui dit-il d’un ton tendre & pressant, “ daignez, Madame, me pardonner une erreur passagère. Osez-vous reposer sur mon honneur, je le jure à vos pieds. Jamais vous n’aurez à vous plaindre de mes sentimens ; ils seront sincères, n’en doutez pas, & dureront jusqu’à mon dernier soupir.”

“ Levez-vous, Monsieur, levez-vous,” lui dit Mademoiselle de Verville, en

le repoussant doucement ; “ vous vous faites illusion à vous-même : il n’est plus en votre pouvoir de me rendre heureuse ; & je ne dois ni ne veux accepter le sacrifice que vous prétendez faire à mon bonheur.”

En achevant ces mots, elle le pria de la laisser seule ; et entrant aussi-tôt dans le cabinet, elle s’y abandonna sans contrainte à toute la douleur dont cette scène imprevue pénétrait son ame. Je mêlai mes larmes aux siennes, sans avoir la force de la consoler.

Enfin, l’arrivée de la Marquise, qui avoit été faire une visite, nous tira de cet état d’abattement. Nous lui rendimes compte de ce qui venoit de se passer : sa surprise fut extrême.

Voilà, Madame, le resultat de ma journée d’hier. J’ignore comment tout ceci se terminera.

Cependant la Marquise paroît très-piquée du procédé du Chevalier : Monsieur de la Garde semble avoir deviné  
que

que sa présence me gêne, il n'est pas venu à l'Hôtel de St. Alban depuis deux jours.

Adieu, Madame ! J'attends, avec la plus grande impatience, le cahier que vous m'avez promis de m'envoyer.

Je suis, avec la plus sincère amitié,  
&c. &c.

De l'Hôtel de St. Alban,  
à Paris.

---

## LETTRE LIII<sup>ième</sup>.

*De Madame d'Ostalis à Adelaïde.*

J'AI été vivement attendrie, ma chère, à la lecture de votre lettre.

Que vous avez en Mademoiselle de Verville une rivale peu commune ! son zèle, son empressement, à vous rendre le bonheur qu'elle vous a si involontairement ravi m'enchantent : tant de délicatesses lui mériteroient à juste titre

une place assez considérable dans mon cœur, si elle ne l'y occupoit déjà.

Le procédé du Chevalier est tout à la fois inconséquent & honnête : il a mieux aimé courir les risques de perdre les bonnes grâces de Mademoiselle de Verville, en lui avouant sa perfidie, que de la tromper impunément par un lâche artifice.

Que notre chère Julie, loin de s'affliger, se félicite plutôt de cette découverte : qu'elle s'applaudisse de pouvoir rompre les foibles liens qui alloient la lier pour jamais à Monsieur de Célicour.

Hélas ! que n'auroit-elle point souffert, en devenant sa compagne, lorsque pénétrant enfin que le don de son cœur ne le rendroit point heureux ! Auroit-elle, dites le moi, jamais connu le vrai bonheur ?

Consolez-vous donc aussi, ma tendre amie, de la perte de Monsieur de la Garde.—Comment donc ! rester deux jours

jours sans vous voir ! Je commence à croire que vos soupçons ne sont point sans fondement.

Je vous envoie le cahier que je vous ai promis. Vous y trouverez un récit fidèle de mes malheurs : & lorsqu'ils vous seront connus, vous conviendrez que je n'ai pas moins de raison que vous de me plaindre de l'inconstance.

Adieu, ma belle amie ! Croyez moi toujours entièrement à vous.

*Histoire de la Sœur Sainte Théodore.*

**L**A France est ma patrie, quoique je sois descendue d'une famille Espagnole, aussi ancienne que distinguée.

Mon père, le Comte d'Ostalis, ayant perdu, dès l'âge le plus tendre, les auteurs de sa naissance, resta seul héritier d'une fortune considérable.

Je passerai sous silence les premières

K 5

années

années de sa jeunesse, qui furent uniquement consacrées aux exercices qu'exige une bonne éducation.

Le Maréchal de Valcé (dans les mains duquel avoit été déposés les biens de mon père, jusqu'à sa majorité) se chargea de la sienne, & elle ne fut point négligée.

Dès qu'il eut atteint l'âge de dix-sept ans il prit le parti des armes ; & ce fut sous les étendarts de Louis Quinze qu'il se signala.

Deux ans après son entrée à l'armée, son régiment fut envoyé en garnison à Toulon ; c'est dans cette ville qu'ayant vu au bal la fille de la Vicomtesse de Fierville, qui revenoit d'Italie avec sa mère, il fut si frappé de sa beauté & de ses graces, que sans s'embarrasser du reste, il en fit quelques jours après la demande, l'obtint, & au bout de six mois revint à Paris avec elle.

Quatre mois après leur arrivée je vins

au

au monde : c'est-là la première époque de mes malheurs.

Mon père, en épousant la fille de la Vicomtesse, n'avoit point cherché à étudier ni son caractère, ni son esprit, ni son cœur. Séduit par les seuls charmes de sa personne, il crut qu'en les possédant rien ne pouvoit manquer à sa félicité : mais hélas ! il vit bientôt quelle étoit son erreur !

A peine furent-ils instalés dans leur maison de Paris, que Madame d'Ostalis commença à se montrer telle qu'elle étoit ; c'est-à-dire, vaine, emportée, & coquette. Elle ne fut pas long-tems à ajouter à ces qualités celle de joueuse ; & devint enfin une femme entièrement dissipée.

Cet aveuglement, & l'attrait des plaisirs, étouffèrent en elle les sentimens de la nature : bien loin d'être flattée du titre de mère, elle ne put supporter l'idée d'avoir une fille, par qui elle craignoit d'être un jour éclipsée. Bien

réfolue du moins de ne contribuer à aucun des agrémens qui pourroient me rendre aimable, elle ne prit nul foin de mon éducation ; & dès l'inftant de ma naiffance, je ne fus à fes yeux qu'un objet de dégoût & de haine.

J'eus deux frères dans la fuite, qu'elle fupporta plus facilement, & pour qui elle affectoit une tendrefle qu'elle étoit incapable de fentir.

Mon père, dont le caractère étoit diamétralement oppofé au fien, eut pour moi des fentimens bien différens ; mais fes fréquentes abfences ne lui permettoient guère de veiller à mon inftruction.

J'avois huit ans, que j'étois encore fous la garde de ma nourrice ; lors qu'il infifta enfin que j'euffe une gouvernante, & fe chargea lui-même de me la choifir. J'eus auffi un maître de mufique, & de danfe, un appartement à moi, & deux filles pour me fervir.

Madame B\*\*\* (c'eft le nom de ma gouvernante)

gouvernante) étoit la veuve d'un avocat, âgée de trente-six ans, & belle encore. Elle avoit le caractère extrêmement doux, l'esprit éclairé, & ses manières étoient distinguées.

Je fus bientôt accoutumée à sa société ; & bien loin de me fatiguer de ses instructions, j'y prenois un plaisir extrême. Nos occupations étoient si variées, qu'il étoit impossible qu'elles m'ennuyassent : tantôt c'étoit une leçon de géographie ou d'histoire, de grammaire ou de dessin, de mythologie ou de blazon, de musique ou de danse ; car Madame B \* \* \* possédoit tous ces talens-là. Elle m'apprit aussi la déclamation ; & nous nous amusions souvent à répéter quelques morceaux des tragédies de Corneille & de Racine.

Enfin, ma chère, je goûtai pendant quatre ans, sans interruption, le bonheur d'avoir auprès de moi une femme dans laquelle je trouvois tout à la fois une mère tendre, une amie éclairée, &  
la

la plus charmante des compagnes : mais hélas ! dans le tems que nous y pensions le moins, il fallut nous séparer.

Le Comte ayant été obligé de partir pour l'armée, où il resta deux ans, ma mère profita de son absence, pour renvoyer Madame B\*\*\*, qu'elle ne pouvoit souffrir. Elle fut bientôt remplacée par une Madame le Moine ; c'étoit une courte & grosse femme du vulgaire, dont l'ignorance & la mauvaise humeur fesoient tout le mérite.

Cette prétendue duégne se donna auprès de moi tous les tons imaginables ; me punissant depuis le matin jusqu'au soir pour des riens ; me pinçant, & me crachant au visage, à la moindre réplique ; & ce beau traitement étoit accompagné de phrases dignes d'un corps de garde.

Ce nouveau genre d'éducation (qui sans doute vous surprend) n'étoit qu'une copie très-imparfaite du plan dont se servoit

servoit alors une certaine Baronne de Malzac, pour élever ses filles.

Madame le Moine ayant passé quelques tems auprès de cette tendre & prévoyante mère, en qualité de femme de chambre, elle ne put s'empêcher d'admirer l'ordre qui régnoit dans cette maison-là. Transportée d'une méthode si commode, & si aisée à pratiquer, où l'esprit & le bon sens y jouoient surtout un si petit rôle, elle ne douta point de pouvoir bientôt surpasser la Baronne en fait d'éducation : & croyant rendre un service important à la société, en augmentant le nombre de ces femmes, qui, par leur grand jugement, forment des élèves si dignes d'elles, elle passa rapidement, en sortant de chez la Baronne, de l'état de femme de chambre à celui de gouvernante.

C'étoit-là, ma chère, la femme dont ma mère avoit fait choix, et dont elle vantoit à toutes ses amies, les talens & la gentillesse.

Les deux ans que je passai avec cette abominable mégère, pensèrent me couter la vie. Je devins si pâle & si maigre, que lorsque mon père revînt, & qu'il m'eut vû dans cet état-là, il jetta un cris de surprise & de frayeur ! Je lui appris sur le champ que Madame B \* \* \* n'étoit plus avec moi, et quelle espèce de femme l'avoit remplacée.

Cet éclaircissement occasionna une querelle des plus terrible entre ma mère & lui, qui pensa se terminer par une séparation ; car mon père étoit dans une si grande colère, qu'ayant obtenu sur le champ une lettre de cachet, il fit renfermer la Le Moine au Fort l'Evêque.

Madame d'Ostalis fut si effrayée de ce début, que, craignant d'éprouver le même sort, elle promit de ne plus se mêler de mon éducation, & mit tout en usage, pour faire oublier ses torts. Enfin, il fut décidé que j'irois au couvent,

vent, & que Madame B\*\*\* y demeureroit avec moi.

Le couvent dont mon père fit choix, est celui où je suis aujourd'hui. Dès que j'y arrivai, j'y trouvai ma chère Madame B\*\*\*, qui m'y attendoit dans l'appartement qui nous étoit destiné.

Le Comte s'étant arrangé avec l'Abbesse, pour que nous ne fussions point confondues avec les autres pensionnaires; il est aisé de s'imaginer le plaisir que nous eumes à nous revoir. Dès que ma santé fut un peu remise, nous reprîmes nos exercices.

La Comtesse m'honoroit rarement de ses visites; mais lorsque cette fantaisie la prenoit, elle étoit toujours dans la plus grande parure, & ne venoit qu'au parloir, escortée de mes deux frères, & d'un jeune Abbé, qu'elle avoit choisi pour leur précepteur; & qui (par parenté) étoit d'une fatuité insupportable.

Si

Si Madame d'Ostalis se fesoit rarement voir à mon couvent, en recompence mon père ne passoit guère de jour sans y venir : souvent il étoit accompagné de la Maréchale de Valcé, pour qui il avoit beaucoup de considération & de respect : c'étoit une Dame d'un certain âge, tout à fait aimable ; elle avoit une nièce, à peu-près de mon âge, avec qui je fus bientôt amie.

Agate (c'est son nom) étoit une petite brune extrêmement éveillée : ses traits n'étoient point réguliers, mais leur ensemble avoit quelque chose de si piquant & de si fin, qu'il étoit presque impossible de voir ce visage là sans l'aimer.

L'aimable Agate venoit très-souvent à l'Abbaye, partager avec nous nos amusemens ; & moi j'allois tous les étés avec Madame B \* \* \*, passer quelques tems auprès d'elle, à la campagne de la Marechale, où il y avoit toujours bonne compagnie.

La

La dernière fois que j'y fus j'entrois justement dans ma quinzième année. Madame B\*\*\* ne fut point de ce voyage, elle avoit alors un procès avec les héritiers de son mari, qui étant à la veille de se juger, exigeoit sa présence. — Je partis donc seule, très-affligée de cette séparation.

Quelques jours après mon arrivée à la campagne, la Maréchale nous proposa un matin à sa nièce & à moi, une partie de pêche : il fesoit si beau, que nous acceptâmes avec empressement. Chacune de nous prit sa ligne, & on se rendit au bord de l'eau ; c'étoit à un quart de lieue de la maison.

Le soleil nous fit chercher, en y arrivant, un endroit où nous pussions être à l'ombre. Une rangée de saules s'offrit bientôt à notre vue : & nous nous hâtâmes d'aller nous placer sous leurs branches.

A peine y fumes nous quelques minutes, qu'ayant par hazard jetté les yeux

yeux de l'autre côté de la rivière, j'y aperçu un jeune cavalier, qui lisoit au pied d'un arbre.

Dans l'instant même que je considérois sa figure & son air, qui me parurent également nobles, un coup de vent emporta mon voile, & le fit voler du côté où il étoit.

Nous ayant aperçues, par les éclats de rire d'Agate, il se leva aussi-tôt avec empressement, ramasser le voile, qui flotloit encore sur le bord de l'eau ; & nous ayant saluées avec une grace que je ne pus m'empêcher d'admirer, il traversa un petit pont de bois, qui étoit à quelques pas de là, & vint nous joindre.

Dès qu'il parut, la Maréchale le reconnut pour le fils du Marquis de St. Val, son ancien voisin, dont le château n'étoit qu'à une lieue de la rivière. Elle lui fit l'accueil le plus gracieux, & lorsqu'il m'eut remis mon voile, qu'il accompagna d'un compliment fort flatteur,

teur, elle l'engagea à venir passer la journée avec nous, au château, ajoutant que le Maréchal seroit enchanté de le voir. Il accepta, en me donnant un regard dont Agate parut piquée.

Le vent, qui s'étoit élevé de plus en plus, ne nous permettant pas de continuer notre pêche, nous reprîmes le chemin du château.

Dès que nous y fumes arrivés, nous laissâmes Monsieur de St. Val avec le Maréchal, & nous fumes nous habiller.

La Maréchale passa dans son cabinet de toilette ; & Agate & moi nous montâmes dans notre appartement. A peine y fumes nous entrées qu'Agate me dit avec vivacité, " Hé bien, ma chère, comment trouvez-vous Monsieur de St. Val ? " " Assez bien," lui dis-je, en m'approchant du miroir, & en me mettant à réparer le désordre que le vent avoit fait à ma coiffure.

" Assez-bien !" s'écria-t-elle, en me regardant

regardant fixement ; “ mon Dieu ! que cela est froid !—Quoi ! n’êtes-vous pas enchantée que ma tante l’ait invité à venir passer la journée ici ? Que vous êtes ingrate si vous êtes sincère !—Mais non, vous dissimulez !”

“ Que voulez vous dire, ma chère Agate ?” m’écriai-je à mon tour, avec étonnement.—“ Hé ! ne le savez vous pas ?” ajouta-t-elle, avec un petit air de dépit, & en retirant brusquement une de ses mains, que j’avois prise : “ Hé bien !—Monsieur de St. Val vous aime, & vous ne l’ignorez pas—car vous avez rougi du petit compliment qu’il vous a fait en vous remettant votre voile—& pendant tout le chemin ses yeux n’ont été attachés que sur vous.”

Enfin, ma chère ! Je vis clairement qu’Agate étoit jalouse : j’en fus affligée, & cela d’autant plus, que je sentoais parfaitement qu’elle avoit quelque raison de l’être ; m’étant très-bien apperçue  
que

que c'étoit à moi que Saint Val avoit adjudgé la pomme.

Cependant, comme j'ignorois si elle aimoit réellement Saint Val, & depuis quand, ou si sa jalousie n'étoit simplement qu'un effet de son amour propre offensé, je pris le parti de dissimuler avec elle : je tournai en plaisanterie tout ce qu'elle venoit de me dire ; j'affectai même pour St. Val la plus parfaite indifférence, & je finis par lui assurer que si jamais mon cœur venoit à être sensible, elle seroit ma première confidente. Après cela nous nous embrassâmes, en nous promettant la plus constante amitié.

Agate reprit aussitôt sa gaieté naturelle ; nous achevâmes notre toilette, & descendîmes enfin chez la Maréchale, que nous trouvâmes habillée.

Elle me surprit agréablement, en m'apprenant que mon père venoit d'arriver, & qu'il devoit rester avec nous jusqu'à la fin de la semaine prochaine.

Nous

Nous eumes encore, ce jour-là, quatre personnes à diner, que la Maréchale avoit invité, & qui étoient tous des gens de son voisinage : c'étoit la vieille Marquise de Surinam, l'Abbé de Sainte Foix, & une jeune & belle Dame D\*\*\*, avec son mari, qui avoit pour le moins quatre-vingts ans. Ils étoient nouvellement mariés : & c'étoit la première visite qu'ils rendoient à la Maréchale depuis leur mariage. — La gaiété & l'enjouement présidèrent à ce repas.

Le hazard voulut que mon père se trouva placé à côté de Saint Val. Je vis avec plaisir qu'ils paroissoient enchantés de se voir ; car le Comte connoissoit, depuis long-tems, le Marquis de Saint Val ; mais il n'avoit point vu son fils depuis quelques années. Agate de son côté lia conversation avec la jeune Madame D\*\*\* ; malgré celà, je vis qu'elle observoit tous les regards que Saint Val me donnoit, qui malheureusement

heureusement pour elle, ne furent pas en petits nombres.

Enfin, le diné fini, on passa dans une grande salle basse, où la Maréchale se tenoit ordinairement tous les après midi.

La situation de cette salle étoit charmante : les fenêtres donnoient sur le jardin, où il y avoit de très belles statues, & une quantité de jets-d'eau, qui tomboient dans de grands bassins de cristal. D'un côté de la salle soit qu'on regardât par les fenêtres, ou qu'on se promenât dans le jardin, on y voyoit la riviere, qui étoit ordinairement couverte de barques ; & de l'autre on y apperçoit le plus beau coup d'œil que la campagne puisse offrir à la vue : ici c'étoit une vaste étendue de plaines, émaillées de mille fleurs ; là c'étoit de simples chaumières, entourées de bosquets & de jardins ; plus loin on découvroit des maisons de campagne ra-

L

vissantes,

vissantes, entourées de bois sombres & épais.

Toute la compagnie admira ce séjour, & principalement Saint Val, qui le voyoit pour la première fois; ce qui engagea la Maréchale à l'inviter à venir y passer quelques jours. Il parut enchanté de cette invitation, & lors qu'il prit congé de nous il nous promit de revenir incessamment.

Cependant, il se passa près de trois semaines, avant son retour: ce tems me parut un siècle. Agate devint tout-à-coup sérieuse & mélancolique; je tombai moi-même dans de profondes rêveries; nous nous regardions l'une & l'autre en soupirant; mais nous n'osions nous avouer le sujet de notre tristesse.

Heureusement, dans cet intervalle, la Maréchale nous mena à un bal, que donnoit la Comtesse de Polignac. Le jeune de Polignac, son fils, qui étoit officier

officier de la gend'armerie, se trouvant alors en sémestre en fit les honneurs.

Monsieur de Polignac avoit la figure très-agréable ; il étoit grand & bien fait, & son air étoit extrêmement dégagé. Comme il étoit d'un caractère qui sympatisoit parfaitement avec celui d'Agate, il s'insinua si bien auprès d'elle, que dès ce soir-là Saint Val fut oublié ; dont, à vous parler franchement, je fus fort aise.

Le lendemain du bal Monsieur de Polignac vint au chateau, & depuis ce jour-là il fit très-assiduement sa cour à Agate.

Quelques jours après, Saint Val arrive : je fus au comble de la joie. J'eus le soir même, avec ma chère Agate, une explication qui nous mit l'une & l'autre parfaitement à notre aise.

Enfin, ma chère, Saint Val passa un mois chez la Maréchale, pendant lequel je fus l'unique & seul objet de ses attentions.

Quelques jours avant son départ il me déclara ses sentimens, & obtint la permission de m'écrire à mon couvent, où je retournai une semaine après.

J'y trouvai ma chère Madame B\*\*\* très-joyeuse ; elle venoit justement de gagner son procès avec dépens. Je me hatai de lui faire part de la conquête que j'avois faite, & de la permission que j'avois donné à Saint Val de m'écrire. Je lui fis surtout un portrait si avantageux de sa personne, de son esprit, & de ses graces, qu'elle ne peut s'empêcher d'approuver mon choix. Cependant, elle me conseilla d'en instruire mon père, & se chargea elle-même de lui en parler, la première fois qu'il viendrait me voir : mais hélas ! ce projet n'eut jamais lieu.

Quatre jours après mon arrivée au couvent je reçus une lettre de mon père, dans laquelle il m'annonçoit qu'il étoit obligé de partir sur le champ, pour Bayonne, où il ne comptoit rester  
que

que quinze jours ; mais à peine y fut-il arrivé, qu'il eut ordre de se rendre à l'armée qui étoit alors en Flandre.

Pendant six mois, je reçus plusieurs de ses lettres, qui m'aiderent à supporter son absence.

Saint Val, qui étoit revenu à Paris presque aussi-tôt que moi, m'écrivoit aussi très-souvent, & quelquefois il avoit la folie de venir lui-même au parloir, me présenter ses lettres.

Il y vint un jour plus tard que de coutume. Il étoit si paré que je lui demandai s'il alloit un bal ? Il me dit que non : mais que depuis quelques jours le Marquis l'avoit introduit chez ma mère, qui l'avoit pris en grande amitié, & qu'il étoit invité ce jour-là à un grand diné, que la Comtesse donnoit dans une de nos maisons de campagne à quatre lieues de Paris.

Ce discours me glaça d'effroi ; connoissant la coquetterie de Madame d'Ostalis, je vis tout de suite quel

étoit son but. Une rivale aussi expérimentée que ma mère étoit bien plus à redouter que la légère & naïve Agate. Cependant, je cachai mes soupçons à Saint Val. Je le priai seulement de ne point communiquer, ni au Marquis ni à ma mère, les sentimens qu'il avoit pour moi : ajoutant, qu'il étoit de la dernière conséquence pour nous que mon père en fut instruit le premier. Il entra dans mes raisons, & partit, après m'avoir répété mille & mille fois qu'il m'adoroit.

Je passai le reste de cette journée dans de cruelles inquiétudes. Le lendemain je comptois voir Saint Val ; mais au lieu de celà il m'écrivit que le Marquis de Saint Val & lui avoient passé la nuit chez la Comtesse, & qu'ils ne reviendroient que le lendemain. Cette lettre, qui d'ailleurs étoit fort tendre, bien loin de me consoler, ne fit qu'augmenter mes inquiétudes.

Ce fut en vain que Madame B\*\*\*  
essaye

essaye de me rassurer, je me livrai entièrement à ma douleur : mais hélas ! je touchai au moment où de nouveaux malheurs alloient encore m'accabler.

Saint Val revint le jour qu'il m'avoit dit ; il vola aussi-tôt à mon couvent, & me raconta tout ce qui s'étoit passé chez Madame d'Ostalis.

Je vis clairement, par son récit, qu'elle avoit des vues sur lui, dont il n'avoit pas le moindre soupçon ; j'aurois bien voulu l'en instruire, mais je n'en eu jamais la force.

Lorsqu'il fut parti, je tombai dans de nouvelles inquiétudes ; je passai la nuit sans dormir, & je me levai avec l'Aurore.

Sur les sept heures une religieuse vint m'annoncer qu'un inconnu me demandoit au parloir. Madame B\*\*\*, qui venoit justement de se lever, s'habille à la hâte ; nous descendîmes aussi-tôt, ne pouvant nous imaginer qui ce pouvoit être, qui me demandoit si matin.

Quelle fut ma surprise, grand Dieu ! en arrivant à la grille ! Cet inconnu, qui étoit en grand deuil, étoit le vieil intendant de mon père ; l'homme du monde en qui il avoit le plus de confiance, & qui l'accompagnoit toujours dans tous ses voyages.

Il n'eut que le tems de me dire qu'il arrivoit de Fontenoy, c'est où l'armée étoit alors, & qu'on y avoit donné bataille : son habillement & son air me firent deviner le reste : je m'écriai — “ Ha Ciel ! il est mort ! ” & je tombai évanouie dans les bras de Madame B\*\*\*.

Lorsque je revins à moi, je me trouvais dans mon lit, entouré de plusieurs religieuses, & de Madame B\*\*\*, dont le visage étoit tout en larmes.

Je voulus m'informer des particularités de la mort de mon père, mais les sanglots me couperent la parole. Je tombai de nouveau en foiblesse, & la nuit suivante j'eus une fièvre violente, qui me mit en peu de jours à toute extrémité.

Les

Les tendres soins de Madame B\*\*\*, & ma grande jeunesse, me firent enfin recouvrer la santé.

A peine fus-je convalescente, que ma mère, qui ne m'avoit fait qu'une seule visite dans ma maladie, m'écrivit en m'envoyant mon deuil, qu'elle viendrait me chercher incessamment, pour passer quelques tems avec elle : elle ajoutoit qu'il n'étoit pas nécessaire que Madame B\*\*\* m'accompagnât, que ses femmes auroient soin de moi.

Cette attention de sa part me surprit infiniment ; je crus qu'elle avoit des remords, & qu'elle alloit enfin changer de conduite à mon égard.

Je communiquai sa lettre, le jour même, à Saint Val ; & nous décidâmes qu'il falloit laisser la Comtesse & le Marquis ignorer encore, pendant quelque tems, que nous nous étions vû chez la Maréchale.

Quatre jours après m'avoir écrit, Madame d'Ostalis vint effectivement

me chercher, dans sa voiture, d'où elle ne voulut point descendre.

Lorsqu'on m'annonça son arrivée, il me prit un si grand saisissement, que je fus sur le point de me trouver mal. Madame B\*\*\* me fit prendre quelque chose à la hâte, & m'ayant rassurée de son mieux, elle m'accompagna jusqu'à la voiture, où je me plaçai machinalement.

Pour la première fois, ma mère daigna s'informer de ma santé, & parut même y prendre quelque intérêt. Quoique je fusse peu accoutumée à de pareilles attentions de sa part ; cependant, j'y répondis de mon mieux.

Pendant le chemin j'examinai la Comtesse avec attention ; son habillement de deuil l'embellissoit à un tel point, & lui donnoit un si grand air de dignité, que jamais sa beauté ne m'avoit paru si redoutable. Elle n'avoit point de rouge ce jour-là, ses cheveux étoient poudrés si légèrement, qu'il étoit

étoit facile d'en distinguer la couleur, qui étoit du plus beau blond : une coiffure de gaze unie, mise avec autant de goût que de simplicité, donnoit à ses grands yeux noirs l'air de langueur le plus intéressant. Sa voix étoit plus douce que de coutume, & son maintien plus tranquille : ce n'étoit plus cette beauté vive, pétulante, & coquette. Elle avoit emprunté le masque de la vertu même, pour mieux séduire Saint Val.—Jugez comme je devois être à mon aise !

Nous arrivâmes enfin, c'étoit l'heure du diné : mes deux frères, dont l'un étoit âgé de onze ans, & l'autre de sept, dînerent avec nous, sans oublier l'élégant précepteur.

La conversation roula sur le départ de mes frères pour le collège, où ils devoient aller dès le lendemain. Madame d'Ostalis s'étendit beaucoup, sur le regret qu'elle avoit de se séparer d'eux si précipitamment, & sur l'im-

possibilité qu'il y avoit de les garder plus long-tems chez elle; ajoutant, que s'étant bornée à ne voir qu'un certain nombre d'amis, sa société deviendroit d'une monotonie affommante pour eux: que bien loin d'acquérir les graces, & l'usage du grande monde, ils deviendroient sombres & maussades: que la variété des objets pouvoit seule frapper & reveiller leur imagination, & les instruire: & qu'enfin, elle seroit au désespoir d'avoir des fils, dont les manieres gauches & ignobles l'exposeroient à rougir dans un cercle. Mes frères écoutoient ce raisonnement, avec une mine qui n'annonçoit guère les graces & l'usage du grand monde.

L'Abbé fesoit de tems en tems un inclination de tête en raccommoiant son rabat; & disoit d'un ton mielleux, " Madame la Comtesse a raison; je suis très fort de son avis."

Le reste de cette journée se passa à peu-près de la même maniere, c'est-à-dire,

dire, ma mère dissertant, & l'Abbé disant des platitudes : mais sur le soir je m'aperçus que Madame d'Ostalis devenoit rêveuse ; elle regardoit à chaque instant à sa montre, & avoit l'air si triste, que je ne doutai point qu'elle n'attendît Saint Val. J'étois moi-même dans une agitation difficile à décrire : lors qu'enfin un laquais annonça le Marquis de Saint Val. Ce fut alors, que j'eus toutes les peines du monde à cacher mon embarras.

Le Marquis parut aussi-tôt ; heureusement il étoit seul. Cela me remit un peu, & fit sur la Comtesse un effet tout différent. Elle s'écria, " He ! Monsieur le Marquis, où est donc Monsieur de Saint Val, qu'il ne vous a point accompagné ?

" Ma foi, Madame," répondit le Marquis, " je vous conseille de le gronder, la première fois que vous le verrez : voilà quatre jours qu'il s'échauffe  
le

le sang à courir, avec un de ses amis, la chasse du cerf.”

“ Quelle folie ! ” dit la Comtesse languissamment, “ il est trop délicat pour ces sortes d'exercices. — Ha ! sans doute, je veux lui en parler.”

Après ce petit prélude, elle me présenta au Marquis : il me fit une profonde révérence, & dit avec un air riant, en s'adressant à ma mère, “ Ce sont-là vos traits, & vos graces.”

Ce petit compliment, qui sans vanité n'étoit que trop vrai, ne fut pas du goût de Madame d'Ostalis ; cependant elle affecta d'y sourire.

Le Marquis étoit un grand homme sec, d'environ 55 ans ; sa figure étoit un peu sérieuse au premier abord, mais dès qu'il venoit à parler, son visage se déridoit tout-à-coup, son esprit s'animoit, & répandoit dans la conversation beaucoup d'agréments. — Sa visite ne fut pas longue.

Lorsqu'il se leva pour s'en aller, ma  
mère

mère lui dit que mes frères alloient le lendemain au collège ; qu'elle prévoyoit que leur départ nous rendroit toutes deux fort tristes ; que s'il fesoit bien, il viendrait avec Monsieur de Saint-Val nous consoler. Il accepta, & promit même de venir de très-bonne heure.

Dès qu'il fut parti, je dis à la Comtesse que me trouvant un peu fatiguée, je serois bien aise d'aller me coucher. Elle trouva que j'avois raison, & sonna aussi-tôt.

Une femme m'accompagna à mon appartement, & me mis au lit, mais il me fut impossible de dormir.

Le lendemain je me levai de très-bonne heure, & écrivis une grande lettre à Madame B\*\*\*, que je mis dans ma poche, espérant de pouvoir la lui faire parvenir secrètement : mais n'osant me confier aux domestiques de ma mère, je fus obligée de garder ma lettre.

Mes frères partirent immédiatement  
après

après le déjeuner, escortés de leur Mentor.

La Comtesse prit un air de sensibilité en les embrassant. L'Abbé, par une espèce de sympathie, nous fit sa révérence avec ses graces ordinaires, en s'écriant d'un ton pathétique, " Ah ! de tous les maux qui existent dans la nature, les adieux sont ceux que je redoute le plus." Puis se tournant vers mes frères, il leur dit, " Suivez-moi, mes amis," & gagna aussi-tôt la voiture, en marchant sur la pointe des pieds, & en respirant un flacon d'eau de lavende qu'il avoit à la main.

Dès que ce joli cortège fut parti, Madame d'Ostalis me mena par une enfilade de chambres, dans un petit cabinet, où il y avoit des livres, un clavecin, quelques desseins épars sur la table, avec des crayons, du papier, & de la musique, Elle me dit, " Voilà un endroit que j'ai fait arranger pour vous, Théodore ; vous pourrez vous y

tenir de tems en tems, si cela vous amuse. Voilà des livres," ajouta-t-elle, en me les montrant de la main, " des desseins, de la musique : tout cela vous occupera quand je serai moi-même occupée, car j'ai des comptes affreux à régler avec mon intendant, qui me prennent les trois quarts de mes matinées. Mais à-propos," continua-t-elle, en regardant à sa montre, " quelle heure est-il ? Ha ! il n'est que deux heures : n'importe, je vais me faire coiffer ; je vous conseille, en attendant, de rester ici, & de voir un peu si ce clavecin est d'accord : nous ne dînerons qu'à cinq heures, & vous aurez tout le tems de vous habiller." En achevant ces mots elle disparut, & me laissa dans le plus grand étonnement.

Le caractère singulier de la Comtesse me fit faire des réflexions qui ne me donnèrent guères envie d'examiner le clavecin : cependant j'y préludai un air, pour savoir à quoi m'en tenir ; mais  
voyant

voyant qu'il étoit très-bon, & parfaitement d'accord, je le laissai-là, & montai à mon appartement, où je m'habillai, & passai le reste de la matinée à penser à St. Val. Je craignois & je désirois également son arrivée.

J'étois si persuadée que mon embarras me trahiroit aux yeux de la Comtesse, que j'aurois donné tout au monde pour éviter de paroître ce jour-là : mais j'avois beau mettre mon esprit à la torture, je ne trouvai point d'expédient.

L'heure du dîner s'approchoit, & j'étois dans le plus grand des embarras : enfin, au beau milieu de toutes ces réflexions, le Marquis & St. Val arrivèrent : Madame d'Ostalis n'étant point encore habillée, me fit dire d'aller les recevoir. Enchantée de ce dénouement, j'y volai, & me présentai avec un air de confiance qu'il m'auroit été impossible d'avoir si ma mère eut été présente.

Le Marquis s'informa beaucoup de  
ma

ma fanté : St. Val me fit un accueil très-gracieux, & joua si bien son rôle, que le Marquis crut bonnement que nous nous voyions pour la première fois.

Madame d'Ostalis parut enfin avec toutes les graces du jour précédent ; mais sa figure & son air avoient quelque chose de plus animé. Elle débuta, d'un ton de gaieté, par gronder & quereller St. Val sur l'article de la chasse, & lui fit là-dessus une petite plaisanterie qui le déconcerta un peu, sans doute parce que j'étois présente.

Nous passâmes après cela dans la salle joignante, où le dîner étoit servi. La Comtesse fit les honneurs de la table, avec cet air de dignité, de douceur, & de décence, qu'elle savoit si bien prendre, lorsqu'il s'agissoit d'en imposer sur son véritable caractère.

Pendant le dîner on parla de choses indifférentes, mais au dessert mes frères devinrent le sujet de la conversation.

Ma

Ma mère expliqua au Marquis une partie des raisons qui l'avoient engagée à les envoyer au collège si promptement.

Elle lui donna ensuite l'esquisse du nouveau plan de vie qu'elle méditoit, & fit paroître toute l'impatience qu'elle avoit de le mettre en exécution, en disant, " Qu'elle avoit toujours préféré une société d'amis choisis à tout ce tumulte & ce fracas du grand monde ; que sa complaisance seule pour le Comte l'avoit portée à suivre le torrent : mais qu'étant libre, elle alloit mener le genre de vie qui sympathisoit le plus avec ses goûts ; & qu'enfin, elle avoit résolu, pour se dégager plus décemment de quelques-unes de ses sociétés, où elle ne se soucioit plus de paroître, d'aller passer deux ans dans une de ses terres en Bourgogne." A ce mot de *Bourgogne*, St. Val me donna un regard, qui annonçoit sa surprise & son déplaisir ; mais Madame d'Ostalis ayant ajouté qu'elle espérait

péroit d'y voir souvent le Marquis & son fils, il se remit aussi-tôt.

Le Marquis de St. Val loua beaucoup le projet de ma mère, & il lui fit même compliment sur ce qu'à son âge \* elle avoit des goûts aussi philosophiques : mais qu'il pénétrait mal quelles étoient ses vues !

Lorsque nous quittâmes la table, le Marquis nous annonça qu'il alloit passer le reste de la soirée chez son ami le Commandeur, où il étoit invité depuis huit jours. St. Val alloit aussi prendre congé de nous ; mais la Comtesse voyant qu'il n'étoit point invité chez le Commandeur, le retint à souper.

Nous passâmes une partie de la soirée à nous entretenir de la Bourgogne. J'ignore si cette conversation fut beaucoup du goût de St. Val, car il écoutoit tout ce que Madame d'Ostalis disoit de ce pays-là avec une distraction que je

\* La Comtesse avoit alors 31 ans.

ne lui avois jamais vue, & qui n'échappa point à la Comtesse. Cependant elle ne changea point de conversation : au contraire, après nous avoir donné la description de son voisinage de Bourgogne, qu'elle peignit avec tous les agrémens qui pouvoient faire désirer d'y être, elle nous parla de son château, que je connoissois aussi peu que le reste ; nous fit part des changemens qu'elle vouloit y faire, s'étendit sur la maniere dont elle prétendoit remeubler une partie des appartemens, & finit par demander à St. Val son avis sur des perles & du papier des Indes, qu'elle avoit chez elle depuis quelques jours, & dont elle n'avoit pas encore eu le tems de faire choix. Elle fit sur le champ apporter le papier & les perles, qui étoient de toute beauté.

A mesure que les domestiques les étaloient sur les chaises & les tables, qui dans un instant en furent toutes couvertes, St. Val se tournoit de mon côté, & me disoit, " Comment trouvez-

vous ce deſſein-là ? Cette guirlande de penſées & ces roſes ne forment-elles pas le plus joli mélange ? Mais, que ce petit Amour eſt charmant, avec ces chaînes de violettes dont il eſt chargé ! ce rond de perles au milieu duquel il eſt placé, & ce lit de gazon où il repoſe, ſont ſi naturels !”

La Comteſſe ſ'écrioit de ſon côté, en riant : “ Hé ! non, non, non, Monſieur de St. Val ! C'eſt votre goût que nous voulons ſavoir, après cela nous vous dirons le nôtre.” Enfin, St. Val ſe décida, & je vis avec plaifir qu'il donnoit la préférence aux mêmes deſſeins dont j'avois déjà fait choix dans mon imagination.

Madame d'Oſtalis loua beaucoup ſon bon goût, & dit avec un air enjoué, “ Qu'il étoit inutile que nous choiſiſſions davantage, qu'elle vouloit ſ'en tenir-là.” Elle fit ſur le champ mettre à part tout ce que St. Val avoit choiſi, & parut le reſte de la journée extrêmement ſatisfaite.

Depuis

Depuis cet instant-là, il ne se passoit guères de jour que ma mère ne consultât St. Val sur quelques nouvelles emplettes. Elle faisoit des dépenses excessives, & tout cela, pour lui mieux démontrer que sa retraite en Bourgogne n'étoit point occasionnée par aucun motif d'économie. Enfin, j'eus, pendant près de trois mois que nous restâmes encore à Paris, le déplaisir d'être souvent témoin des détours & des artifices qu'elle employoit pour lui plaire.

Ne pouvant plus y tenir, je pris le parti d'en parler à St. Val (car nous avions assez souvent les occasions de nous entretenir). Il parut aussi surpris qu'effrayé de mes soupçons. Cependant il mit tout en usage pour me rassurer, & me proposa, que, si je voulois, il déclareroit dès ce jour même ses sentimens au Marquis, & ne mettroit plus les pieds chez la Comtesse, que lorsque notre mariage seroit conclu.

Cette

Cette manière d'agir me parut trop précipitée, & je le priai de n'en rien faire. D'ailleurs j'étois si persuadée de la sincérité de ses sentimens, que j'aurois cru lui faire le plus grand outrage, en exigeant qu'il ne revînt plus chez ma mère. Je le priai donc de continuer ses visites comme auparavant ; & lui ayant représenté que la mort de mon père étoit encore trop récente pour que nous puissions décemment parler de notre mariage, ni au Marquis de St. Val, ni à ma mère, il me promit de ne leur déclarer ses sentimens, que lorsque je le jugerois à-propos.

Le lendemain de cette explication j'eus le plaisir de voir que St. Val prenoit auprès de la Comtesse un air plus réservé : il lui parloit cependant toujours avec la même politesse ; mais tout ce qu'il lui disoit étoit prononcé d'un ton si glacé, que je me flattai qu'une pareille indifférence forceroit ma mère à abandonner son projet. — Mais quelle étoit

M

mon

mon erreur ! Bien loin de se formaliser d'un changement si subit, elle n'y fit pas la moindre attention. Elle continua à lui parler avec la même aisance, la même familiarité, & sans paroître trop empressée à lui plaire, elle ne laissoit pas que d'étudier tous les moyens d'y parvenir.

La mort du Marquis de St. Val, qui arriva quinze jours avant notre départ, lui fournit de nouvelles occasions de redoubler ses soins auprès de St. Val. Elle l'invita à venir avec nous en Bourgogne, y passer le tems de son deuil, & nous partîmes tous ensemble.

Ce fut alors que, sous prétexte de le distraire de l'état d'abattement où la mort du Marquis l'avoit jetté, elle employa tout ce que la coquetterie la plus séduisante put lui suggérer. Les souris les plus tendres, les regards les plus vifs, les prévenances les plus marquées : rien ne fut oublié. Elle avoit tant de manières différentes de lui témoigner

moigner son amour ; elle mettoit tant de variété dans les moindres choses qu'elle fesoit pour lui plaire, que je m'apperçus avec douleur que St. Val étoit quelquefois comme forcé de l'admirer : mais lorsque cela lui arrivoit, un seul de ses regards fesoit bientôt renaître le calme dans mon cœur.

Nous étions dans cette situation-là, lorsqu'un jour (hélas ! que ne puis-je à jamais l'oublier !) nous nous entretenions, St. Val & moi, dans une des salles qui touchoit au cabinet de toilette de la Comtesse : c'étoit-là que nous déjeunions ordinairement.

Madame d'Ostalis se trouvant indisposée ce jour-là, n'avoit point déjeuné avec nous. Ce tête-à-tête, qui n'avoit rien de suspect, donna occasion à St. Val de me parler de ses sentimens, plus librement qu'il n'avoit encore fait depuis notre arrivée au château : mais dans l'instant que notre conversation étoit la plus intéressante, nous enten-

dimes tout-à-coup du bruit dans le cabinet. Ne doutant point que ce ne fût quelqu'un qui nous écoutoit, St. Val, qui venoit de se mettre à mes genoux, pour arranger mon bracelet qui s'étoit défait, se leva précipitamment, me baïsa la main sans prononcer un seul mot, & disparut. Je restai pendant quelque tems à ma place, d'où je contemplois la porte où St. Val venoit de passer, comme si c'eût été la plus belle chose du monde.

Je sortis enfin de cet état d'immobilité. Je me levai, pour écouter à la porte du cabinet ; mais n'entendant plus rien, je montai à mon appartement. En passant devant la chambre de ma mère je voulus y entrer pour m'informer de sa santé ; mais sa femme de chambre, qui me prévint sur l'escalier, m'ayant dit qu'elle reposoit, je continuai mon chemin. A peine s'étoit-il passé trois quarts-d'heure depuis ce tems-là, que je vis paroître une des femmes de la

Comtesse,

Comtesse, qui m'apportoit une lettre de sa part. Je l'ouvris avec précipitation : jugez de ma surprise ; elle étoit conçue en ces termes :—

“ Vous aurez la bonté, Mademoiselle,  
 “ de vous préparer à partir sur le champ  
 “ pour votre couvent : ma maladie ne  
 “ me permet pas de vous garder plus  
 “ long-tems avec moi, ni même de  
 “ recevoir vos adieux. Une de mes  
 “ femmes vous accompagnera, & aura  
 “ soin de vous donner l'argent dont  
 “ vous aurez besoin.

“ La Comtesse d'OSTALIS.”

Je fus vivement piquée à la lecture d'une lettre aussi sèche. Le ton avec lequel la Comtesse m'ordonnoit de partir me parut si offensant, que, sans daigner m'expliquer avec elle, ni même m'informer de quel genre étoit sa maladie, j'ordonnai sur le champ qu'on fît ma malle, & me disposai à quitter pour jamais un lieu si funeste & si cher.

Dans le tems qu'on empaquetoit mes hardes, je descendis dans l'espérance de rencontrer St. Val. L'agitation où j'étois me donnoit tant de hardiesse, que je n'avois peur de rien. J'entrai dans toutes les salles, & ne l'y trouvant point, je passai dans le jardin, où je ne fus pas plus heureuse.

En rentrant dans la maison je rencontrai son valet de chambre : lui ayant demandé aussi-tôt où étoit le Marquis de St. Val (car, étant fils unique, il avoit hérité du titre) il m'apprit qu'il étoit monté à cheval, & ne rentreroit qu'à l'heure du diner. On m'avertit dans ce moment-là que la berline étoit prête. Je partis donc, accablée de la plus vive douleur. Dès que je me vis en chemin, je donnai un libre cours à mes larmes.

La femme qui étoit avec moi voulut se mêler de me consoler ; mais c'étoit d'un ton si aigre & si impertinent, que je pris le parti de lui imposer silence.

Après cinq jours de route, que je  
passai.

passai dans les larmes, j'arrivai enfin à mon couvent.

La pauvre Madame B\*\*\*, qui ne m'attendoit que dans six mois, fut pétrifiée à ma vue. Lui ayant raconté mon histoire, elle ne douta point que Madame d'Ostalis ne se fût apperçue des sentimens que St. Val avoit pour moi, & que sa jalouse seule avoit occasionné mon départ.

Après que Madame B\*\*\* m'eut tenu les discours les plus consolans, elle me remit une lettre d'Agate, qui m'annonçoit son mariage avec Monsieur de Polignac.

Quoique je fusse peu disposée à me livrer aux impressions de la joie, cependant je ne pus m'empêcher d'en ressentir, en apprenant que mon amie étoit heureuse, & je lui écrivis dès le lendemain pour l'en féliciter. Je reçus bientôt une nouvelle lettre de sa part, dans laquelle elle me pressoit beaucoup d'aller passer quelque tems auprès d'elle.

Quelqu'envie que j'eusse de la voir, je ne pus me résoudre à quitter Paris dans ce moment-là, me flattant d'y voir arriver St. Val au premier jour.—Mais, hélas ! que je me fesois illusion !

J'avois déjà passé près de deux mois dans cette cruelle attente, pendant lesquels je n'avois point entendu parler, ni de la Comtesse, ni de St. Val ; lorsque enfin un matin on vint m'annoncer, à mon grand étonnement, que Madame d'Ostalis & Madame de Brissac me demandoient au parloir. Cette Madame de Brissac, qui étoit la première amie que ma mère avoit faite en arrivant à Paris, étoit une de ces femmes frivoles & légères, qui tenoit une maison de jeu, & donnoit souvent de petits soupers, où la Comtesse ne manquoit guères d'aller étaler ses graces.

Mais pour revenir à ce que je vous disois, je me sentis extrêmement saisie, en apprenant l'arrivée de Madame d'Ostalis : le traitement que j'avois reçu d'elle

d'elle vint se retracer à mon imagination avec tant de force, que, craignant d'éprouver encore quelques désagrément de sa part, je ne voulus point descendre sans être accompagnée de Madame B\*\*\*, qui de son côté, trouvant qu'il étoit à-propos qu'elle fût présente à cette entrevue, me suivit sur le champ.

Nous entendîmes du fond du vestibule la Comtesse & Madame de Brissac, qui rioient à gorge déployée. Dès que nous parûmes elles modérèrent un peu cet excès de gaieté.

La Comtesse s'étant approchée de la grille, y passa une de ses mains, qu'elle me tendit avec un air enjoué, en me disant : " Hé bien ! Théodore, vous avez dû être surprise de mon silence : je vous assure, mon enfant, que si je ne vous ai point écrit, c'est qu'il m'a été absolument impossible de le faire."

Cette manière de me parler me surprit, & me parut si fort hors de saison,

après ce qui s'étoit passé entre nous, que je crus que sa passion pour St. Val lui avoit absolument tourné la tête. Ce qui me confirma encore dans cette idée, c'est que Madame d'Ostalis avoit déjà quitté son deuil, & que sa nouvelle parure avoit quelque chose de si coquet, & en même tems de si peu décent, qu'il me sembloit qu'on ne pouvoit, sans avoir perdu l'esprit, adopter une pareille manière de se mettre.

Enfin, ma mère voyant que je n'avois encore répondu à ce qu'elle venoit de me dire, que par une profonde révérence; & que je n'avois pas même songé à avancer ma main, lorsqu'elle m'avoit présenté la sienne; elle me dit en riant, & en donnant un coup-d'œil à Madame de Briffac, " Je vois bien, Théodore, que vous ne vous attendiez pas à recevoir une visite de noce."

" Une visite de noce! non assurément, Madame," lui dis-je, avec un air de surprise, & une émotion que je ne

pus cacher ; car je compris alors toute l'étendue de mon malheur.

“ Eh bien ! ” ajouta-t-elle en riant, & en regardant encore Madame de Brissac, “ je vous annonce que vous avez un beau-père, qui, je me flatte, vous paroîtra digne de l'être. Enfin, ” continua-t-elle (voyant que je rougissois, & que je pâlissois alternativement) “ c'est le Marquis de St. Val que je viens d'épouser. Vous l'avez vu, & je crois que vous comprenez aisément que je ne pouvois pas mieux choisir. ”

Jugez, ma chère amie, de l'effet qu'un pareil discours dut produire sur moi. J'étois dans une si grande agitation, que j'eus toutes les peines du monde à me contenir devant la Marquise de St. Val. Je la félicitai cependant sur le choix qu'elle venoit de faire ; mais ce fut d'un air si embarrassé, & avec un son de voix si mal assuré, qu'elle eut tout lieu de s'applaudir du désordre où elle m'avoit mis.

Elle me quitta enfin, mais ce fut avec un air de triomphe qui acheva de m'accabler.

Je gagnai aussi-tôt mon appartement, en m'appuyant sur Madame B\*\*\*, qui étoit encore si saisie, qu'elle avoit à peine la force de me parler ; & moi, je me trouvai si mal en entrant dans ma chambre, que je n'eus que le tems de me jeter dans un fauteuil, & que je m'évanouis. Dès que je revins à moi-même, je fus honteuse d'une pareille foiblesse, & me reprochai tous les instans que j'avois passés à m'occuper d'un objet si peu digne de moi.

La perfidie du Marquis de St. Val me parut si méprisable, que je résolus, non-seulement de l'oublier, mais encore de renoncer à tout autre engagement avec un sexe que l'inconstance & la frivolité caractérisent.

Le monde entier ne me paroissant plus qu'un théâtre, où l'ambition, la fausseté, la perfidie, & le libertinage, jouoient

jouoient les premiers rôles ; je pris dès ce moment-là une ferme résolution d'y renoncer entièrement. Je communiquai mon dessein à notre Abbessé, & huit jours après je pris le voile blanc, malgré tout ce que Madame B\*\*\* put me dire pour m'en détourner.

Dès que la Marquise de St. Val fut instruite du dessein que j'avois de me faire religieuse, elle en fut si enchantée, qu'elle me combla de présens, me fit de fréquentes visites pendant mon noviciat, & n'épargna rien pour me démontrer tout l'excès de sa joie. Elle terminoit toujours ses visites par m'assurer que le Marquis approuvoit beaucoup le parti que je venois de prendre, & qu'il viendrait incessamment me confirmer ce qu'elle me disoit.

Cependant il y avoit déjà quatre mois que j'étois novice, & le Marquis ne paroissoit point. J'en étois enchantée, & je me flattois qu'il voudroit bien m'épargner le déplaisir de le revoir.

Mais,

Mais, hélas ! une ame comme la sienne pouvoit-elle être susceptible d'une pareille délicatesse ?

Je reçus donc sa visite, dans le tems où je m'y attendois le moins. Il parut extrêmement déconcerté en me voyant paroître. La tranquillité avec laquelle je le reçus, & le ton respectueux que je pris en lui parlant, achevèrent de le confondre : il étoit pâle comme la mort, & je vis l'heure où il alloit se trouver mal. Madame B\*\*\*, qui étoit avec moi, s'en apperçut, & elle lui offrit un fauteuil qui étoit près de lui : mais, au lieu de lui répondre, il se mit tout-à-coup à genoux devant la grille, en s'écriant d'une voix mal-assurée, & en se cachant le visage de son mouchoir, " Ah ! Théodore, que je vous ai outragée ! "

Ce mouvement, qui ne me parut guère moins que romanesque, me causa la plus grande surprise. Je frémis d'horreur, en voyant le Marquis dans cet état, & en songeant qu'il étoit mon beau-

beau-père. “ De grace levez-vous, Monsieur le Marquis,” lui dis-je avec vivacité; “ avez-vous oublié que des nœuds sacrés vous unissent à ma mère ?”

Il se releva sur le champ, & posant sa main sur son cœur, il me regarda avec un air sombre & égaré, & dit avec un profond soupir, “ Non—non—je ne l’ai point oubliée :—mais je ne puis plus y tenir.” En achevant ces mots, il se sauva du parloir, en répétant, d’une voix entrecoupée, les mots—sacrifice—pardon—& outrage.

Nous restâmes pendant quelque tems, Madame B\*\*\* & moi, confondues de ce qui venoit de se passer. “ Seroit-il possible,” me disois-je à moi-même, “ que, m’aimant encore, le repentir se fût déjà emparé de son ame ?”

Mais après un moment de réflexion, je regardai la comédie que le Marquis venoit de jouer, comme le *non plus ultra* de sa perfidie; & ne m’occupant plus  
que

que d'idées saintes & pieuses, je désirai avec impatience le moment où je devois prononcer des vœux irrévocables. Il arriva enfin, ce moment, & je le vis paroître sans effroi. Je renonçai au monde avec une tranquillité & une dévotion, dont la communauté fut édifiée. Ma mère & Madame de Briffac furent présentes à ma réception, mais le Marquis n'y parut point.

Quinze jours après j'appris qu'il étoit à toute extrémité : sa maladie (qui me parut une punition du Ciel) excita en moi un de ces mouvemens de compassion si communs aux âmes sensibles. Quoique je fusse entièrement revenue à son égard, je ne pus lui refuser les sentimens de la pitié ; & lorsqu'on m'annonça sa convalescence, vous l'avouerez-je, ma chère, je n'y fus pas tout-à-fait indifférente.

Cependant je jouissois d'une parfaite tranquillité, & si quelquefois je m'occupois du motif qui m'avoit conduit dans cette solitude, mon repos n'en étoit

étoit jamais troublé. Mais, hélas ! ma cruelle destinée ne me laissa pas longtemps jouir d'un état si heureux.

Le premier usage que le Marquis de St. Val fit de sa santé, ce fut de m'écrire.

Jugez de ma surprise, en reconnoissant son écriture ! Mais que devins-je à la lecture de sa lettre ? Monsieur de St. Val s'y peignoit absorbé dans la douleur & les remords. — Il se reprochoit sa perfidie à mon égard ; me demandoit mille pardons de m'avoir si indignement offensée. — Il gémissoit d'être l'auteur de ma retraite, & me juroit par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il m'adoroit encore. — Il accusoit ma mère de l'avoir séduit par ses artifices, qui l'avoient entraîné insensiblement à former des nœuds qu'il abhorroit, & auxquels il protestoît qu'il n'auroit jamais pensé le premier. — Il s'accusoit lui-même de n'avoir pu résister à un lâche & vil intérêt. — Il m'avouoit que  
ses

ses engagements avec moi, n'avoient pu prévaloir sur ce désir immodéré des richesses ; — que l'idée de pouvoir ajouter à sa fortune (qui étoit déjà assez brillante) les biens immenses de Madame d'Ostalis, lui avoit paru si flatteuse, que, rejetant tout sentiment d'honneur, il avoit formé avec joie un lien si fatal. — Enfin, il finissoit sa lettre par m'assurer que la vie n'étant plus pour lui qu'un pesant fardeau, il alloit, en servant sa patrie, chercher à s'en délivrer : & me disant un éternel adieu, il faisoit des vœux pour ma conservation, en ajoutant que, quelle que puisse être sa destinée, ce seroit la dernière fois qu'il troubleroit mon repos. — Hélas ! il m'a tenu parole.

Il acheta effectivement un régiment, & se disposoit à partir pour l'armée, lorsque ma mère (hélas ! ce triste souvenir m'arrache encore des larmes) étant un soir chez Madame de Brissac, au milieu d'un cercle assez nombreux, se  
sentit

sentit tout-à-coup saisie d'un violent mal de tête, & s'évanouit dans sa chaise. Cet accident effraya toute l'assemblée : chacun s'empressa de la secourir ; mais un vomissement de sang succéda bientôt à cette foiblesse. Ce fut alors que la consternation se peignit sur tous les visages. La Marquise, qui, quelques instans auparavant, paroissoit jouir d'une parfaite santé, n'offroit plus qu'une personne expirante.

En vain s'efforçoit-on de la secourir, rien ne réussit : on envoya sur le champ chercher deux médecins ; hélas ! elle n'étoit déjà plus lorsqu'ils arrivèrent. Mais je tire le rideau sur cette scène attendrissante, dont le funeste souvenir déchire encore mon ame.—Il suffit, ma chère amie, de vous dire que le Marquis de St. Vai fut frappé comme d'un coup de foudre, en apprenant le funeste accident qui venoit d'arriver à ma mère, & cela d'autant plus qu'on l'avoit attribué à un excès de colère à laquelle elle

elle s'étoit livrée le jour précédent, & dont il étoit la cause.

Enfin, après cette triste catastrophe, mon beau-père ne pouvant plus souffrir la société, & se reprochant à chaque instant la mort de ma mère, comme un nouveau forfait, il distribua tout son bien parmi ses parens & les pauvres; & m'ayant fait à moi une donation assez considérable, il se retira dans l'Abbaye de la Trape\*, où le chagrin & la pénitence terminèrent en peu de mois sa triste existence.

Dix ans se sont écoulés depuis cette fatale époque; & ce n'est que depuis l'instant où vous arrivâtes dans ce couvent que je commence à retrouver, dans

\* Abbaye en France, dans le diocèse de Suez, sur les confins du Perche & de la Normandie; où les Religieux sont obligés de garder un silence perpétuel. Leur nourriture consiste en racines & légumes cuites au sel & à l'eau. Ils couchent sur la paille, & ne se déshabillent jamais.

le sein de la religion, cette même tranquillité qui m'a si souvent été ravie.

Voilà, ma digne amie, quels ont été mes malheurs : si le récit que je vous en ai fait, peut, en vous éclairant, vous faire trouver les vôtres moins affreux, je ne regretterai point ce qui m'en a coûté à retracer à mon imagination les évènements de ma vie, que je voudrois à jamais oublier.

*Fin de l'Histoire de la Sœur Sainte  
Théodore.*

---

## LETTRE LIV<sup>ième</sup>.

*De Julie à Madame d'Ostalis.*

**V**OUS avez sans doute appris, Madame, par Mademoiselle de St. Alban, la scène qui se passa à l'Hôtel de Verville, il y a quelques jours. Hélas ! vous seriez-vous imaginée que je dusse, un jour, éprouver de la part  
du

du Chevalier tant de légèreté, d'inconséquences, & de perfidie ? Et lorsque je vous peignois son attachement pour moi, pensiez-vous que je dusse jamais entendre de sa bouche le cruel aveu de son penchant pour une autre ?

Cette découverte, je vous l'avoue, a laissé dans mon cœur une vive & douloureuse impression que le tems seul pourra effacer. Car enfin, vous comprenez, Madame, qu'après ce qui vient de se passer, mon mariage avec Monsieur de Célicour ne peut plus avoir lieu.

Il s'étoit cependant flatté de me faire oublier ce qu'il lui plaisoit d'appeler une erreur passagère. Le lendemain de cette scène ma mère reçut une lettre de lui, dans laquelle il imploroit son indulgence, & réclamoit encore le don de ma main, comme le seul bonheur (disoit-il) qui pût le rendre parfaitement heureux. Madame de Verville, après m'avoir consultée, lui répondit sur le champ de manière à lui ôter toute espérance ;

espérance ; & elle finit sa lettre par le prier de vouloir bien cesser ses visites à l'Hôtel de Verville : ce qu'il a fait.

Depuis ce tems-là nous avons appris qu'il mettoit tout en usage pour obtenir la main de Mademoiselle de St. Alban. Ah ! qu'il obtienne mon amie ! qu'ils s'aiment ! qu'ils soient heureux ! ce sera actuellement le plus ardent de mes souhaits.

La Comtesse d'Arcy fit hier une visite à Madame de St. Fond, qui lui raconta, qu'étant allée le jour précédent chez Madame de Grancé, le Chevalier de Nérac y vint. Un instant après son arrivée, (vous connoissez son ton, & sa fureur à ramasser toutes les anecdotes de la ville, & surtout celles où il est question d'amourettes) après avoir raconté trois ou quatre petites historiettes de ce genre, " Ma foi !" s'écria-t-il, " j'oubliois de vous dire que ce pauvre diable de De la Garde se meurt d'amour pour la maitresse de son ami, qu'il s'est mis dans la tête de préférer

préférer à Mademoiselle de St. Alban." Chacun est surpris ; on s'empresse, on lui demande si ce qu'il dit-là n'est point une plaisanterie ? " Non, d'honneur," ajouta-t-il : " je l'ai été voir ce matin, & je l'ai trouvé au lit, ayant une fièvre épouvantable, refusant de prendre aucun remède, & grondant ses gens comme un désespéré : en un mot, je crois que son mal vise un peu à la folie. Je me suis esquivé de sa chambre le plus promptement qu'il m'a été possible, & lui ai envoyé l'Abbé Bignon, qui possède mieux que moi le talent de consoler les affligés."

Que ce Chevalier de Nérac est insupportable ! & que je plains Mademoiselle de St. Alban, d'avoir à apprendre la maladie de Monsieur de la Garde ! Quoiqu'elle soit également résolue de rompre avec lui, cependant elle ne laisse pas que de s'intéresser toujours à ce qui peut contribuer à sa félicité.

Je suis entièrement à vous.

De l'Hôtel de Verville,  
à Paris.

LETTRE

L E T T R E L V<sup>ième</sup>*D'Adelaïde à Madame d'Ostalis.*

**J**E vous remercie infiniment, Madame, du manuscrit que vous avez bien voulu prendre la peine d'écrire & de m'envoyer. Les faits qu'il contient ont réveillé toute ma sensibilité pour vos malheurs, & m'ont, pendant quelques instans, fait oublier les miens. — Que ne puis-je, hélas ! les oublier toujours !

J'ai une nouvelle à vous apprendre, qui ne devrait peut-être plus m'intéresser, mais à laquelle je ne puis m'empêcher d'être sensible. Monsieur de la Garde est fort mal depuis quelques jours : sa maladie est une fièvre, & nous n'avons su cet événement que d'hier matin. Le Marquis de St. Alban se rendit aussi-tôt chez le Comte de Chazèle,

N

où

où Monsieur de la Garde s'est fait transporter. Monsieur de St. Alban arriva au moment où la fièvre étoit à son plus haut période. Il voulut parler à Monsieur de la Garde, qui ne le reconnut point, & le prenant au contraire pour Mademoiselle de Ver-ville, lui tint des discours passionnés, l'appella plusieurs fois du nom de Julie, & dévoila dans cet instant d'accès tous les mouvemens de son cœur.—Jugez, Madame, de la surprise de mon père.

Le vieux Comte de Chazèle, qui étoit aussi dans la chambre du malade, ne fut pas moins étonné de tout ce qu'il entendoit. Il brahla la tête deux ou trois fois, en disant, "Voilà une découverte à laquelle je ne m'attendois pas : mon neveu ne m'en fait jamais d'autre." Puis se retournant du côté de Monsieur de St. Alban, il lui dit, "Ne restons plus dans cette chambre, Monsieur le Marquis ; passons, s'il vous plaît, dans mon cabinet."

Dès

Dès qu'ils y furent, le Comte témoigna à mon père tout le regret qu'il avoit de voir que Monsieur de la Garde, par sa légèreté, rompoit une alliance à laquelle il s'intéressoit si vivement. "Car," ajouta-t-il, "je comprends à l'impression que cet événement vous cause, que mon neveu se refasse ou non, qu'il ne doit plus compter sur la main de Mademoiselle de St. Alban."—"Il feroit inutile," lui dit mon père, "de vous cacher que je ferai tout mon possible pour détourner ma fille du plus grand des malheurs. Qu'il va lui en coûter," continua-t-il, "à rompre des engagemens si chers à son cœur ! Mais je me flatte que la raison triomphera enfin de ce malheureux penchant."—"Ne vous offensez donc pas, Monsieur le Comte," ajouta le Marquis, "si, dès cet instant, je reprends la parole que je vous avois donnée : n'en soyons pas moins amis, & persuadez-vous bien que ce n'est  
N 2 qu'avec

qu'avec le plus grand regret que je me vois forcé à prendre une telle résolution."

Après cela ils se séparèrent, & mon pere vint sur le champ me rapporter cette conversation mot-à-mot.—Jugez, Madame, si je dois, après cela, hésiter à suivre les avis & les volontés de mon père.

Ma chère Julie se trouve aussi débarrassée du Chevalier : la Marquise ayant pris la chose très-sérieusement, elle a fait défendre sa porte à Monsieur de Célicour, & ce dernier ne fait pas la moindre démarche pour un raccommodement.

Adieu, Madame ; si j'entends parler de Monsieur de la Garde, vous aurez demain une de mes lettres. Mais pourquoi Monsieur de la Garde s'offre-t-il toujours à ma mémoire ? Ah ! n'en parlons plus.

Je suis toujours toute à vous.

De l'Hôtel de St. Alban,  
à Paris.

LETTRE

L E T T R E LVI<sup>ème</sup>.*De Julie à Adelaïde.*

**I**L m'a été impossible d'aller chez vous, ma très-chère : tous ces jours-ci j'ai eu des occupations auxquelles je ne m'attendois guères. Monsieur de la Garde, qui, à ce que vous savez, est actuellement convalescent, ayant appris du Chevalier même les sentimens qu'il a pour vous; & ne devant plus compter sur la parole du Marquis de St. Alban, il s'est mis dans la tête d'employer tout le crédit que sa famille & ses amis peuvent avoir auprès de ma mère, pour obtenir le don de ma main. Nous avons reçu à ce sujet une infinité de lettres, auxquelles nous n'avons pu nous dispenser de répondre, & peut-être d'une manière un peu trop

N 3

polie :

polie : quoique nous soyions au fond, comme vous pouvez vous l'imaginer, bien éloignées de souscrire à de telles propositions.

C'est Madame de Belosane, l'Abbé Bignon, & la Marquise de Versenai, qui se mêlent de cette importante affaire ; sans oublier le vieux Comte de Chazèle, qui est venu lui-même à l'Hôtel de Verville, où il a passé près de deux heures à entretenir, & à fatiguer ma mère des souffrances & des agitations de son neveu.—Quelle importunité ! Grand Dieu ! Devrois-je, après avoir perdu le cœur du Chevalier, éprouver encore de nouveaux tourmens ! Pardonnez-moi, ma chère, cette réflexion involontaire ; & croyez que le seul & unique plaisir qui puisse flatter mon cœur, & me rendre la vie douce & tranquille, c'est celui de conserver votre amitié.

J'ai appris que Monsieur de Célécour se flattoit également de vous obtenir,  
&

& vous avoit fait faire des propositions de mariage. De grace, ma chère, ne vous obstinez pas à marcher sur mes traces ; consentez à son bonheur ; que la conformité de vos caractères vous y engage ; & soyez persuadée que si le Chevalier vous eusse vu avant moi, il ne m'auroit point donné la préférence, & vous l'eussiez vous-même préféré à Monsieur de la Garde.

Rappelez-vous les craintes qui vous ont agitée, avant que de donner votre parole à Monsieur de la Garde. Vous redoutiez les effets de sa légèreté, & ce n'est qu'après bien des réflexions que vous vous étiez enfin déterminée à son égard.

Si toutes ces raisons pouvoient vous conduire, ma chère, à cet état de tranquillité & de bonheur que je vous souhaite, quelle seroit ma satisfaction !

Adieu ! il est minuit, & il faut malgré moi que je finisse cette lettre.

De l'Hôtel de Verville,  
à Paris.

L E T T R E LVII<sup>ème</sup>.*D'Adelaïde à Julie.*

**Q**UELLE proposition me faites-vous, ma chère ! Quoi ! vous voudriez que j'acceptasse les offres de Monsieur de Célicour ! & vous vous imaginez qu'en devenant sa compagne, je pusse passer des jours heureux & tranquilles !—Hélas ! votre amitié, je le vois, vous fait naître un projet que vous désapprouveriez peut-être, si je le mettois en exécution.

Mais pourquoi refusez-vous vous-même votre main à Monsieur de la Garde ? La maladie qu'il vient d'essuyer, les sollicitations de sa famille & de ses amis, tout cela ne peut vous déterminer en sa faveur. Vous rejettez ses hommages, & vous me pressez de  
souscrire

souscrire à ceux du Chevalier. S'il y y a entre lui & moi une conformité de caractère, qui vous fait présumer que nos ames sympathisent parfaitement l'une avec l'autre ; cette même conformité ne se trouve-t-elle pas, ma chère, entre vous & Monsieur de la Garde : & ne pouvez-vous pas à juste titre vous appliquer un bonheur aussi parfait que celui que vous desirez que je puisse ressentir ? Enfin, ma chère, quelque puisse être votre modestie & la mienne, soyez persuadée que votre amitié sera toujours pour moi d'un prix infini. Mais, hélas ! pourriez-vous en douter ?

Adieu, ma chère ! si je puis, j'irai cet après-midi à l'Hôtel de Verville, & nous causerons plus au long.

Je suis toute à vous.

LETTRE

L E T T R E LVIII<sup>ieme</sup>.

*De Madame de Célicour à Madame  
d'Ostalis.*

Du Château de Célicour,  
en Bourgogne.

**F**ELICITEZ moi, Madame :  
la raison a enfin triomphé d'un  
penchant que je ne combattois qu'avec  
peine. Oui, Madame, l'amitié la plus  
sincère a pris dans mon cœur la place  
d'un sentiment plus doux. Monsieur  
de la Garde ne peut plus avoir de torts  
avec moi, puisqu'il est devenu l'époux  
de ma chère Julie, & que j'ai moi-  
même consenti à donner ma main au  
Chevalier.

Vous ne vous attendiez certainement  
pas à un tel dénouement ; & ce qui  
vous surprendra peut-être davantage,  
c'est que nos familles étant parfaitement  
d'accord,

d'accord, nous avons eu l'agréable satisfaction de célébrer nos deux mariages à-la-fois. Cette cérémonie s'est faite, le premier de ce mois, dans l'Eglise de Notre-Dame.

Mais avant que de vous instruire des particularités de cet évènement, il est bon que vous sachiez que je suis parfaitement heureuse ; que j'habite le château le plus riant de toute la Bourgogne, & que le Chevalier est d'un caractère & d'une société également aimable : ses goûts se trouvent si analogues aux miens, que je ne puis que me féliciter de notre union, ayant tout lieu d'espérer que nous jouirons longtemps d'une félicité aussi parfaite. Je vous avoue que depuis mon mariage j'ai fait bien des réflexions sur le peu de soin que l'on prend, en formant un lien de cette importance, d'examiner si les caractères, les goûts, les manières, se ressemblent assez pour former cette  
douce

douce sympathie, sans laquelle il est presque impossible d'être heureux.

Actuellement je vais vous donner des détails, qui, je me flatte, ne vous déplairont pas.

Vous savez que le Chevalier avoit écrit plusieurs lettres au Marquis de St. Alban, & qu'il lui avoit même fait parler par deux de ses amis ; mais que tout cela n'avoit pu déterminer mon père. Vous savez aussi que Monsieur de la Garde, de son côté, faisoit agir toute sa famille auprès de la Marquise, pour obtenir mon amie. Enfin, il y avoit déjà quelques jours que nous n'entendions point parler du Chevalier, & nous nous félicitions de ce qu'il cessoit ses poursuites, lorsque la Marquise de Verville parut tout-à-coup à l'Hôtel de St. Alban, accompagnée d'une Dame étrangère. Cette visite nous surprit. Nous passâmes, Madame d'Orbi & moi, dans une autre chambre, & nous laissâmes au Marquis le soin de recevoir ces Dames.

Lorsqu'elles

Lorsqu'elles furent parties, Monsieur de St. Alban nous apprit que la Dame étrangère étoit Madame de la Garde, qui étoit venue à Paris uniquement pour obtenir de la Marquise de Verville son consentement pour son fils ; & que la Marquise n'avoit accepté Monsieur de la Garde pour son gendre, qu'à condition que le Marquis de St. Alban donneroit aussi sa parole au Chevalier. Jugez de notre surprise : elle augmenta encore, lorsque mon père m'engagea lui-même à donner ma main au Chevalier de Célicour. Je ne savois d'abord à quoi me résoudre ; mais enfin, après quelques réflexions, je consentis à accepter les offres du Chevalier.

La Marquise fut sur le champ instruite de ma résolution, & dès le lendemain on signa les articles de nos mariages à l'Hôtel de Verville, où tous nos parens se trouvèrent assemblés.

Monsieur de la Garde & le Chevalier arrivèrent ensemble, accompagnés  
du

du Comte de Chazèle, & de l'Abbé Bignon. Je n'avois point encore vu Monsieur de la Garde depuis sa maladie ; il étoit extrêmement changé. Je vous avoue qu'un mouvement de compassion me fit oublier dans ce moment-là tous les torts qu'il avoit avec moi : & lorsqu'il s'avança pour me demander mon amitié, je la lui accordai très-cordialement. Le Chevalier ayant aussi demandé la même grâce à Mademoiselle de Verville, nous nous promîmes tous les quatre une amitié inviolable. L'Abbé Bignon & le Comte de Chazèle, qui s'étoient avancés de notre côté, furent témoins de cette scène intéressante & rare ; ce qui nous attira de leur part de très-grands éloges, sur la noblesse de nos sentimens.

Enfin, nous reçûmes le lendemain la bénédiction nuptiale par les mains de l'Evêque de Lombez. Après cette cérémonie nous retournâmes à l'Hôtel de Verville, d'où nous partîmes quelques

heures après en poste, Monsieur de Célicour & moi, accompagnés de ma tante, & de la Comtesse d'Arci, pour nous rendre dans ce charmant séjour, où je jouis d'une tranquillité que j'avois presque désespéré de pouvoir jamais ressentir. Monsieur & Madame de la Garde partirent aussi au même instant, pour se rendre en Bretagne ; Madame de la Garde la mère, & la Marquise de Verville, les ont accompagnés : de sorte que voilà les deux rivales assez éloignées l'une de l'autre. Mais ce qui me console, c'est que cette séparation, qui nous a paru nécessaire pour notre commun bonheur, ne sera pas éternelle.

Nous comptons passer cette année en Bourgogne, Monsieur & Madame de la Garde la doivent passer en Bretagne ; & nous nous retrouverons tous à Paris au commencement de l'année prochaine, où je me flatte que le plaisir de nous revoir, après une si longue absence, rendra notre société telle que nous la pouvons désirer.

A pré-

A présent, Madame, il me reste à vous remercier de la part que vous avez bien voulu prendre à tout ce qui pouvoit m'intéresser; & je vous prie de me continuer toujours cette même amitié, sans laquelle je ne jouirois que très-imparfaitement de cet état de bonheur où je suis enfin parvenue.

Je suis avec la plus sincère amitié, entièrement à vous.

F I N.



